

PIERRE DUMONCEL



TRANCHE DE VIE

Roman

Nouvelle édition

ARTIM
éditions France

Tranche de vie nous raconte l'histoire d'un jeune homme dont l'égoïsme et l'insouciance n'ont pas encore ouvert les idées de gauche aux réalités d'un monde qu'il découvre au lendemain du 11 septembre 2001. C'est l'histoire des sept années de sa vie qui lui ont fait prendre conscience de l'absurdité du discours et de l'action politiques, pour lesquels il apportera la réponse de l'engagement personnel. Mais c'est aussi une grande histoire d'amour bâtie autour d'un terrible secret, dans laquelle la mère du héros et ses amis tiennent une place prépondérante. C'est une tranche de vie au terme de laquelle on est en droit de se demander si l'amour peut être plus fort que tout et quelle légitimité peut espérer une société dont les inégalités sont le mode de fonctionnement délibéré.

Pierre Dumoncel est né à Cherbourg et trouve le temps nécessaire à sa passion pour l'écriture depuis qu'il a cessé son activité professionnelle. Voyageur dans l'âme, il a fait le tour du monde en exerçant son métier de contrôleur de gestion durant dix ans à l'étranger, notamment en Indonésie où sa vie a basculé lorsqu'il s'est marié dans la tradition locale. Après avoir vécu six ans dans le Luberon, il a retrouvé aujourd'hui son Cotentin natal, où il vit avec sa famille et ses souvenirs dans la solitude du bocage normand, à quelques kilomètres de Cherbourg.



TRANCHE DE VIE
(Sept années là...)

DU MÊME AUTEUR :

LA MARCHÉ DU SIECLE, Artim Editions, 2011

TRANCHE DE VIE (Première édition), Edilivre,
2010

PIERRE DUMONCEL

TRANCHE DE VIE
(Sept années là...)

Roman

ARTIM EDITIONS

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays

Artim Editions France, 2011
12, route de Grosville 50260 Rauville La Bigot
www.martin-malermme.fr

1

C'est lorsque mes doigts fébriles ont atteint pour la première fois ce corps douloureusement désiré que l'anesthésie a débuté.

Trop d'amour contenu fragilise et sublime l'inévitable dénouement d'un instant qui n'appartient plus au réel. Tel un avion au décollage, dont la sensation qu'il procure rejoint le symbole qu'il véhicule, tout mon être bouleversé s'est soudainement évaporé. Le temps s'est figé pour contempler l'étonnante union de deux corps en fusion. Sans doute le monde parallèle s'instaure-t-il lorsque l'imaginaire perd tout à coup son emprise au contact des mains qui trouvent la réponse tactile à leurs ineffables chimères ; et la volupté du baiser qui scelle une si longue attente déclenche-t-elle le délicieux processus qui comblera mes sens.

Mes mains jouent avec le tissu crème de sa jupe de velours et le froufrou qui l'accompagne fait monter le désir que mes doigts ont surpris en effleurant le voile doré qui habille la partie la plus inouïe de son corps : ses jambes. Leur interminable

parcours, reconnu à l'aune de mes caresses, me révèle les contours galbés d'un tracé minutieux qui m'invite à découvrir les arcanes de son intimité. Je la désire par tous les pores de ma peau, et les sensations physiques de nos attouchements succincts ravagent toute pensée objective qui n'appartiendrait pas au domaine de la jouissance charnelle. Mes lèvres brûlantes masquent mal la gloutonnerie perverse qui s'acharne sur les parties de son corps que la nudité offre à mes baisers envoûtés, et me font vivre d'extravagants instants soustraits à l'ordre du commun.

J'ai les yeux grands ouverts sur l'indicible objet de mon désir. Mon esprit tente de comprendre la réalité d'une situation qui échappe au rêve et contemple avec émotion l'insensée beauté qui s'offre au sacrifice d'un amour en gestation. Sa tête légèrement inclinée en arrière projette sa chevelure auburn et découvre son cou délicieux dont l'exhalaison des senteurs de jasmin exacerbe les ardeurs de mon tempérament de feu. Mes baisers se font plus pressants et mes mains, plus expertes, font, de son corps offert, le terrain de mes irrésistibles investigations. A tâtons, comme l'aveugle y balise ses repères, je détaille le contour de son visage qui me révèle la douceur apaisante de son masque épanoui que, seule, la vision du toucher peut détailler avec une telle acuité. Puis c'est l'effleurement de sa chevelure au contact de mon poignet en fuite qui m'a encouragé vers l'inévitable parcours, dont ses seins, rondelets et suffisamment fermes pour y séjourner, constituèrent le premier relais. Et là, je peux dire

qu'elle en avait gros sur le cœur au vu de ce que l'échancrure de son corsage, froissé, exhibait ! Nos respirations ont dû s'accélérer quand ma bouche s'est saisie du premier téton disponible, que mes mains déterminées cessaient tout juste de dénuder. Ma langue, dans un élan pas toujours maîtrisé, s'est entichée de ce contact singulier et garde encore en mémoire cette saveur inoubliable qui déclenche encore de troublantes émotions. Elle a alors du sentir que mon sexe allait exploser car j'ai perçu le contact de ses doigts qui, délicatement, s'immisçaient dans l'ouverture de mon pantalon et cherchaient délibérément à dégager cet attribut qui m'a semblé d'une soudaine dimension perverse. C'est là que le singulier se pare du divin, que le plaisir devient jouissance, à mesure que la douceur de la main devient l'apparat d'une caresse dont, seule, l'étonnante onctuosité de l'épithélium ne pouvait laisser planer le moindre doute sur l'origine d'une galanterie que ma cécité de l'instant n'avait pu remarquer. Un palier sur l'échelle du plaisir venait d'être franchi.

La suite est une longue débauche d'érotisme à laquelle j'ai pu éviter de sacrifier mon extase pour tenter d'exulter au travers d'un bonheur que je voulais à tout prix partager. Sa jupe, chiffonnée de mes va-et-vient incessants, ses bas, filés de mes caresses répétées, et son corsage, usé du volume additionnel insupportable que mes mains lui ont imposé, ont fait l'objet d'un délectable déshabillage affriolant avant que son corps nu n'accepte, dans un rôle de jouissance non feinte, que mon sexe, au

paroxysme de l'excitation, dépose le fruit d'un acte qui prenait déjà l'allure d'une déclaration !

L'anesthésie avait duré un peu plus d'une heure. On était le mercredi 21 mars 2007 et rien ne pouvait laisser prévoir la suite...

Marc, c'est mon pote d'enfance. On a le même âge et on a usé nos fonds de culottes sur les mêmes bancs de l'école primaire d'un petit village du Luberon. Le soir, après la classe, nos lourds cartables de cuir usé valdinguaient négligemment, en proie à l'indélicatesse de notre impatience à retrouver nos jeux d'enfants préférés. Un coup chez l'un, un coup chez l'autre, l'école, bien malgré elle, nous a très vite appris que les fondamentaux de la vie ne résidaient pas dans un savoir empirique.

Les années ont passé et notre amitié s'est confortée, à l'image de nos parcours qui ne se sont jamais séparés. J'ai redoublé ma quatrième et Marc, qui cette année là m'avait imposé la douloureuse concurrence de nos premiers émois sentimentaux, a connu aussi l'inconfortable sentence du bateau qui reste à quai. Moi, je m'en foutais, mais pas Marc, bien meilleur élève que moi, pour qui un redoublement était la reconnaissance publique d'une faiblesse personnelle. Nos parents ont même suspecté, à l'époque, une connivence cynique nous

permettant d'éviter la séparation d'un destin, qu'un grain de sable eût pu faire dévier de sa trajectoire... Nos années d'étudiants ont prolongé notre complicité à l'université d'Aix-en-Provence, dans des facultés différentes mais dans le même appartement d'une petite rue située à dix minutes du célèbre cours Mirabeau.

Marco est devenu informaticien et a failli se marier au printemps dernier et puis, à l'ultime instant, il a renoncé. C'est vrai qu'il doutait encore de ses sentiments, mais je me rappelle qu'il m'avait pratiquement demandé mon assentiment, le dédouanant d'un acte qu'il considérait comme « l'inextricable enchaînement d'un conformisme aux intérêts inversement proportionnels à notre amitié ». Il continue d'habiter, seul – ou presque – son appartement des environs de Ragonde, distant de sept kilomètres à peine de mon petit mas provençal, perché sur les adrets du Grand Luberon.

Moi, je vis avec Manon depuis que Carole est partie. Mais c'est Marc qui continue de partager ma vie. A vingt-six ans, on refait le monde à la terrasse des cafés, dont le parfum tiède des soirées d'été illumine un avenir que notre époque n'a pourtant pas exalté.

- Parfois j'me demande si j'ai pas fait une connerie en me séparant d'Estelle.

- Est-ce-t-elle ou pas, that is the question !....

- Arrête tes conneries, je m'aperçois qu'on est quand même sérieusement dépendant de notre libido.

- C'est pas une raison pour vendre son âme au maire ou au curé !

- Je sais. Mais comment conjuguer son indépendance avec sa sexualité et...

- Je vois que t'es un grand sentimental, toi Marco...

- Ose dire que c'est pas le cul qui te fait garder Manon ?

- Hummm... J'aurais pas dit « cul » !...

Du va-et-vient permanent qui cerne la terrasse en ébullition surgissent les silhouettes familières des incontournables connaissances que la foule des vacanciers ne parvient pas à gommer de ses habituels lieux de rendez-vous. Quelle que soit la saison, nos conversations s'ouvrent, malgré elles, aux coïncidences de l'instant. Ce soir là, c'est Pat' qui fut le premier à rejoindre notre table.

Pat', c'est un personnage singulier qui m'a vu naître car il était le meilleur ami de mon père. La soixantaine à peine, hâbleur et provocateur, il a bercé mon adolescence de son délicieux cynisme à l'humour sarcastique. Hédoniste possédé par la vie, il l'a brûlée par les deux bouts jusqu'à ce terrible jour de mars 1991 où tout a basculé. Pour lui, pour moi et pour ma mère. Seul, mon père n'en portera pas les stigmates puisqu'il en est mort ! Une route glissante, deux passagers sans doute un peu gais et ce putain de platane qui devait aller beaucoup trop vite... Papa n'a pas supporté et laissé son copain de toujours se débrouiller avec l'improbable vie que sa conscience de chauffeur déficient lui accorderait. Dix ans déjà !

- Salut Pat', Grimbergen ou 1664 ?

- Salut Gaby, m'en fous du moment que c'est une grande et bien fraîche.

- Tu tombes bien, on parlait mariage.

- Ma foi, si vous vous aimez...

- Ah, ah, excellent. C'est Marc qui se demande s'il n'a pas déconné en renvoyant Estelle dans ses foyers. T'en penses quoi, toi, du mariage ?

- Que comme l'a si bien dit, je crois que c'est Nietzsche, c'est vouloir donner quelque chose que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas...

- Dis moi, t'as l'air en forme ce soir.

- Tu sais le plus dur, ce ne sont jamais que les trente premières années...

- Ok, dit Marco, pas l'ombre d'un doute ?

- Qu'est-ce qui vous prend ce soir, c'est pas café philo ! Si vous voulez la version soft, je peux aussi vous dire que le mariage est la plus belle des institutions. Que je connais des couples formidables de quatre-vingts ans qui vivent encore main dans la main et qui, sans le mariage, n'auraient sûrement pas découvert la vie qu'ils ont connue. Le mariage, ou la vie de couple, c'est ce que je connais de plus compliqué. Ça échappe à toute règle objective. La femme est complexe et l'homme est trop con. L'ego vient tout bouffer et le sexe nous égare. Maintenant, si t'échappes à tout cela t'as même plus besoin de baiser pour prendre ton pied !

- Moi, dit Marco, je sais que je n'arrive pas à m'imaginer avec quelqu'un toute ma vie.

- A aimer, quoi ! Ouais, car j'ai oublié de vous dire un truc : ceux qui y arrivent, c'est pas en se paluchant devant un cierge de circonstance. Non,

non, c'est un vrai chemin de vie, à base de concessions et de regards dans le même sens, après quelquefois même la haine de l'autre. Un vrai truc de dingue, comme seul l'Amour peut en engendrer.

- Alors, t'y crois ?

- Ça dépend des jours. C'est comme Dieu, ça. Ma seule certitude, c'est le doute...

Ce vieux Pat', encore charmeur et étonnamment bien conservé, qui n'a pas perdu une miette, tout en conversant, de la scène qui s'offrait à la table voisine, où un grand canon blond entrebâillait par intermittence, et de manière lascive, sa courte jupe d'organdi blanc qui chantait les louanges d'une anatomie à faire pâlir. C'est lorsqu'elle s'est levée pour gagner les toilettes qu'il a laissé tomber, comme terrassé par tant de harcèlement coupable :

- Bon Dieu, j'irais bien lui tenir le papier...

3

Le parc du Luberon est un endroit exceptionnel et je mesure à sa juste valeur la chance que j'ai de pouvoir y travailler. Mon BTS tourisme en poche, après avoir tâté aux études politiques, il ne m'a pas fallu attendre bien longtemps pour que mes compétences fussent reconnues par cet employeur privilégié. Oh, le privilège ne tient pas tant au montant des rémunérations qui me sont octroyées qu'au cadre de vie unique qui m'est proposé.

Manon, belle et gentille, est ma nouvelle compagne depuis six mois et Marco, l'inséparable, est à nouveau résident d'un Pays qu'il n'a, en fait, délaissé que l'année de son triste exil à Paris. Je connais donc des gens pour qui la vie a été beaucoup moins généreuse, et pourtant... pourtant je n'arrive pas à trouver cet équilibre qui me fuit et sans lequel il m'est difficile de profiter de l'instant présent.

Ma mère, il est vrai, me pose quelques soucis depuis que mon père nous a quittés et qu'elle ne cesse de vivre son deuxième mandat, comme elle le dit amèrement, uniquement par procuration. Elle n'a

pourtant que 65 ans, mais en fait au moins dix de plus. Elle vit dans un petit appartement du centre ville de Ragonde et, comme je n'ai pas trop de temps à lui consacrer et que je n'ai ni frères ni sœurs, elle est souvent seule. J'avoue que je suis bien content que la grosse Eva s'en occupe un peu. Eva, c'est la fille d'amis de mes parents dont le père a quitté le foyer conjugal depuis belle lurette et dont la mère, avec qui elle ne s'entend pas, vit dans le Nord de la France. Elle voue une grande affection à ma mère, à qui elle rend visite bien plus souvent que moi, je dois dire.

L'insupportable chaleur des journées d'été parvient, parfois, à me tirer du lit dès potron-minet pour goûter cet instant magique qui fait de notre région l'incomparable joyau que Giono a si bien défini et que Pierre Magnan fait merveilleusement vivre. Le Luberon avant 7 heures du matin et après 20 heures le soir est un vaste atelier de peinture aux couleurs chaudes dont la douceur de l'instant donne une incroyable sensation de paix et de bien être, presque surnaturelle, à tout esprit que la nature interpelle. Les parfums de lavande, dont les tons pastel contrastent avec les ocres que le soleil attise, inventent, dans cet espace privilégié, un nouveau mode de vie qui n'a pas échappé à ma sensibilité.

Manon dort encore quand je rentre de ma promenade matinale et n'aura toujours pas découvert les arcanes de ce terroir d'exception quand j'enfilerai mes baskets et mon short pour prolonger cet état de grâce dominical, au rythme de mon indispensable jogging hebdomadaire. Il est maintenant neuf heures

et le soleil, déjà haut dans le ciel, n'accorde plus la même mansuétude aux rayons qu'il diffuse. Il va faire chaud et je sais que la journée est désormais réduite aux seules respirations que la soirée ébauchera. Dans la tiède atmosphère d'une enivrante pénombre, Manon m'échappera pour rejoindre les seuls qui partagent sa vie : ses malades, au chevet desquels s'éteindront peu à peu les fantômes qui auraient dû alimenter nos ébats amoureux. Marco a tort, me dis-je en soufflant sur les premières pentes du Luberon, ce n'est même pas le cul qui motive ma vie conjugale. Mais quoi, alors ? Si, au contraire, ce n'est *que le cul*. Et j'arrive même à me contenter du minimum syndical. Le mien, bien sûr. Et Pat' n'a pas tort dans sa définition de l'amour. Pat', ce vieux routier de la gente féminine, dont la simple vue d'un jupon a toujours perturbé les neurones et à qui ses collègues de France Bleu Provence où, il est journaliste, ont donné l'affectueux surnom de *grosniqueur* ! Quel mystère se cache donc derrière ces hymen indéchiffrables qui ne font cas, ni de l'âge, ni du physique, ni même parfois de la perversion d'un des êtres en présence ? Qu'est-ce donc que l'Amour et pourquoi le mariage ?

La conjugaison combinée du soleil et du pourcentage constant de la pente à gravir commencèrent à fléchir le rythme de mes foulées, que j'avais peut être un peu trop accentuées. La tête baissée et le souffle court, j'attendais avec abnégation la plage de récupération qu'allait me procurer les deux ou trois cents mètres de plat qui suivront le sommet de mon ascension. Ma

concentration, dans ces moments là, n'est plus que sportive et mon esprit s'arque toute délibérément sur les difficultés du parcours. Rien ne doit m'en détourner et surtout pas ces engins à moteur qui, régulièrement le week-end, viennent scandaleusement perturber un environnement qu'une majorité s'attache à préserver et qu'un petit nombre suffit à dévisager ! J'enrage de respirer la pollution que je suis venu éviter...

Je suis en nage lorsque je rentre à la maison. Les volets sont fermés. Indice que le couvre-feu thermique a commencé, ou bien que Manon n'est pas encore levée ? Les deux, mon général. Il est dix heures et quart et rien ne vient perturber le grand calme qui règne dans la pénombre d'une atmosphère bien entretenue par l'obturation systématique de toutes les ouvertures. Elle s'est recouchée et je compte bien sur le bruit que la douche, contiguë à notre chambre, va provoquer pour espérer une levée prochaine du corps.

Vouloir donner quelque chose que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas !...

La proximité des prochaines élections présidentielles me plonge dans une grande perplexité. Neuf mois avant l'échéance, la course habituelle aux voix partisans est lancée et je sais que mes échanges avec Marco vont être vifs. C'est en cela que je prétends que l'amitié qui nous lie trouve ici toute sa définition. Parce que c'était lui, parce que c'était moi, a dit Montaigne. Quel plus bel hommage rendre à deux personnes aussi différentes qui se côtoient depuis leur enfance et s'apprécient au delà de leurs divergences ? Ayant toujours voté à droite et confiant régulièrement son âme au pouvoir religieux, Marco ne peut être suspecté de compromission lors de nos entretiens politiques et de nos conversations spirituelles, qui ont peu de chances de connaître ce thème si cher aux socialistes, qu'est la synthèse. Quoi que... N'ayant, ni l'un ni l'autre, l'esprit dogmatique du politicien de mauvaise foi, nos points de vue parviennent fréquemment à dégager un tronc commun dont nos hommes politiques pourront

s'inspirer le jour où leur objectif dépassera le cadre de leurs ambitions personnelles.

Les journalistes, qui portent une lourde responsabilité dans la dérive actuelle de notre système électoral, précipitent nos hommes politiques dans une chasse au pouvoir prématurée. Une candidature à une élection aussi majeure, ça se prépare, ça doit être le fruit d'un programme concerté et ça ne doit en aucun cas devenir l'objet d'une surenchère puérile à un affrontement de personnes piégées dans un système médiatique dont l'audimat est le véritable enjeu.

Le spectacle a donc commencé à la rentrée de cette année 2001, alors que je revenais tout juste de mes congés d'été, et que Marco se gargarisait encore de son slogan sur la fracture sociale !...

- Gaby, dans quelques mois tes copains socialistes auront disparu du paysage politique...

- Ah ! C'est marrant je voyais pas les choses comme ça. Et peut-on savoir qui sera le grand homme de la situation ?

- Chirac

- Wahouou ! ça va déménager, dis-moi. Et puis ça va filer un sacré coup de fraîcheur et de sérieux à notre république, que l'actuel président a si bien dégradée...

- Tu peux toujours te gausser, moi je te dis que Chirac va se représenter et qu'il sera réélu sans coup férier.

- C'est vrai qu'il fait rire !...

- Arrête un peu de faire le mariol. Je te signale qu'on est encore sous mandat de gestion

socialiste et que ce n'est pas la faute à Chirac si rien n'a changé depuis 1997.

- Il est vrai que sa grande lucidité politique l'avait conduit à perdre un pouvoir que les institutions ne lui contestaient même pas. Tu vois tout de suite la dimension du personnage...

- Noie pas le poisson, veux tu. Qu'a donc fait Jospin durant toutes ces années de croissance ? Le seul qui eût pu faire bénéficier les plus démunis des rares excédents que la conjoncture offrait. Le seul et unique, dans les annales de la politique française, à admettre la fatalité du chômage. Notre généreuse gauche, donneuse de leçons, prise en flagrant délit de libéralisme. Qui veux-tu qui vote pour ça ?

La conversation aurait pu se poursuivre un moment encore sur ce ton mais elle fut inopinément interrompue par la sonnerie du téléphone. Marco continuait d'invoquer la peste socialiste pendant que je tentais de répondre à Rachel, ancienne collègue de travail dont la surprise de l'appel m'a tout autant troublé que le dernier souvenir qu'elle m'a laissé. Rachel est une blonde pulpeuse qui m'a fait fantasmer les quelques mois qu'a duré notre collaboration au Parc du Luberon. Elle nous a malheureusement quittés pour rejoindre une structure qui lui parut plus conséquente, en rejoignant la ville de Lyon, ce qui m'avait privé définitivement de sa troublante présence. Il faut dire que ma boussole sensuelle se détraque assez vite au contact d'une silhouette féminine élancée, dont la jupe dissimule le fantasme fou que laissent entrevoir les contours galbés de deux jambes longilignes aux reflets dorés.

Il ne s'est jamais rien passé entre nous. Sans doute le manque de disponibilité et de circonstances appropriées. Et voilà qu'aujourd'hui, alors que ma mémoire lubrique avait chassé son entêtant fantôme, son image s'est immédiatement reconstituée.

- Où es-tu ?

- A Avignon, et je serai demain à Ragonde. Si tu veux, on peut se voir.

- OK, est-ce que 17 heures au bar des Lices te va ?

- Parfait. Bisous. A demain.

C'est bref, précis, et terriblement excitant. Mon esprit a perdu toute velléité polémique lorsque Marco, dont j'ai eu l'impression que le discours n'avait pas quitté son dogme partisan, s'est retourné vers moi pour m'apostropher avec véhémence :

- Tu ne crois tout de même pas sérieusement qu'un profil comme celui de Jospin soit en mesure de rallier suffisamment de suffrages, même au sein de son propre parti, pour espérer l'emporter. C'est pas parce qu'on a perdu des élections qu'il est en mesure d'en gagner une !

J'en ai vraiment rien à foutre, en ce moment, des chances de Jospin aux futures présidentielles, qui n'auront lieu qu'au printemps prochain. Ce sont mes chances à moi qui m'intéressent. Celles qui hantent mon esprit vagabond depuis que Rachel monopolise le libre-arbitre d'un cerveau tuméfié par cet obsédant et incontrôlable besoin d'assouvir une dérive nommée désir.

La douceur tiède des draps chiffonnés par la fureur des ébats ne fait qu'amplifier l'état de grâce dans lequel m'a plongé cette fin d'après-midi voluptueuse. Lové dans cet univers de plaisir, je tire avec gourmandise sur ma cigarette tout en détaillant le corps nu et endormi de celle qui vient de partager les délicieux instants que ma mémoire a du mal à nommer. Pour avoir pris notre pied, je peux sans conteste cocher la case jouissance ; d'une part Rachel n'a pas semblé faire mine, et quel intérêt aurait-elle eu alors qu'elle était dans une démarche totalement volontaire et libre de tout jugement, et, d'autre part, c'était la première fois que je découvrais avec une partenaire le sens du sibyllin concept de cette fameuse «petite mort » ! Jamais une femme ne m'a encore inspiré une telle fièvre de désir qui, sans doute mis en veille depuis des mois au fin fond de mon subconscient, s'est déchaînée dans la folie d'un appétit sexuel démesuré. Ses jambes, ses seins, ses hanches, son cul, son sexe, tous ses attributs féminins, d'une grâce et d'une beauté sans pareilles,

ont été canonisés et ont contribué à notre béatitude charnelle.

Certes, mais quel nom donner à ce jeu de transgressions qu'elle a rapidement institué et qui, de toute évidence, a largement participé à cette sorte de catharsis sexuelle qui nous a emportés ? Cette exceptionnelle jouissance a-t-elle tiré sa raison d'être de la nouveauté du jeu pratiqué ou bien des pratiques elles mêmes, qui ont dépassé les limites habituelles des secrets d'alcôve ? Curieuse situation que j'étais à mille lieues d'envisager et que j'ai pratiquée avec le naturel d'un rituel accompli. D'abord que sont ces limites que l'on dit en deçà ou au delà de la perversion et quelles pratiques doivent être considérées comme licencieuses ? Je n'ai pas honte du plaisir qu'elles m'ont donné mais je m'interroge devant ce corps sublime qui m'a ouvert des horizons ; Belle Rachel, loin des préceptes moraux qui ne font que gâcher l'existence, poses-tu le principe d'une éthique quelconque aux plaisirs de la sexualité ? La courbe fine de tes contours dessine le trajet que mes mains n'ont cessé de parcourir et confine à te disculper de tous les doutes dont elles ont profité.

Sous la chaleur de mes caresses répétées, ton corps va s'éveiller de nouveau au désir et je sais que rien ne résistera aux plaintes étouffées que nos ébats vont venir combler. Je jette un dernier regard à ma montre-bracelet, qui m'indique qu'il est déjà vingt heures, puis je réponds passionnément aux ardeurs que mes mains libertines viennent de susciter.

Il est assez tard lorsque je rentre chez moi. Manon est couchée et je ne la rejoins pas immédiatement.

La nuit est belle et la température a enfin atteint son degré de confort maximum. Le jardin respire et dégage les parfums d'une ineffable douceur.

Bon Dieu, j'ai baisé comme un fou ; si fort que j'en ai encore mal au nœud ! Le sexe est un bien étrange compagnon de route avec lequel on ne peut guère transiger. Cette salope de Rachel est encore pire que moi et m'a fait l'immense démonstration qu'un plumard est bien l'outil qui régente nos vies. On a su combler nos sens au-delà de la petite partie de cul que nos retrouvailles laissaient entrevoir, et on s'est fait tout un cinoche qui vaut largement toutes les comédies humaines que s'imposent les bien-pensants corsetés dans leur philosophie étriquée. La bandaison, ça ne se commande pas, disait Brassens, et pour que le corps exulte il faut bien que la raison recule ! Comment veux tu, comment veux tu ?... que le plaisir bascule ?

C'est aux premières fraîcheurs, rapidement apparues, que je suis rentré mais que mon esprit, totalement en éveil, a choisi d'allumer la télévision plutôt que de rejoindre mon lit douillet. C'est d'ailleurs bien souvent là le meilleur des programmes télévisés. Après l'incontournable documentaire sur les sardines, d'un intérêt jamais démenti, j'ai eu quelque peine à partager la philosophie un peu laxiste d'un excellent film remarquablement réalisé sur les pauvres de notre pays. La misère en France,

non discutable, étalée et surtout analysée à travers le prisme de nos humanités. La vie de millions de démunis que la société a laissé tomber dont quelques milliers ont franchi le cap du sans domicile fixe. L'étonnante résignation de ces masses marginalisées, qui ne semblent plus en mesure d'échapper à un système qui les broie peu à peu, m'interpelle sur les causes, le traitement et les conséquences du phénomène. Finalement, la multiplication des associations caritatives est-elle une réponse normale à la dérive d'un libéralisme qui, dans le même temps, conforte hypocritement cet état de fait ?

Quand j'ai rouvert les yeux, le bêlement d'un chanteur en vogue et l'incontournable gueule de son complaisant présentateur fétiche ne m'a laissé aucun doute sur le fait que la chaîne avait basculé dans la rediffusion de son émission vedette. Le jour se levait et j'ai enfin choisi d'aller me coucher.

6

C'est arrivé l'après-midi, pas le matin. Enfin, pour nous. Je sortais du travail, il était autour de 17 heures, et c'est au café des Lices, où je venais de m'installer devant ma pression, que l'écran, que je regardais machinalement, m'a littéralement happé. Des images hors du temps, complètement surréalistes, auxquelles je n'aurais pas dû prêter attention et qui, en temps normal, m'auraient tout de suite dénoncé un film au scénario douteux. Des images qui m'ont pris à témoin d'un événement qui, je le pressentais douloureusement, ouvrait le siècle sur un effroyable malentendu. Malentendu que la folie humaine avait jugé bon de traiter par la barbarie contemporaine.

En direct, au ralenti, en différé, tous les angles de l'attaque terroriste sur les tours jumelles de Manhattan ont plombé l'ambiance du bistrot en quelques secondes. Ces séquences d'un avion venant percuter de plein fouet le haut d'une tour de verre me donnent encore aujourd'hui la chair de poule et plongent mécaniquement mon esprit dans la morosité

d'une dépression passagère. L'arrêt sur image qui me restera à jamais est la vision de cet homme dans la foule qui lève la tête pour découvrir en direct, et pour la deuxième fois, l'effrayante pénétration de ce monstre d'acier, disparaissant dans la marée bleue d'un naufrage vertical. Quand on a enfin compris que la réalité dépassait la fiction, on savait alors que rien ne serait plus comme avant.

Choc des civilisations, guerre de religions, fascisme exacerbé, révolte des laissés pour compte ? Sans doute un peu de tout cela à la fois messieurs les philosophes et les gouvernants qui avez tout de suite voulu vous emparer du phénomène pour éclairer vos théories diverses et variées sur un monde qui continue d'ignorer qu'il n'est de pire axe du mal que celui qui ne relie pas le Nord au Sud !

Le 11 septembre 2001 balaye tous les événements et les habitudes de notre petit univers bien rangé. Il brouille les cartes de la géopolitique, remet en cause les certitudes, attise les haines larvées et fragilise, tout en le faisant progresser, le confort intellectuel d'une planète qui a définitivement quitté ses anciens repères. Jusqu'à quand, maintenant, le malentendu, savamment entretenu, entre les riches et les pauvres, les occupants et les occupés, les croyants et les non croyants va-t-il encore persister ?

Mon 11 septembre, à moi, il a eu lieu le 11 septembre !

C'est vrai, c'est pas évident, lorsqu'on est né en France, de s'ouvrir et surtout de comprendre la partie du monde qui ne nous ressemble pas. Quelle empathie peut-on avoir pour un africain affamé dont

la culture, aux antipodes de notre civilisation, subit quotidiennement les affres d'un régime totalitaire ? Aucune passerelle naturelle n'existe pour ne serait-ce qu'avancer un peu sur le difficile chemin de la différence. Si l'on n'y prend garde, je dirais même que le fossé se creuse avec les années ; forcément on ne peut conforter que ce que l'on connaît !

Avant d'assister, impuissant, cramponné au comptoir du bar, à cet irréel scénario d'horreur, jamais mon esprit n'avait pu trouver les ressources nécessaires pour démonter l'enchaînement infernal que connaît l'individu qui n'a pas eu le privilège de naître dans ces pays, au nombre limité, que l'on nomme pudiquement développés. Oh, ça ne vient pas en un jour mais, le choc des images passé, la raison ne peut se satisfaire d'une telle folie meurtrière.

J'ai d'abord cru au nihilisme avant de remonter les pistes sibyllines d'un processus extrêmement complexe. Le 11 septembre est un acte barbare sans nom, perpétué par des barbares dont aucun qualificatif ne pourra jamais venir tenter d'apporter le moindre début de justification.

Ça, c'est ce que je dis après avoir encaissé le choc et compris, grâce à son impact, que le manichéisme n'est pas du tout la réponse adaptée. Pendant 26 ans j'ai cru que l'immigration était un acte choisi, que notre pays était plus beau que celui des autres et que nos élus pouvaient mettre en oeuvre des politiques choisies et distinctes, selon la couleur de leur parti. Faux. Tous savent, sans le dire, que l'immigration est la conséquence directe du non partage des richesses et que tant qu'il n'y aura pas de

correction effective à cet état de fait l'immigration sera galopante. Après, évidemment, la question est de savoir si l'on peut accueillir toute la misère du monde !... Seules deux réponses possibles : oui, et l'immigration ne doit pas être limitée, ou bien non, et dans ce cas il faut mettre en place une véritable politique de co-développement. Quel parti propose aujourd'hui une telle alternative ? Quel parti ne surfe pas sur les cordes sensibles des électeurs en fonction de leur bulletin de vote et de leur peur potentielle face à un marché déjà bien malade ? Quel gouvernement aura le courage de laisser ouvertes ses frontières ou bien d'augmenter sensiblement les impôts pour participer à l'élaboration d'un monde nouveau ? Toute l'inégalité ressentie par ces peuples démunis part de ce constat et fournit un terreau inégalable à ces salopards qui ont tôt fait de convertir de simples croyants frustrés en combattants acharnés.

Depuis que je suis né j'essaie de comprendre, en vain, pourquoi le Moyen-Orient s'embrase régulièrement. Pourquoi derrière chaque acteur se positionne des nations, toujours les mêmes, pour faire monter le conflit d'un cran au lieu d'aider les peuples à accepter leur Histoire et de tendre la main, pour une fois, à celui qu'elles ne soutiennent pas systématiquement ? Pourquoi les Israéliens mettent ils tant de temps à rendre des territoires occupés et pourquoi les Américains seraient-ils toujours derrière eux au détriment du peuple Palestinien ? C'est bien sûr plus compliqué et moins caricatural que cela, et les juifs n'ont évidemment plus rien à prouver en matière de victimisation, mais il n'empêche que c'est

pourtant ainsi que les choses sont vécues par une population qui se sent de plus en plus isolée. Quand on ajoute à cela le fait que la présence américaine en terre arabe ne se manifeste qu'au travers de la défense d'intérêts économiques majeurs et qu'un gouffre sépare leurs civilisations, comment des cultures si opposées pourraient-elles cohabiter alors que chacune croit détenir la vérité ? Comme si la culture s'apprenait et avait valeur de jugement !

L'incompréhension atteint son paroxysme lorsque le message est brouillé par l'absence de laïcité, seule garante d'une neutralité élémentaire. La guerre sainte, cet assemblage incohérent de mots antinomiques, ne légitimera pas plus son action aux incitations d'*Inch Allah* qu'aux rassurantes représailles ponctuées des *God bless you* d'une croisade d'une tout autre époque.

Le malentendu porte aujourd'hui sur la résultante d'années d'arrogance occidentale dont aucun dialogue ne peut plus venir gommer la haine qu'elle a engendrée.

Mardi noir. Marre d'y voir le désespoir d'un avenir brisé.

Je vais mettre des mois à m'en remettre.

L'automne, que je considère comme la saison la plus belle, n'a pas eu, cette année, le charme habituel de ses apaisants bains de lumière tamisée, qui font de la Provence un art de vivre universel. Je crois que j'ai perdu un peu de mon humour car même mes échanges avec Marco n'ont pas toujours connu la décontraction qui en font habituellement le refuge de la dérision. Il faut dire qu'il n'a cessé de me brancher avec ses maudites élections présidentielles, dont l'opportunité et l'intérêt ne me sont pas apparus déterminants. Je me posais trop de questions pour ne pas remettre en cause implicitement mon militantisme socialiste qui, je le découvrais, n'ouvrait, pas plus que les autres partis, sur les véritables enjeux de notre civilisation. Pire, il me semblait indécent que la gauche n'ait pas eu le monopole de l'égalité, ou tout au moins de l'équité, au sein d'un microcosme politique qui se satisfait des luttes politiciennes au détriment des valeurs universelles. Rien à l'horizon du monde politique ne permettait d'espérer en un changement quelconque,

entretenant une morosité que les électeurs ne manqueront pas d'exprimer.

L'hiver qui a suivi nous a acheminés sans plaisir vers les premiers beaux jours d'une renaissance attendue. Le printemps chargeait l'air d'une fraîche saveur de sève et de rosée, imprégnant de parfums les nuits constellées d'étoiles. Chaque minute de soleil gagnée rectifiait avec précision l'état de mon métabolisme, qui retrouvait les sensations de son énergie libérée. Le succès des cafés se mesurait aux terrasses qui fleurissaient chaque jour un peu plus au cœur d'un espace dont l'automobiliste se sentait de plus en plus lésé, et les gens, revigorés, semblaient vivre en harmonie avec le leurre d'un univers apaisé.

Le samedi 20 avril fut encore une belle journée au cours de laquelle le soleil nous a prouvé qu'il pouvait anticiper sur les chaleurs estivales tout en préservant les finesses printanières de ses rayons vivifiants. Mémorable soirée passée chez Bruno et Sandrine, un couple d'amis normands, dans leur vieux mas provençal de Fontaine de Vaucluse, où toute la soirée, pour ne pas dire la nuit, ne fut que jeux de mots autour du régime sans sel(s) d'un de leurs invités qui avait eu l'imp(r)udence de nous avouer qu'il souffrait de constipations...

C'est le lendemain, 21 avril, que ça a merdé !

Marco avait-il vu juste ? A 20 heures précises, la France s'est glacée à l'annonce des résultats du premier tour des présidentielles : Jospin hors jeu, Le Pen était au deuxième tour avec Chirac,

seulement crédité de 19% ! Merde ; mes dernières illusions socialistes venaient d'éclater en plein vol. Non seulement je leur reprochais d'avoir ignoré les vrais problèmes, en abandonnant la classe ouvrière pour laquelle rien n'avait changé depuis 1983, mais voilà qu'aujourd'hui se trouvait couronnée la cynique stratégie qu'ils avaient imaginée pour diviser la droite : le triomphe du Front National ! J'en aurais pleuré. Quatorze années de Mitterrandisme aux frais de l'électeur candide qui n'a rien vu venir, en donnant quitus à un monarque qui s'est essuyé les pieds sur l'éthique de la démocratie !

C'est ça le 21 avril. La sanction d'un peuple orphelin de son chimérique imposteur que la médiocrité des candidats a poussé dans les bras du diable, issu des ignobles jeux politiques à la gloire d'un pouvoir sans partage. Âmes sensibles s'abstenir : Il ne vous reste plus qu'à voter Chirac !

Deux semaines plus tard la France se dotait d'un président qui s'est cru plébiscité par l'ampleur d'un résultat digne d'une république bananière alors que, jamais dans l'histoire de la cinquième république, un candidat élu n'avait rassemblé aussi peu de suffrages sur son nom au premier tour.

Seul Marco feignit de croire à la consécration d'un homme providentiel alors que devenir Président des français avec l'adhésion de 19% de la population définissait bien, pour moi, l'ampleur du problème politique et institutionnel français.

- T'as fait quoi, au juste, au deuxième tour ?
me demanda-t-il

- J'ai évité qu'on se foute un peu plus de ma gueule.

- Toujours aussi abscons, à ce que je vois.

- Que veux-tu que je te dise ? Tu sais mes opinions et tu me connais si bien que tu peux imaginer sans peine dans quel merdier m'a plongé cet imbroglio politique.

- Il te restait néanmoins un choix à faire...

Là, il poussait le bouchon un peu loin et je me suis carrément emporté devant une telle mauvaise foi, n'imaginant pas un instant que je rentrais tout à fait dans le jeu de son habile provocation. Il voulait m'entendre dire que je n'étais pas allé voter pour pouvoir me reprocher mon manque de civisme, préjudiciable au bon fonctionnement de la démocratie. Et, comme un con, j'ai plongé.

- Je ne supporte plus les incohérences du monde politique, pour ne pas dire les foutages de gueule caractérisés. Vouloir limiter l'immigration sans aider les pays du sud à se développer, vendre des voitures qui roulent à 200 km/heure sur des routes limitées à 130, prôner l'écologie – pardon le développement durable -, qui suppose une limitation de la consommation, tout en faisant la chasse aux points de croissance, se prétendre scandalisé par des actes odieux, tel le terrorisme, tout en cautionnant – ou ne dénonçant pas – les politiques d'oppression, allonger la durée du temps de travail tout en se séparant des travailleurs de cinquante ans, s'indigner du taux élevé d'accidents de la route en laissant les camions nous faire chier au détriment du ferroutage, ignorer...

- Donc t'as pas voté ?

- Nous demander d'aller voter, alors que le vote blanc n'est pas pris en considération, est la plus énorme des mystifications ; cela revient à nous culpabiliser si on ne vote pas pour un candidat déclaré, ce dont a largement profité ton ami Chirac

- Il n'empêche qu'il a été élu haut la main !

- Haut les mains, tu veux dire ! Etant donné le véritable hold-up qu'il a réalisé sur les voix de gauche...

- Mauvais joueur, reconnais au moins que t'as perdu

- Mon pauvre Marco, t'as vraiment rien compris. Le drame c'est qu'il n'y a pas de gagnant. Tout le monde a perdu, et surtout la démocratie qui ne sort pas renforcée de ce pitoyable spectacle auquel plus personne ne croit et dont l'entrée en vigueur du quinquennat va figer la législature à venir.

- Ah, parce que tu es aussi contre le quinquennat...

- Le quinquennat, adossé au changement de calendrier, que tu le veuilles ou non, c'est le renforcement de la fonction présidentielle, désormais assurée de conserver sa majorité.

- Putain, tu fais pas dans la dentelle quand tu décides de caricaturer...

- T'as raison, c'est plus compliqué que cela et je reconnais volontiers que le quinquennat n'a pas que des inconvénients...

- Je vais te dire, ce qui est fabuleux avec toi c'est que tu retombes toujours sur tes pattes et qu'en

bout de piste on ne saura toujours pas si tu es pour ou si tu es contre.

J'ai quand même esquissé un sourire de circonstance avant de lui lancer :

- En fait, je suis pour un septennat de cinq ans...

Pour une fois que Manon avait sa soirée devant elle et qu'elle adhérait au projet que mes obsessionnels désirs sexuels lui laissaient entrevoir, l'inconvenante sonnerie du téléphone se mit à tinter. Emporté par les démons d'une exaltation sensuelle incontournable, je n'ai pas bronché, tout juste agacé par une intrusion dont je me serais volontiers passé.

Une fille, c'est pas pareil. On dirait qu'elle attend cet élégant subterfuge pour démobiliser tout un arsenal de fantasmes que notre imagination a eu tant de mal à concrétiser. J'ai eu beau la retenir et lui faire valoir que mon physique était dans sa forme optimale, Manon n'a pu s'empêcher d'aller décrocher, ruinant dans l'instant l'in vraisemblable désir que la frustration engendrera.

- Gaby, c'est ta mère.

Putain, elle risque pas d'être grand-mère, à ce régime là...

- Bonsoir, mon grand, je ne te dérange pas, j'espère...

Non-on-on, penses-tu, j'ai les clochettes en extension et le cigare qui fume encore mais grâce à toi j'ai plus la bouche pleine...

- Y a longtemps que je ne t'ai pas vu, tu sais.

Ça y est, c'est reparti.

J'écoute à moitié sa longue conversation, me lamentant sur les fantômes évanouis que Manon, déjà en tenue de nuit, vient de ranger au rayon des vellétés.

- Ecoute, maman, j'avais justement prévu d'aller te voir prochainement. Comment vas-tu ?

- Ben, pas trop fort, car j'ai dû me faire hospitaliser la semaine dernière. Heureusement qu'Eva était là.

Oh, l'autre qui ne manque pas une occasion de se mettre en valeur...

- Bon, demain c'est pas possible, mais je te promets de venir te voir vendredi, à la sortie du boulot. Ça te va ?

- T'es gentil, mon Gaby. C'est déjà la fête, rien que d'y penser !

- Je t'embrasse, maman.

Un grand moment de solitude a succédé à cette étrange séquence dans le silence assourdissant d'une angoisse naissante, que nulle raison apparente ne semblait justifier. Mes mains moites marquaient sur l'accoudoir du fauteuil les empreintes voilées d'un embarras qui ne m'est pas coutumier. La pièce vide résonnait des mots que ma mère avait prononcés, dans lesquels je cherchais à comprendre l'origine d'une telle anxiété. Quant à ma libido du quart d'heure précédent, elle avait si rapidement

disparu que je me demandais si je ne devais pas m'en inquiéter...

A voir sa tête et à l'état de rangement et de propreté de son appartement, j'ai tout de suite compris que ma mère m'attendait depuis deux jours. Si elle n'attendait pas derrière la porte, alors elle ne devait guère s'en éloigner depuis qu'elle estimait l'heure de ma venue probable. Comme toute maman, elle m'a étouffé lorsqu'elle l'a ouverte et j'ai rapidement compris que c'est ici que se déroulerait, ce soir, l'essentiel de mes festivités. Je l'ai trouvée en forme et elle m'a ému par sa légèreté. Ma mère m'offrait une facette que je ne lui connaissais pas, mais n'étais-je pas en train de la découvrir ? Comme je m'y attendais, elle m'a demandé de rester souper et j'avoue que je n'ai pas osé lui refuser. C'était bien la première fois que ma vie de patachon cédait le pas à l'exigence d'une contrainte librement consentie.

C'est vers vingt heures, alors que l'on se mettait tout juste à table, qu'Eva s'est pointée. Engoncée dans un gros k-way fluo, qui lui laisse encore la possibilité d'améliorer sa surcharge pondérale, seuls ses cheveux mouillés et luisants émergeaient, tel un rongeur naufragé des grands fleuves équatoriaux. Notre brève rencontre – car j'ai tout fait pour l'abréger – a été en tous points conforme aux précédentes passes d'armes que ma mémoire a conservées.

D'abord, je ne vois pas ce qui la pousse à encombrer aussi souvent le parquet de ma pauvre mère apitoyée. Que cherche-t-elle ou qu'espère-t-

elle ? ou alors, elle vit tellement en décalé qu'elle ne peut s'entendre qu'avec des personnes d'un âge dont la paupérisation des facultés intellectuelles lui procure la grisante sensation d'appartenir à la seule élite qui lui soit accessible ! Jamais je ne l'ai vue encore avec un mec. Forcément, avec quoi les exciterait elle ? Un jogging, c'est quand même moins bandant qu'une paire de bas résille et les baskets à dix balles de *Leader price* auront toujours moins d'effet suggestif qu'une paire d'escarpins à lanière. La pauvre fille, que lui reste-t-il ? Si, au moins, elle avait la pudeur de fermer sa gueule quand je suis là ; chez moi, chez ma mère. En dix minutes, à peine, elle a trouvé le moyen de me faire comprendre que je négligeais ma mère et laissé planer un doute inadmissible sur son récent état de santé !

Aussi quand elle est partie, me suis-je tout de même enquis de connaître auprès de maman ce qui s'était passé la semaine précédente.

- Oh, rien de bien particulier, mon grand, me répondit-elle. J'ai tout simplement été admise à l'hôpital où je suis restée deux jours pour des examens réclamés par mon médecin traitant.

- Et il en ressort quoi ?

- Pas grand chose. Un des clichés révélerait une anomalie...

J'ai tout de suite pâli et parfaitement compris ce qu'Eva avait voulu dire. Un instant de panique m'a envahi. Je n'écoutais plus ce qu'elle me disait et commençais à la regarder avec les yeux que la douleur arrache au doute.

Trois jours plus tard, c'est Eva qui m'apprend la mauvaise nouvelle : ma mère souffre d'une tumeur maligne !

On a beau se raconter que ça se soigne, que, si c'est pris à temps, il n'y a aucune raison de s'alarmer, l'information passe mal et me fait tout à coup réaliser que je suis complètement passé à côté d'une vie qui me devient chère : celle de ma mère. C'est totalement aberrant et surréaliste d'être confronté à la mort pour évaluer le prix de la vie.

Ma pauvre mère qui ne s'est jamais remise du décès de mon père et dont mon comportement égoïste a dû contribuer à la vieillir prématurément. J'aimerais revenir en arrière, faire ressurgir de ses tourments le sourire de ses belles années et la couvrir de la même tendresse que celle qu'elle dispense si généreusement. Malheureusement le temps ne se négocie pas ; mais je sais aussi qu'il n'est jamais trop tard pour l'aménager.

Eva m'avait appelé au bureau et, pour ne pas m'inquiéter, m'avait proposé de la retrouver, en fin

de journée, dans un café du centre de Ragonde. J'avais bien compris que, pour qu'elle se permît une telle entorse à nos hostilités, elle devait être porteuse de la seule nouvelle que je craignais. Dans le désarroi qui m'a saisi, je dois reconnaître qu'elle a su mettre les formes et la manière dans la présentation du diagnostic et qu'elle a, de toute évidence, fait l'effort nécessaire pour contenir l'émotion qui la submergeait. Pour la première fois depuis des années, nous avons partagé un moment de convivialité, ce qui n'est déjà pas si mal, même si on le devait à l'horrible annonce d'un destin anéanti.

Dans les terribles silences de notre conversation, ma pensée errait dans les méandres de ma jeunesse qui refleurissait avec l'épouvantable choc de la disparition de mon père, que je croyais avoir définitivement jugulée depuis quelque temps déjà.

Ces années que la nostalgie rend presque douloureuses, tant elles représentent le bonheur insouciant d'une famille unie. Mon père, omniprésent – quand il est là – me comble d'attentions et m'ouvre tous les horizons du monde que je vais dénoncer. Il est ingénieur électromécanicien et travaille sur les chantiers de construction, ce qui l'amène souvent à passer la semaine hors du domicile conjugal, quand ce ne sont pas de plus ou moins longues périodes d'absence à l'étranger. C'est l'occasion pour moi de me faire dorloter par ma mère, qui n'arrive pourtant jamais à compenser l'étonnante complicité qui me lie, depuis mon âge de quatre ou cinq ans, à celui qui restera

jusqu'à sa tragique disparition le héros universel de mes songes enfantins. Mais quand il est là les rêves deviennent réalité. Le petit garçon que je suis grandit graduellement à mesure que son papa lui ouvre les portes d'un univers sans tabous, où le plaisir parvient toujours à faire reculer les contraintes qu'il acceptera d'autant plus facilement. J'entends encore les fa-fa-mi, mi-sol-si-ré-fa-mi-do, qui ponctuent les premières notes qu'il m'a fait jouer sur son saxophone et qui, au rythme des battements de son pied, sont devenues la célèbre *Petite fleur*, de Sydney Bechet. La musique, ce refuge qu'il regrettait de ne pouvoir exercer plus régulièrement tandis que Pat' et ses copains égrainaient les standards du jazz tous les vendredi soir. Je devais avoir sept ans quand Brassens m'a appris le sens du mot vergogne et le charme de la poésie des mots surannés ; et quel âge pouvais-je bien avoir le jour où Bobby Lapointe, à force de me susurrer ses irrésistibles jeux de mots aux mélodies sautillantes, m'a permis de répondre à mon père, hilare, qui me demandait si je pensais avoir la moyenne au trimestre écoulé : « oui je pense,... de brebis farcie ».

Ecole des mots et du verbe que mon père associait étroitement aux vertus du sport pour lequel il vouait une passion dont je fus le dépositaire exclusif. C'est sa présence constante auprès de moi sur la touche des terrains de foot qui m'a poussé sans cesse à la conquête des valeurs qu'il estimait uniques dans l'apprentissage de la vie. C'est comme ça que, sans en avoir jamais admis le concept qui m'a toujours paru absurde, j'ai intégré naturellement le

goût de l'effort. Je crois que c'est cela que je lui dois avant tout : cette transmission diaphane des valeurs sûres. A quatorze ans, il fut le témoin de mes premiers flirts dont deux jeunes filles, Martine et Fleur, se sont succédé à quelques jours de différence. J'ai quitté Martine pour Fleur, dont j'étais tombé amoureux, et mon père, qui voyait tout sans être vu, ne m'en a pas fait le moindre reproche mais lorsque Martine, visiblement malheureuse de cet état de fait, est revenue me voir et que, par gourmandise, je n'ai pas hésité à renouer une relation d'un jour, j'ai reçu la première gifle de ma vie d'adolescent. Je me rappelle alors sa réponse lorsque, interloqué et vexé, je lui ai reproché sa punition à contretemps : « Tu venais de faire le pire : tu lui avais redonné l'espoir ».

Eva me tendit délicatement un bout de papier sur lequel figurait un numéro de téléphone que j'ai supposé être le sien. Elle m'a embrassé en s'excusant de ne pouvoir rester plus longtemps et m'a laissé face à cette nouvelle réalité qui commençait à me ronger : Je vais perdre ma mère alors que je n'ai pas encore fini de partager mes souvenirs avec mon père !

Manon n'a pas bronché lorsque je lui ai demandé quel motif de satisfaction elle retirait de notre relation.

Elle savait et avait tout anticipé. Je n'ai pas eu besoin de lui faire remarquer la disparité assez inconciliable existant entre nos deux modes de vie et de lui expliquer que, si elle correspondait parfaitement à mon type de fille, la satisfaction que je retirais de notre liaison s'arrêtait malheureusement à cette seule constatation. Jamais nous n'avons prétendu vivre une passion amoureuse et, comme beaucoup d'autres couples, nous avons mutualisé nos deux solitudes. Ça aurait pu marcher, mais ça ne marche pas. Manon sait tout cela et attendait que je lui en parle pour quitter un domicile qu'elle ne regrettera pas.

Il faut dire qu'entre temps j'ai fait la connaissance de Suzy. C'était il y a trois semaines, chez Pat' où, une fois de plus, Manon n'avait pu m'accompagner à la soirée qu'il donnait pour ses soixante printemps ; pour son entrée triomphale dans

le monde des *sexes-agénaires*, comme il n'a cessé de le proclamer avec gourmandise ! Suzy, que je ne connaissais pas, m'a rapidement emboîté le pas dans l'éventail du comique grinçant et s'est montrée d'une fraîcheur assez surprenante pour donner au domaine de la raillerie ce côté bon enfant qui lui procure instantanément la sympathie générale. Incroyablement naturelle dans l'expression d'un registre qu'elle ne soupçonne même pas d'appartenir à la pitrerie, son charme se construit sans heurt et sans effort. Et c'est au fil des cocasseries burlesques, qui façonnent son irrésistible sourire, que sa beauté sévit. Tels deux complices d'un scénario bien rompu aux exercices du genre, notre humour sarcastique s'est fait l'ambassadeur d'une rencontre qui portait déjà en soi les prémices d'une incontournable liaison.

Manon a rempli sa petite auto un lundi soir. Le mercredi suivant, Suzy s'installait...

Pour la première fois je sens que le couple que je vais former ne répond pas uniquement à ces critères physiques qui m'ont si souvent dupé. Suzy est jolie mais moins belle que Manon. Suzy travaille comme chef de rayon dans un hypermarché du coin et va me permettre de recadrer mon potentiel à vivre à deux. Son irrésistible humour est, je l'espère, l'ouverture essentielle qui peut poser les bases d'un univers commun. C'est dans cette capacité à pouvoir prendre du recul sur les événements et les choses que doit s'inscrire mon nouveau pari sur l'avenir.

- Tu commences à flipper sur le couple, quoi... me fit remarquer Marco.

- Non, pas du tout. J'en suis pas encore là. Ce n'est pas ma capacité à vivre à deux qui me fait peur ni l'angoisse de la solitude qu'elle peut engendrer, mais j'avoue que j'aimerais bien connaître l'Amour parce que je sais maintenant que c'est un sentiment que je n'ai jamais éprouvé.

- Même Carole, tu ne l'as pas aimée !

- Non, je l'ai désirée, ce qui n'est pas pareil. Comme toutes celles qui ont partagé mon lit avant elle.

- Attends, une fille on ne la choisit pas sur des critères techniques ! L'attirance, elle est toujours physique...

- J'ai cru sincèrement les aimer mais je m'aperçois qu'elles n'ont jamais dépassé l'horizon de mes fantasmes érotiques. Nous, les mecs, dès qu'on a un petit pincement au cœur on s'imagine tout de suite qu'on est amoureux alors que, sans le savoir, notre cerveau a cédé la place à nos organes génitaux. Et quand je dis génitaux, c'est faux car il ne s'agit même pas, dans ce cas, d'utiliser notre fonction reproductive. Je crois, tu vois, que l'on confond, sous le terme galvaudé d'amour, trois fonctions essentielles mais bien distinctes qui sont : désir, amour et reproduction !

- Oh, tu m'a fais peur..., il nous reste le cul au moins...

Marco avait raison, bien sûr, de se moquer de mes propos et de recadrer symboliquement la discussion à un niveau se situant au dessous de la ceinture ; néanmoins son humour masquait mal ses récents déboires conjugaux, dont la vie de couple

empoissonnait un avenir auquel, pourtant, il devait aspirer.

- Il faudra que tu m'expliques comment tu vas t'y prendre pour aimer quelqu'un qui va forcément te les pomper dès que vous ne serez plus dans le registre de la séduction.

- Ben, c'est là où je me dis que Suzy a peut être quelque chose de plus que les autres et que c'est peut être ça qu'on appelle l'amour, au terme du charme de la beauté plastique.

- M'enfin tu sais très bien qu'elles ne sont pas foutues comme nous. Tout nous sépare d'elles. Pourquoi les couples divorcent ils après trois ou quatre années de vie commune ? Parce que le cul ne compense plus le système nerveux !

- Oh, mais tu deviens trivial, mon p'tit Marco. C'est pas parce qu'on ne voit pas les choses avec les mêmes lunettes qu'il faut tout ramener au cul.

- Mais si, mon pote. La baise y'a que ça de vrai. Ça te va bien de jouer les effarouchées ; tout ça parce que M'ôssieur vient de découvrir qu'une femme ça pouvait parler !

- Je te citerai Maurois pour te répondre qu' « on n'aime pas une femme pour ce qu'elle dit mais on aime ce qu'elle dit parce qu'on l'aime »...

- Ah, ah, je te souhaite sincèrement de pouvoir me la replacer dans quelque mois, celle là... C'est comme tous ces cons qui klaxonnent comme des fous le jour de leur mariage !

- C'est quoi ton trip ?

- Baiser ; sans se faire chier avec une gonzesse qui veut t'imposer son mode de vie à la con.

- Relis Sartre et Beauvoir, alors ! Mais je suis persuadé que l'existentialisme ne te conviendrait pas. Tu es beaucoup plus conformiste que tu ne veux le laisser paraître...

- Je t'emmerde. Tes leçons tu peux t'en servir comme suppositoires.... avec *le deuxième sexe* qui pourra au moins te servir d'exutoire !... J'ai même l'impression que ça rime...

Je l'avais un peu cherché, certes, en me faisant l'avocat du diable, mais, au delà de la caricature ébauchée par Marco, je savais malheureusement que ses propos n'étaient que le désespoir d'un amour chimérique. Quant à moi, je savais pertinemment que l'assurance de mon langage empruntait ses certitudes à la méthode Coué ; mais, après tout, la sincérité d'une profession de foi n'est elle pas déjà le début du changement ?

Ma mère est en sursis, mes idéaux politiques s'effritent - ou plutôt non c'est le contraire, ils se consolident mais au détriment de mes engagements politiques ce qui m'isole, au moins provisoirement, du militantisme -, et je prête à ma vie conjugale un challenge qu'il est peut être prématuré d'exiger.

Depuis que Suzy a emménagé, je dois quand même dire que, pour la première fois, Marco n'a plus l'exclusivité de mon temps libre et que, au risque de me tromper, il se pourrait qu'au lieu d'additionner deux solitudes, comme je l'ai toujours fait jusqu'à maintenant, un couple soit en train de naître ! Il se pourrait. Car, seul, le temps détient la vérité de nos illusoires certitudes.

Quoi qu'il en soit, je sens bien que le doute s'installe dans ma vie d'adulte trop souvent bâtie sur des convictions qui ne furent pas assez remises en cause.

- Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, avais-je justifié à Marco qui, dans un éclat de rire complice, m'avait répliqué :

- Tout à fait, je l'ai toujours dit...

Je m'aperçois que ma vision des choses sur ce monde en mouvement a subi la déformation spéceuse des organisations politiques, qui ne traitent l'actualité et l'agencement du monde qu'à travers le prisme de leurs pensées dogmatiques et de leur approche irraisonnée et sans faille d'un pouvoir qui justifie tous les moyens. La réalité est tout autre et je ne souffrirai plus qu'elle soit récupérée au profit d'un discours qui l'instrumentalise.

C'est pourquoi, en ce mardi pluvieux automnal, j'ai rendez-vous avec Fabrice, membre éminent du collectif local ATTAC, duquel j'espère un discours plus à la mesure de mes attentes.

Notre prise de contact datait du jeudi précédent sur le site Internet de l'association. La trentaine, l'air sympa et le rythme dans les mots, il me brosse avec acuité l'action du comité local, qu'il m'invite chaleureusement à rejoindre. Je connaissais, bien sûr, le mouvement ATTAC, renommé pour sa fameuse taxe Tobin – qui n'est d'ailleurs plus d'actualité – mais n'avais qu'une vague idée de son évolution et des angles d'attaques, si l'on peut dire, qu'il pouvait adopter. Je lui ai expliqué mes motivations et d'où je venais, ce qui lui a paru d'une banalité exemplaire...

Comme il n'est pas le dernier à remplir les verres, j'ai dû lui dire que je devais passer voir ma mère pour pouvoir prendre congé d'une virée qui commençait à prendre des allures de traquenard ! Mais j'étais sincère ; je voulais faire la surprise à maman de ma visite inopinée et je ne devais pas

traîner car l'affluence du café des lices et le volume sonore, issu de l'état d'avancement des consommateurs, m'indiquaient clairement que l'heure du souper allait débiter. N'ayant pas consulté ma montre par politesse, c'est par un coup d'œil rapide à l'horloge du café que l'information s'est vérifiée : Il est huit heures moins le quart.

J'aime ces soirées d'octobre où la douceur du climat se mêle aux parfums de terroir exhalé par la pluie d'un après-midi bien arrosé. J'ai laissé ma voiture devant le café et j'erre, seul, à pied le long des rues, dont l'asphalte brille encore, mais sans doute est-ce sous l'effet des réverbères allumés.

Maman a fini de manger quand elle m'ouvre la porte, sans doute un peu inquiète de devoir déverrouiller un espace qu'elle avait délibérément clôturé auparavant, mais ma silhouette la rassure rapidement après avoir douté un instant de l'authenticité de l'avènement. Sa joie est émouvante et fait instantanément de ma démarche l'inattendu bonheur d'un moment partagé.

J'avais prévenu Suzy ce matin que je rentrerai tard mais je réalise à l'instant qu'elle pourrait revenir avant moi. Il est neuf heures moins dix et j'ai senti comme une petite angoisse poindre en y songeant. Ma mère m'a même félicité, ce qui m'a énervé, de songer à lui téléphoner. Faudra que je demande à Marco si c'est normal...

Sur la route sinueuse qui me ramène dans le fin fond de mon Luberon, je ne peux m'empêcher de songer à ma mère qui ne se doute visiblement pas de l'ampleur du mal qui la ronge. Ou bien elle est très

forte et simule à merveille. Ça me fait mal et ne peux imaginer une disparition qui m'ôterait mes racines profondes en même temps qu'elle me placerait dans une bien curieuse position : une génération qui disparaît place tout à coup la suivante en première ligne... qui ne se trouve pas être ce qu'on appelle une ligne de vie !...

La mort n'est pas un sujet qui me pose problème ; néanmoins, alors que la vraie punition, pour moi, est la vieillesse, et non la mort, la disparition de ceux qui me sont chers m'est inconsolable. Et je refuse d'en faire mon deuil. Contrairement aux coutumes en vigueur, je n'ai ni l'envie ni le besoin de voir disparaître leur corps, ou pire de jouer les voyeurs morbides en chambre froide – rien que le nom me fait frémir -, préférant garder à jamais l'image vivante de leur présence. C'est comme les amis dont on n'a plus de nouvelles depuis très longtemps. Sont-ils morts ou vivants ? Dans notre esprit ils restent vivants. C'est pourquoi je fuis toutes ces obsèques qui m'angoissent au delà du supportable. Et je ne manque jamais d'ajouter lorsque j'apprends, postérieurement, le décès d'un parent ou d'un ami proche : « Et merci de m'avoir prévenu si tard ! ».

Mais toi, maman, comment te quitter sans te dire au revoir ?

J'ai intégré le comité local d'ATTAC au sein duquel j'ai rapidement sympathisé avec Léo, sorte de cinglé écolo, qui m'a semblé proche de ma sensibilité et dont, non pas le parcours, mais le traitement de son itinéraire politique est très semblable à l'issue de ma récente prise de conscience. Il vient des *Verts* et ne supporte plus qu'on le prenne pour un con. Généreux et volontaire, il a l'intime conviction d'avoir servi les intérêts d'une caste politique qui, hormis le discours, utilise les mêmes mécanismes que les autres partis. C'est normal, dit-il désabusé, ils visent les mêmes objectifs !

Sincère et passionné, il est intarissable sur le sujet de l'écologie qui est pour lui la clef de voûte du monde de demain. Ses déboires avec le mouvement et la conviction qu'une alternative au libéralisme doit être mise en place l'ont inévitablement amené à militer chez ATTAC, dont la globalisation est envisagée sous un angle radicalement différent.

- D'abord qui peut bien être contre l'écologie, s'insurge-t-il ? Qui ne souhaite pas voir se mettre en

place ce que le politiquement correct nous a pieusement baptisé développement durable pendant que la planète continue chaque jour d'encaisser le déficit d'un débat stérile qui ne satisfait que les petites ambitions politiques de caciques narcissiques ? Il n'existe, à l'heure actuelle, aucune politique écologique, alors comment parler de développement durable sans risquer de passer pour un pitre ?

- Tes ex-petits copains ne t'inspirent plus aucune confiance, à ce que je vois ?

- Comment voter écolo quand trois ou quatre dandys se présentent pour la même cause et se déchirent la paternité d'un mouvement qui leur sert d'arme politique pour négocier une futile place de ministrable ? Moi avant de savoir si une éolienne fait joli ou pas dans le paysage, j'aimerais bien qu'on me dise pourquoi les marées noires coûtent moins cher aux pollueurs qu'aux contribuables, pourquoi le ferroulage, dont on nous bassine les vertus depuis trente ans, est totalement inexistant, pourquoi la voiture hybride n'intéresse pas nos constructeurs, pourquoi il est moins cher d'installer un chauffage au fioul plutôt qu'un système géothermique ou solaire, ou pourquoi encore on se lave le cul avec de l'eau potable ? Je peux multiplier à l'infini les exemples d'incohérence caractérisée. Et qu'on ne vienne pas me dire que c'est difficile à mettre en place à cause des mesures contraignantes que cela suppose : tout est volonté politique. Demande donc aux cultivateurs ce qu'ils pensent de l'Europe et de ses normes !...

- De toute façon, on se fout de notre gueule : Quand nos hommes politiques font salon à la télévision ils nous expliquent qu'il nous faut limiter nos énergies et, d'une façon générale, nos consommations qui, d'une façon ou d'une autre, sont sources de pollution, et puis quand ils se présentent à nos suffrages, ou qu'ils sont amenés à expliquer leur bilan, ils nous disent que le problème numéro un réside dans la faiblesse de notre croissance !... Dîtes moi quelle est votre ambition, je vous dirai ce qu'il faut dire...

- Super, Gaby, t'aurais pu militer chez les verts, t'y serais pas resté plus longtemps que chez les socialistes...

- Maintenant je vais te dire ce qui, définitivement, ne me rangera jamais du côté des écolos. C'est cette tendance à surfer sur la mode des lapalissades environnementales ; comme tu l'as dit, qui n'est pas écolo aujourd'hui ? Et ces cons poussent le bouchon tellement loin qu'on en arrive à des invraisemblances hallucinantes. Ce n'est pas à toi que je vais apprendre qu'on parle de plus en plus de remplacer le pétrole par des agro-carburants. Ça marche très bien et ça ne pollue pas, le seul petit inconvénient, auquel apparemment ils n'ont pas dû penser - ou alors c'est grave - c'est que ça se fera au détriment des cultures nécessaires à l'alimentation de base ! Tu me diras, ça ne touchera que les pauvres...

- Ouais, c'est fabuleux. Enfin un monde sans pauvres...

Et un monde sans pauvres, comme dit Léo, ne sera-ce qu'une formule au cynisme exacerbé ? Dans

un monde de compétition à l'unique logique comptable, quelle place pourra espérer celui dont les compétences ne seront pas en adéquation avec les critères de plus en plus mercantiles d'une société qui creuse indubitablement ses écarts ? Quels moyens possèdera-t-il pour revendiquer une identité qui ne sera plus prise en compte dans les normes du vaste marché qui se met en place ? Eliminer ses pauvres me semble être alors un objectif réaliste du système libéral universel que la globalisation aura généré ! C'est là que mon engagement a un sens aux côtés d'une association qui ne refuse pas la mondialisation, ça n'aurait pas de signification, mais qui mettra tout en œuvre pour que l'humain reste au cœur des priorités et que les pauvres disparaissent, en effet, mais par excès d'altruisme.

Il m'a foutu le bourdon, Léo, avec ses états d'âme au vitriol. Je décide d'aller chercher Suzy et qu'on aille se taper la cloche, chez Reine, à Lourmarin.

La première surprise passée - celle de me découvrir à la sortie de son travail - Suzy est maintenant sous l'emprise de la seconde, celle de découvrir une table étoilée.

- Classe, ta cantine.

- Arrête, c'est la deuxième ou troisième fois que j'y viens.

- Y sont combien à nous servir, au moins une chiée ?

- Plus...

- C'est à dire ?

- Plus, je te dis...

Suzy a cela d'impressionnant, que sa vivacité d'esprit illumine immédiatement son regard, en quête du moindre indice lui permettant d'évaluer le degré de la conversation.

- D'accord, y'a une connerie la dessous...
Allez, crache la, ta vanne...

- Je peux simplement te dire qu'ils sont plus de onze.

- Onze, tu dis... parce que... la chiée c'est donc onze...

- Hummmm

- Ah, ah, ça y est !, dit elle en s'esclaffant si bruyamment que les tables qui nous faisaient face semblaient participer à la plaisanterie, sans qu'ils en connussent le contenu, mais c'est ça l'incroyable talent de Suzy, cette indicible force de communication qui lui attire tout de suite la sympathie générale.

- Onze fait chiée, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt !

Le choix des plats effectué, Suzy s'est un peu acharnée, toujours avec humour, sur la critique du cadre général ; après sa succulente bouchée à la reine aux pois gourmands elle m'a carrément brossé une étude de mœurs sur la clientèle en présence, et au dessert elle n'a eu de superlatifs suffisants pour exprimer son admiration narquoise pour un service discret, certes parfois un peu guindé, mais toujours exercé dans la souplesse et dans la grâce :

- Formidââble, a-t-elle conclu, benoîtement, on dirait du Béjart !

La messe était dite... On n'a même pas osé commander des cafés et c'est comme deux chenapans effrontés, riant bêtement de leurs espiègleries, que nous avons quitté ce temple d'austères convives, autorisés à payer pour se faire grassement chier...

Mon militantisme altermondialiste me fait du mal et du bien.

Du bien parce que je suis heureux de pouvoir enfin exprimer mon mal être par rapport à un ressenti que le dogme politique avait masqué d'une façon ou d'une autre, et du mal parce que, forcément, je me retrouve démunie face à une grande détresse que je ne peux plus ignorer. Ça fait mal aussi de se rendre compte que l'on savait et que l'on n'a rien fait. Mais ça fait du bien de se dire que tout va changer ou, du moins, de savoir que l'on appartient à un mouvement dont les objectifs sont enfin en adéquation avec ses propres émotions.

Demain c'est Noël, enfin la veille, celle du réveillon et de sa grande gabegie infernale. N'ayant plus l'âge du train électrique et n'ayant pas d'enfants à faire rêver, Noël ne représente plus grand chose pour moi, qui n'ai pas l'âme très catholique. Mais, comme chaque année, je subis cette pression mercantile qui donne à chaque consommateur la fièvre acheteuse qui rend si heureux nos bons

commerçants qui retrouvent tous la foi à cette occasion bénie. Bon Dieu quelle quinzaine ahurissante que celle qui précède cette soit-disant fête chrétienne, qui rend encore plus pitoyable notre injustifiable asservissement matériel. Quelle fête, mieux que Noël, peut traduire ce sentiment d'injustice et de déséquilibre entre les peuples ? Chrétienne, vous avez dit ?

Mes actions entreprises depuis trois mois au sein du collectif ATTAC m'ont sans doute sensibilisé à ce point qu'il va m'être assez insupportable, cette année, de fêter Noël sans arrière-pensées. Heureusement je sais que je vais faire plaisir sans dépenser grâce à ma mère, pour qui Noël aura l'accent particulier d'une fête enfin partagée. J'ai même accepté qu'Eva soit de la partie, alors que j'ai refusé à Suzy d'aller dans sa famille. Je crois que c'est là que maman a compris que j'avais changé.

J'ai donc fêté Noël avec ma mère et Eva. Maman, radieuse, dont jamais je n'aurais imaginé le bonheur qu'elle pouvait me procurer. Est-ce la nature des nouveaux rapports qui nous unit ou bien le contrecoup de l'effroyable nouvelle qui s'amenuise au fil des jours, semblant infirmer le terrible diagnostic ? Je ne sais pas. Ce que je sais c'est qu'elle va bien et que son traitement, ou lui fait de l'effet, ou ne la perturbe pas, selon la vision des choses qu'on en a.. Eva, elle, était très en formes... Je suis méchant en disant cela car elle avait fait de gros efforts vestimentaires qui avaient, certes, du mal à masquer son embonpoint mais qui lui donnait un certain charme dont j'imaginai fort bien qu'il puisse

émouvoir... un amateur du genre ! C'est terrible, je n'arrive pas à ponctuer un compliment la concernant. Alors qu'elle a été parfaite ce jour là. Elle m'a offert un tableau d'art moderne d'un artiste local, dont je me demande encore aujourd'hui par quel bout l'accrocher... Je l'ai changé trois fois d'orientation sans qu'un consensus n'eût pu se dégager des différents regards qui l'ont observé. Je pense donc que c'est de l'art ! L'art n'est-il pas ce qui permet de porter un regard différent sur les choses et dont le rôle est avant tout de faire débat ? Merci Eva d'avoir, consciemment ou inconsciemment, élevé le niveau des cadeaux au rang de la culture.

Le siècle entre dans sa troisième année avec les doux reflets d'un soleil plombant déjà l'horizon d'azur, dont les cartes postales ont déjà largement diffusé la promotion. Comme d'habitude notre exceptionnel Luberon va connaître la folie d'un tourisme qui pèse de plus en plus lourd sur l'environnement local, et je me demande si notre région a encore la spécificité qui en a fait sa réputation. Qu'est devenue l'authenticité de nos petits villages que l'on a adaptés aux budgets parisiens et qui ressemblent de plus en plus à un vaste marché à ciel ouvert ? Gordes, par exemple, dont on nous rebat les oreilles, me fait plus penser à une ville de la couronne parisienne qu'à un typique village provençal. On y roule les caisses plus que les airs et les ridicules restaurations, soit disant à l'ancienne, qui déguisent le village tout entier nous éloignent fort de l'ancien terroir qu'elles auraient dû représenter. Gordes n'est pas pour moi, loin de là,

l'ambassadrice de l'authenticité et du bon goût provençal. Parlez moi de Vachère, d'Oppedette, d'Oppède-le-vieux, de Ménerbes et bien d'autres encore, et même de Roussillon qui, malgré son parisianisme évident, demeure une perle de notre merveilleux parc. Je me demande si pour Gordes les publicitaires ne se sont pas gourés d'orthographe. Peut être voulaient-ils dire Cordes ?... Cordes-sur-ciël, sans doute le plus beau village médiéval qu'il m'ait été donné de voir... mais c'est dans le Tarn.

En cette divine journée du nouvel an j'ai laissé Suzy à la maison, récupérer de notre réveillon agité de la veille, et je laisse traîner langoureusement mes pieds sur le merveilleux sentier qui relie Buoux à Sivergues, villages qui peuvent encore s'enorgueillir du label authenticité. Et là, du haut des falaises boisées, survient la métamorphose psychique à laquelle nul ne peut échapper quand le regard embrasse cet univers de quiétude peuplé de chèvres et de végétaux, au cœur d'une nature minérale troglodyte. Saisissant parcours que je ne me lasse jamais de suivre, mais dont l'écrin d'une belle journée d'hiver n'a pas son pareil pour en libérer la subtilité.

Le bar des Lices en pleine effervescence n'offre guère l'alternative d'échapper à l'environnement familial d'une petite ville de province. Marco est là, prostré dans son coin avec sa tête des mauvais jours.

- A quoi tu penses ?

- A la fête des mères, bien sûr, me rétorque-t-il, l'air aussi guilleret qu'un croque-mort en pleine cérémonie.

- OK, je commande un demi et je reviens.

La route est longue pour atteindre le bar protégé d'une véritable marée humaine, de laquelle émergent des silhouettes connues qui, dans un immense halo de fumée et l'assourdissant brouhaha des commentaires enjoués, tentent de me saluer à chaque centimètre gagné. Pat', Myriam – une ex -, Max – un copain de foot -, Paul et Virginie – notre légendaire petit couple modèle -, et les habitués piliers de bistrot n'ont pas offert à ma première chope la possibilité de traverser la salle ! C'est à ma

deuxième pression que j'ai pu interroger un Marco toujours aussi morose.

- Il est où, ton problème ?

- Tu vois la pute au débardeur fuchsia ? C'est celle avec qui j'essayais, hier encore, de construire un truc qui puisse ressembler à autre chose qu'une vulgaire histoire de cul !

- C'est la fameuse Véronique, dont tu m'as parlé.

- Hé bien, Véronique plus...

- Marco, tu es le premier à dire que les femmes ne voient pas les choses comme nous et c'est bien la première fois que tu sembles leur accorder un intérêt autre que sexuel...

- Justement ! Et je regrette bien d'avoir fait confiance à une morue qui s'est bien foutue de ma gueule.

- Tu te fais du mal pour rien ; je suis sûr que tu n'as aucun élément te permettant d'avancer un tel jugement.

- Elle est fausse... C'est une mythomane qui m'a fait avaler ses salades de mégalo. Regarde sa gueule de Tartuffe... Même son corps ment.

- Tu es implacable...

- J'te jure ! Faux cils, faux ongles ! C'est une hypocrite.

- Faux cul peut être, alors !...

J'ai enfin réussi à dérider son visage fermé qui m'a accordé son premier sourire de la journée.

- On vit dans une société Canada dry. Tu sais cette publicité qui a vanté les mérites d'un produit, en mettant en valeur la couleur, le goût et l'odeur de

l'alcool sans être de l'alcool. On y est, maintenant. On te fait bouffer des saveurs chimiquement reconstituées, la télé te fait croire que tu es devenu une star du jour au lendemain, ton écran vidéo te fait voyager dans un monde virtuel que tu finis par confondre avec la réalité, les émissions et l'information sont bidonnées, le crédit généralisé te permet de faire croire que tu es friqué, quant à la justice elle n'est même plus en mesure de démêler le vrai du faux et se prend les pieds dans le tapis d'une époque qui a fait du mensonge et du paraître ses nouveaux parangons...

Je réalise tout à coup que je suis vraiment très con de lui raconter tout ça. Dans un élan de sincère compassion, j'ai voulu spontanément lui témoigner mon amitié et ma compréhension d'un monde dont je partage avec lui les insupportables compromissions, et j'ai l'impression de me retrouver face à un petit garçon désemparé dont les yeux embués semblent me reprocher la rudesse de mon discours désabusé. Marco, mon ami, tu t'es fait prendre et tes certitudes vacillent. Ton petit jeu s'arrête où commence ta prise de conscience et peut être qu'un jour, toi comme moi, on connaîtra l'Amour dont je pressens qu'il nous reste encore beaucoup à apprendre.

- Tu sais quelle est la femme parfaite ?

- Hummmmm

- 1 mètre 20 pour être à hauteur de gâterie, la tête carrée pour pouvoir poser sa bière et équipée d'une trachéotomie parce que, ma foi, un peu d'air sur les balloches c'est quand même pas négligeable...

Je ne sais s'il rit ou s'il geint tellement son visage se déforme sous l'effet des rictus. J'en profite pour enfoncer le clou avec la petite dernière qui m'a fait avaler mon café de travers ce matin même, au bureau :

- C'est un mec qui fait l'amour avec sa femme et, comme il accélère le rythme de ses va-et-vient, sa femme, qui sent le plaisir monter en elle, lui dit : « Oh, oui, vas-y, dis moi des trucs dégueulasses » et le mec, imperturbable, de lui rétorquer : « Le salon, la cuisine, la salle de bain... »

C'est ce que j'appelle se faire une audience à bon compte mais ça tombe bien, c'était le but recherché. Marco se tort de rire et me présente la seule facette de sa personnalité que je puisse supporter, depuis toutes ces années qui nous ont permis de vivre une existence que l'on n'a jamais vraiment prise au sérieux.

Pat', à qui j'avais fait signe pendant ce temps là, nous a rejoints, bientôt imité de Franck et Fanny.

La soirée s'annonçait chaude car Pat', qui en était à son septième pastis et à qui j'ai demandé comment il faisait, m'a rétorqué, stoïque :

- Question de volonté...

- Si la France se désintéresse de la politique et vote, un coup à droite, un coup à gauche, c'est tout simplement parce qu'elle ne s'est jamais remise de sa profonde désillusion des années 80, où elle a réellement cru qu'on allait lui « changer la vie ». 1981 : séisme dans le paysage politique français, qui n'en revient pas d'avoir élu François Mitterrand à la fonction suprême, privilège qui semblait pourtant appartenir à une droite arrogante indélogeable. 1983 : enterrement de première classe du programme commun de la gauche, qui concentrait tous les espoirs d'un peuple qui s'était pris à rêver.

- ça, j'ai bien compris, dis-je à Pat', dont l'alcool n'avait apparemment pas altéré la lucidité politique d'une soirée qui finissait plus sérieusement qu'elle n'avait commencé.

- Mais toi qui l'a vécu, et je comprends fort bien que tu te sois senti trompé, crois-tu vraiment qu'un autre choix que celui de la rigueur eût été envisageable après deux années qui ont quand même coûté cher au pays ?

- La réal-politique le dictait, bien sûr. Mais que penses-tu de dirigeants qui retournent leur veste aussi rapidement ? De deux choses l'une : ou ils n'ont pas su mesurer le coût de leurs promesses et, dans ce cas, ils sont incompétents, ou alors ils nous mentaient sciemment depuis le début et sont alors de grosses ordures dont la conquête du pouvoir était l'unique ambition.

Les serveurs commençaient d'empiler les chaises les unes sur les autres et les derniers tintements de verres n'étaient plus couverts par le murmure d'une poignée de fidèles.

- Oh, t'as pas besoin de me faire un dessin sur la fascination du pouvoir... Moi, ce que je cherche à discerner aujourd'hui c'est l'épaisseur du personnage Mitterrand, au regard de l'histoire.

- Tu veux dire, je pense, son rôle et son poids sur l'avènement de la gauche au pouvoir car, pour le reste, tu connais aussi bien que moi l'ambiguïté du personnage...

- Tout à fait.

- Beaucoup de gens ne savent pas qu'il est devenu le patron des socialistes alors qu'il n'était même pas au parti ! et beaucoup oublient qu'un de ses plus célèbres discours avant les élections disait en substance, et dans les trémolos d'une émotion que l'on pensait sincère, que le socialisme ne pouvait se satisfaire d'une économie de marché ! Après tu en tires les conclusions que tu veux...

- C'est tout ce que tu lui reconnais ?

- Non, il a aussi été le fossoyeur du parti communiste

- Tu le mets à son crédit ou à son débit ?

- A son profit, surtout.

La très nette baisse de tension du lustre principal nous indique clairement que l'établissement va fermer.

- C'est pas neutre ton truc car tu occultes complètement le chapitre des réformes : liberté de l'audiovisuel, suppression de la peine de mort, mise en place du RMI...

- Je t'arrête tout de suite car je n'ai jamais nié cet aspect de son action politique ; comme de Gaulle a relancé l'économie française et le prestige de la France à l'étranger, Giscard a abaissé l'âge de la majorité et autorisé l'avortement, Chirac... a ...

- Ah, c'est pas fastoche avec celui là... j'en conviens

- C'est justement ce que je voulais te faire remarquer. Ce Mitterrand là est le dernier depuis 20 ans a avoir fait bouger les choses, car, depuis 1983, la France se complait dans un immobilisme qui lui coûte très cher au regard des réformes qui n'ont pas été engagées.

Nous sommes désormais les derniers consommateurs du bistrot et Manu, le patron fatigué qui, pour une fois ne nous remet pas sa tournée, vient gentiment nous demander de quitter les lieux. Il n'a pas la frite, le vieux, ce soir – il est vrai que la soirée a été un peu longue et agitée pour lui, mais il faut savoir ce que l'on veut : à la poste t'es moins emmerdé mais qu'est-ce tu te fais chier ! Il n'a même pas l'humour d'en rire, et c'est sous le réverbère qui fait face à son enseigne, qui n'est plus du tout

lumineuse, que je continue d'harcéler Pat' de mes questions embarrassantes...

- Pat', toi qui es d'un certain âge... pour ne pas dire d'un âge certain...

- J't'emmerde...

- Oh, mais tu ne fais pas ton âge, tu sais... Tu fais beaucoup plus.

- P'tit con, tout ça parce que t'as quelques cheveux sur les oreilles.

- Ah ça, je ne suis pas encore de la génération qui se coiffe à l'éponge !

- N'oublie jamais, merdeux, que tu n'es qu'un résidu de branlette...

- Je disais donc, toi dont les années t'ont apporté l'immense sagesse qui illumine nos débats...

- Tu vois, dès que tu fais un effort...

- Quel regard as-tu sur l'évolution des politiques pratiquées ?

- L'indéniable différence se situe au niveau des responsabilités de nos hommes politiques. La globalisation est passée par là ainsi que la construction de l'Europe. Aujourd'hui il n'existe plus d'idéal à défendre depuis la chute du mur de Berlin, où tous les régimes sont faits sur le même modèle. Donc les hommes politiques ne défendent qu'une chose : leur pouvoir ; et il n'existe plus, bien sûr, d'hommes providentiels faisant don de leur personne à la nation.

- Ouais, leurs pouvoirs sont très limités, et l'essentiel passant par l'économique, qu'ils ne maîtrisent plus, ils n'ont plus que l'électeur pour les flatter.

- Tu sais que t'as pas l'âge de tes raisonnements, toi ?

Je ne sais plus lequel a décroché le premier, mais la froideur de la nuit étoilée a précipité le terme d'un échange qui m'a conforté dans les choix qui furent les miens ces derniers mois. Pat' est pour moi quelqu'un d'équilibré et d'une analyse très sûre, au travers duquel j'ai sans doute besoin de retrouver l'assentiment d'une paternité dont l'absence n'est toujours pas comblée.

Ce monde est fou.

Est-ce mon engagement associatif qui m'ouvre des fenêtres sur un espace social méconnu ? La démarche est assez curieuse et m'amène à prendre conscience d'un environnement que je connaissais mais que j'ignorais ! Mon activité chez ATTAC débride toute une énergie dont le moteur commence à dire son nom : Le caritatif. Je sais que dans quelques mois il faudra que je passe à l'étape suivante et que mon militantisme alter-mondialiste ne suffira sans doute plus à la révolte sociale que je sens poindre en moi.

L'inégalité règne en maître sur cette injuste planète. Le nord se gave pendant que le sud rend l'âme. Et, malgré tout ce qu'on peut prétendre pour se donner bonne conscience, tout le monde s'en fout ! *Au plus fort la pouque*, et dans des proportions qui place l'indécence au niveau de l'incompréhension. Comment peut-on imaginer de laisser sur le bord de la route des humains dont le sort dépend d'une insignifiante redistribution ?

ATTAC y a pensé mais ne le fera pas. Chacun a aujourd'hui admis la mondialisation et personne n'imagine qu'il puisse y avoir une alternative. La seule voie serait donc le libéralisme, auquel il serait bien sûr utopique d'imaginer des limites quelconques. L'humanité, en proie à ses dysfonctionnements, condamnée à perdre son identité sur les cendres de son impressionnante généalogie ? A une époque où notre planète n'a jamais été aussi riche ?

Je suis sûr d'une chose, au moins : c'est que c'est bien la question qu'il faut se poser, et qu'une société qui ne met pas l'homme au centre de ses activités a perdu toute crédibilité.

Il est bientôt six heures et, comme j'en ai maintenant pris l'habitude deux fois par semaine, je passe voir ma mère qui n'en revient toujours pas de ces instants de bonheur, aussi fugaces soient-ils. Elle va bien et fait preuve d'une activité étonnante pour quelqu'un qui, comme elle, est sous traitement depuis quelques mois maintenant. La conversation de ce soir prend un tour un peu différent car Eva est là. J'ai encore un peu de mal, je l'avoue, à supporter sa présence, même si notre dernière rencontre ne fut pas un mauvais souvenir et qu'elle a fait montre, il faut bien le reconnaître, d'une attitude tout à fait exemplaire pour préserver ma mère des perturbations que sa maladie auraient pu générer. Avec le recul je sais même qu'elle s'est longtemps substituée à moi et que c'est peut être cela qui m'empêche, inconsciemment, de la regarder objectivement ! Je me fais la promesse, en la dévisageant

sournoisement, de faire l'effort que ma rancœur n'accorde pas.

J'en ai d'ailleurs tout le loisir car son portable vient de sonner. Imperturbable et sans aucune gêne, elle nous entraîne dans les anecdotes insipides d'une conversation personnelle qui n'a aucun intérêt pour ma mère et pour moi. Je reste interloqué d'une telle violation du domaine privé, je parle bien sûr du non respect de notre intimité. C'est pas nouveau, mais je ne m'y fais pas. En quelques années le téléphone portable a envahi notre quotidien et nous fait chier au fil de l'eau, même lorsqu'on a fait le choix d'une totale indépendance. Pat' m'a même raconté qu'il a connu une époque où le vrai, le fixe, comme le définit si bien son nom, n'avait droit de cité que dans le couloir ou dans l'entrée des habitations ! Toute une dérive de notre société à travers l'histoire du téléphone qui, d'un moyen de communication intime et discret, est devenu le faire valoir irrespectueux d'une société au comble du narcissisme.

- C'est quoi comme portable ? dis-je négligemment à Eva lorsqu'elle raccrocha.

- Un SFR, pourquoi ?

- Oh, rien. Je me demandais s'il était plus discret qu'un Bouygues ou un Orange...

Elle a ouvert de grands yeux incrédules, cherchant l'air qui lui manquait pour me répondre.

- C'est bien comme truc ... Même aux chiottes tu peux faire profiter ton médecin de ta gastro comme s'il y était...

- Gaby, s'il te plaît ! me coupa ma mère, alors que s'embuaient les yeux d'Eva dont une larme

discrète donnait à son visage une certaine beauté que je ne lui connaissais pas.

- OK, je m'excuse. Je ne voulais pas te vexer, Eva, mais les portables m'emmerdent tellement ! En réunion, au cinéma, au concert, au super-marché, partout, on est envahi par ces instruments de torture, manipulés par une bande de trous-du-cul qui ne se rendent même pas compte qu'ils viennent de réinventer l'esclavage moderne et le fichage généralisé. Désolé, mais joignable de partout et à tout instant ne me semble quand même pas être l'évolution idoine d'un monde en quête constante de libertés. Alors quand en plus ils viennent bouffer ma vie privée, je conçois mal qu'on s'étonne de mon irascibilité.

- Donc, tu me reproches de posséder un portable ? ânonna Eva dont l'incompréhension, à l'évidence, succédait à l'humiliation.

- Pas du tout ! Je te reproche de ne pas savoir t'en servir, c'est pas pareil. Le progrès, et le portable en est un, c'est forcément une bonne chose, ce qui l'est souvent moins c'est l'utilisation que l'on en fait. Et pouvoir appeler, par exemple, depuis sa voiture accidentée me semble une réelle avancée, alors que d'appeler depuis un super-marché pour choisir sa marque de purée me semble relever d'une hystérique dépendance au marché. Pourquoi les gens ne savent-ils pas couper leur portable ou, mieux encore, les ouvrir seulement quand ils en ont besoin ? Tu peux répondre à ça ? Ils ont tous une messagerie et même un relevé des numéros qui ont appelé ! Il est où alors le problème ?

-

- Tu ne sais pas... Tu n'as jamais réfléchi à ces réflexes conditionnés qui asservissent ta liberté... C'est comme quand tu rentres le soir chez toi et que tu allumes ta télé, que tu ne regardes pas...

- Qu'est-ce que t'en sais...

- Dis-moi que c'est faux !

Eva n'était pas l'objet délibéré de mes attaques en pénétrant dans l'appartement de ma mère, en ce début de soirée – comment l'aurais-je pu ignorant tout de sa façon de vivre -, mais disons que mes préjugés n'ont pas résisté longtemps aux attitudes basiques qui m'insupportent actuellement. Je dois reconnaître qu'elle m'a stupéfait par la teneur des propos qui furent les siens dans la suite d'une conversation que je n'aurais pu imaginer aussi chargée d'émotions, tant sa sincérité et sa lucidité finirent étonnamment par contenir la logique de mon implacable théorie.

Je venais de passer plus d'une heure à découvrir la complexité d'un être humain et de ses extravagants rapports avec les autres. Je venais de découvrir aussi que la lecture des sentiments, voire des comportements, dépend du regard et donc parfois des lunettes que l'on utilise pour la déchiffrer !

Le pognon ronge.

Il instaure un rapport de force entre citoyens parce que source profonde d'inégalités et il rend con parce qu'il développe l'ego à l'excès sous la forme la plus insipide qui soit : le paraître. Notre société, maintenant de plain-pied dans le règne du clinquant, assure sans complexes le décor de paillettes qui conditionne son existence.

C'est ce que je me dis en regardant la télé ce soir. Suzy est chez sa mère, parce qu'on s'est un peu engueulés, et Marco est parti au ski. J'adore les magazines qui traitent de l'actualité, mais là je suis sous le choc d'une telle indécence. Un peu comme les Lepénistes, de nos jours, ne se cachent même plus pour voter facho, la télé nous abreuve maintenant de *people* qui ne se cachent plus pour claquer leur pognon, et tout cela au grand dam de millions de téléspectateurs qui se sont endettés pour entendre des conneries pareilles ! Ils nous montrent leurs fortunes, comment ils les gaspillent et - quand il s'agit de français - on a même droit à l'impensable, à

l'inimaginable : la grogne de nantis pour lesquels le système français n'est pas assez accommodant ! Version *Les français parlent aux français*, mais depuis la Suisse ou le Lichtenstein... J'ai zappé pour constater que je n'étais pas sur canal+ et une de ses émissions pastiches, j'ai vérifié la date du jour sur mon agenda pour m'assurer qu'on n'était pas le 1^{er} avril, et je suis retombé, anéanti, sur le cul. « Salauds de pauvres », disait Coluche ; il n'en reviendrait pas de savoir que la formule est adoptée à l'antenne !

Il n'était pas bien tard quand je me suis pris de bec avec Suzy. Rien de grave, mais suffisamment conséquent pour qu'elle décide d'aller passer la soirée chez sa mère. La grande nouveauté pour moi est que ça me travaille quand même un peu. On forme tous deux un couple atypique qui combine à ravir nos humours sarcastiques et il nous arrive assez souvent, depuis que nous sommes ensemble, de vivre de merveilleux instants de bonheur insouciant. Seulement quand ça coince, nos caractères bien trempés n'ont pas la sagesse de prendre le recul nécessaire à l'analyse d'une situation que l'on maltraite à chaud. Et pour des conneries on se gâche parfois un peu la vie... L'extrême complexité des couples aggrave singulièrement les rapports qu'ils ont peut être trop souvent tendance à idéaliser et la libido masculine ne fait qu'accroître le fossé qui nous sépare de l'être aimé. Mais qu'est-ce qu'aimer ? Marco m'a annoncé jeudi dernier qu'il s'était remis avec Véronique ! Cette morue mythomane aux allures de Tartuffe ! C'est, en tout cas, ce qu'il en disait le sinistre soir de leur déchirante séparation...

Alors moi je me dis que j'ai encore de la marge avec mon couple, même si je sens que les évidences que j'ai cru déceler dans mon choix amoureux ne résistent pas à l'épreuve du temps.

Les Champs-Élysées s'étirent sur mon petit écran où la frime, grand format, éclabousse la nuit profonde d'un samedi d'été. Une longue limousine américaine à rallonge remonte l'avenue à faible allure pour le plus grand bonheur de ses jeunes occupants qui saluent d'improbables spectateurs acquis à leur fantasme. L'émission monte d'un cran et nous dévoile maintenant les frasques des plus modestes qui en sont à singer les riches pour pouvoir rester ancrés dans la société... Interview des six jeunes qui viennent de louer, une fortune, cette limousine pour frimer l'espace d'une soirée d'anniversaire : « c'était super. Grâce à la Bentley on a pu discuter avec le conducteur d'une Ferrari, ce qu'on n'aurait jamais pu faire au volant d'une Twingo ! »...

Si Suzy était là, elle aurait sûrement trouvé les mots pour tourner en dérision cette insoutenable scène qui n'a fait d'ailleurs l'objet d'aucun commentaire de la part du présentateur. Je ne sais, à ce sujet, si c'est parce qu'il a le cerveau en conformité avec son look ou bien parce que la chaîne n'a déjà plus le choix de ses commentaires. En fait je pense que la chaîne a le commentateur de ses choix... Bref, Suzy n'est pas là ce soir et cette cynique émission vient plomber un peu plus son absence. C'est marrant comme elle me manque quand elle n'est pas là et avec quelle appréhension je

crains son retour ! C'est bien la première fois que je ne goûte pas sereinement la solitude d'une séparation, qui m'interroge nécessairement sur la nature de mes sentiments et ma capacité à partager ma vie. J'ai la sensation désagréable d'être dans une incommode impasse ; celle qui m'a fait quitter ma tranquille assurance de célibataire épanoui pour entrer dans une perturbante vie de couple aux interrogations multiples.

Je crois que je ne pourrais plus vivre seul mais je ne sais pas encore comment vivre à deux !

Le teint mat et bronzé de Marco ne m'a même pas fait remarquer la sérénité qui l'habite depuis son retour de congés. Sa Véro, qui a dû lui combler ses intarissables appétits sexuels, trône à ses côtés et semble incarner toute la fierté qu'il ose enfin exhiber. Je souris intérieurement à ces retrouvailles éphémères auxquelles mon ami de toujours ne m'avait vraiment pas habitué.

Elle est pas mal sa copine (de cheval, disait lui-même Marco avant qu'elle ne prenne cette surprenante importance), sympa et l'on devine à travers son regard troublant qu'elle a dû accumuler quelques kilomètres au compteur des conquêtes masculines. Marco rayonne et fait le spectacle, persuadé d'être rentré dans la cour des grands qu'il a si souvent décriée. Il tient une forme olympique qu'il n'a pas encore eu le temps ni l'occasion de m'expliquer s'il l'attribuait à son séjour à la neige ou à son étonnant revirement conjugal. Peu importe je suis heureux pour mon pote, même si je suis inquiet sur l'issue sans illusions que m'inspire son aventure.

- Tu sais qui j'ai vu aux Menuires ? me demande-t-il le sourire au coin des lèvres.

- Non, mais je sens que, sans insister, tu vas me le dire rapidement.

- Norbert !

- L'obsédé du sexe ?

- Oui, oui, ricane-t-il, celui qui ne s'en sert que pour pisser !

Humour visiblement du goût de Véronique, qui ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

- Figure-toi qu'au deuxième soir de notre séjour, Véro et moi, on croise en boîte cet ahuri. Au début j'y crois pas parce qu'il était au bar en charmante compagnie. Tu me diras c'est pas parce qu'il cause, fut-ce avec une bombe sexuelle, qu'une érection, même infime, risque de venir perturber son anatomie, d'autant plus que la demoiselle ne savait pas que ...

- Hé oui, encore eût-il fallu qu'elle le susse...

Véronique, décidément très vive d'esprit dans ce genre d'humour, est littéralement pliée en deux et me gratifie de son regard admiratif. Marco s'embrouille un peu dans les rires et abrège son histoire, un peu démythifiée.

- Bref, c'était bien lui et, comme d'habitude, il n'a pas conclu. Mais figure toi que ce con en avait des regrets et le lendemain, suite à mes arguments lui exposant – et là, j'étais vraiment sincère – les raisons de son échec, il m'a quasiment snobé en rétorquant, tel un connaisseur : « C'est un peu court ». J'ai un peu pris la mouche, tu vois, surtout quand tu connais le niais personnage. Alors je lui ai réservé la réplique

qu'appelait sa forme de pédante naïveté en lui répondant que c'est, de toute manière, ce que lui aurait dit la jeune beauté s'il avait eu l'outrecuidance de lui montrer sa nudité !

L'histoire me fait marrer et Véronique, qui l'a pourtant déjà vécue, ne se lasse apparemment pas de la version que Marco m'en a faite. J'en profite pour aiguïser mon regard sur ce phénomène qui, en l'espace de quelques jours, peut s'enorgueillir d'avoir maté un irréductible macho. C'est pas qu'elle soit belle, mais elle a indéniablement du chien. Son corps bien proportionné met en valeur ses formes aguichantes sans faire oublier pour autant l'absence de finesse de son visage, malgré tout le soin qu'elle y porte, à l'évidence. Le pull léger qui moule son buste dénonce une poitrine ferme et généreuse, et ses jambes demeurées, voilées par un jean délavé, laissent entrevoir l'élégance que leur longueur fait miroiter. Pas de doute, physiquement elle tient la baraque, la Véro. Ce que je comprends moins, c'est le reste... La supposée addiction qu'elle semble imposer à mon pote, qui n'est pourtant pas né de la dernière pluie dans ce domaine si particulier, auquel il ne fait guère de concessions.

Je règle l'addition à regret car Marco n'a pas le temps de me faire partager toutes ses dernières lectures, au rang desquelles figure *Les pensées secrètes*, cet excellent ouvrage de David Lodge. Il est vingt heures cinquante et je dois rejoindre la salle Jean Giono où m'attendent mes petits camarades alter-mondialistes pour animer le grand débat sur l'eau, qui promet d'être chaud au regard des

positions antagonistes soutenues par les élus et la société d'exploitation du réseau. Je me réjouis du malaise qui règne depuis quelques mois au sein de la municipalité entre les partisans et les détracteurs du système de délégation afin, qu'enfin, on assiste à un vrai débat sur l'eau, en particulier, et toutes les questions environnementales qui s'y rapportent, en général. Ce n'est pas avec le consensus mou des dernières échéances électorales locales que les choses ont évolué, bien au contraire, car le débat n'a pas eu lieu et les enjeux ne sont pas apparus clairement. Je sais qu'on va s'engueuler et je m'en réjouis d'avance pour la démocratie de mon pays. C'est, je crois, dans l'opposition des idées que se fabrique une vraie République et que l'expression de la démocratie trouve sa quintessence, indispensable à la juste représentation des idées et du peuple. Trop de gens s'inquiètent et craignent une participation trop active des protagonistes, notamment dans les débats télévisés. Quelle erreur ! Supprimez les langues de bois et le politiquement correct et lâchez sur le plateau des idéalistes dont la seule règle sera le respect. Alors la vie politique pourra prendre les contours d'une tout autre orientation !

C'est un peu avant l'été que les symptômes de la maladie ont contraint ma mère à rejoindre l'hôpital. Elle qui allait si bien ces derniers temps, j'ai vraiment eu du mal à croire Eva quand elle m'annonça que le médecin, qui était déjà là quand elle est arrivée, venait de décider de l'hospitaliser sur le champ. Je l'avais vue l'avant-veille sans constater le moindre changement ! Faisait-elle mine ou bien la maladie est elle sournoise à ce point ?

Tant qu'à élire domicile à l'hôpital, la façon dont va se dérouler l'été me fit admettre que le moment n'était pas si mal choisi (!...) Des milliers de personnes âgées vont être les victimes inattendues d'une canicule particulièrement dévastatrice. Maman, elle, aux petits soins d'un service attentionné, ne va jamais manquer de quoi que ce soit et surtout pas des indispensables gestes ou attitudes à adopter dans les circonstances de ces situations extrêmes. Pendant ce temps je vais entreprendre les travaux nécessaires dans son appartement pour lui installer la climatisation, qui devrait faire partie des

fondamentaux du confort en Provence. A minima pour les personnes âgées, dont la forte chaleur, tous les ans de juin à septembre, est un facteur non négligeable de nombreuses maladies cardiaques.

Choisis ton camp camarade : Cancer ou canicule ! C'est un peu dans ces termes que se résume mon été 2003, qui a vu l'état de santé de ma mère se dégrader, mais qui lui a peut être sauvé la vie !

C'est à cette occasion que j'ai revu Eva qui, comme d'habitude dans les moments difficiles, a su trouver les mots et les attitudes qu'il faut. Il faut dire que depuis notre dernière rencontre mon regard a sensiblement changé ; à un point tel que sa présence ne déclenche plus chez moi ce curieux phénomène de rejet qui a si longtemps entouré nos rencontres. Et comme je lui accorde désormais un à priori favorable, il nous est possible d'aborder des sujets sur lesquels j'étais loin d'imaginer qu'elle eût une maturité aussi aboutie. Curieux esprit humain tout de même que celui qui sclérose nos pensées avec d'imperturbables préjugés souvent constitués sur la base d'un malentendu qui n'appartient pas à l'essentiel. Insupportable intolérance aveuglée par l'inadmissible haine qui conforte nos jugements dans ce que l'être a de pire : l'ego. Cet amour-propre qui n'a que le nom d'immaculé et que beaucoup de gens confondent avec l'amour tout court !

L'été, qui doit être un moment fort de l'année, a sonné le glas de mes illusions sur l'éventuelle guérison de ma mère que j'avais cru sauvée, voire mal diagnostiquée ! Cruelle désillusion

que j'ai entretenue durant tous ces mois captieux. Mais n'ai-je pas tort de me plaindre de ce miroir aux alouettes qui nous a fait vivre des instants merveilleux ? Ils étaient faux ? Et alors, on les a crus vrais !

Les quelques jours passés à l'hôpital ont été un vrai calvaire. Sûrement moins pour ma mère, que j'hésite toujours à classer dans la catégorie des naïves ou des indestructibles, que pour moi. C'est bien égoïste ce que j'affirme là, mais j'ai un tel souvenir de ces insupportables moments qu'il m'est difficile de dire si c'est l'état de ma mère – sur laquelle je projetais tous les maux de l'univers pathologique -, l'atmosphère glauque et nauséabonde du milieu hospitalier ou mon incapacité à gérer l'événement qui m'a le plus handicapé. Chaque jour je vivais l'enfer dans ce monde parallèle qui m'a fait prendre conscience de la relativité des choses et des humains.

Puis la vie a repris son cours normal. Ma mère a repris place dans son appartement, comme s'il ne s'était rien passé. Juste un espoir qui s'était brusquement brisé... Je savais ses jours comptés, que des périodes d'étonnante vivacité parviendraient parfois à me faire oublier.

Ma révolte ne décolère pas. Rien ne bouge dans ce maudit pays où l'immobilisme de nos gouvernants confine à la désinvolture. Ils regardent de plus en plus le train passer et j'enrage de constater que l'économique prend largement le pas sur le politique. La misère s'accroît et l'on compte

maintenant quelque chose comme sept millions de personnes vivant en dessous du seuil de pauvreté ! Je n'en croyais pas mes oreilles lorsque j'ai entendu ces chiffres sidérants ce matin à la radio. Ils pourraient attendre au moins que l'on ait pris notre petit-déjeuner avant de nous balancer des horreurs pareilles ! La France, pays riche et puissant, laissant sept millions de ses concitoyens sur le carreau et excluant plus de 10% de sa population du marché du travail... Je me demande parfois si je n'habite pas un pays du quart-monde quand j'entends dans la bouche de nos chroniqueurs de telles insanités autant banalisées. L'indécence paraît d'autant plus caractérisée que leurs propos sont d'une tout autre gravité quand ils commentent des résultats en provenance du palais Brongniart...

La douceur du temps et des couleurs semble faire de l'automne l'exceptionnel écrin qui donne au Luberon le caractère exclusif de sa suprématie. Les ombres s'allongent au gré de l'ellipse contenue du soleil, dont les rayons pénètrent à des instants bien précis au cœur des bories, sur lesquelles l'usure du temps n'a pas de prise. Mon pas ferme et nonchalant fait craquer les résidus végétaux sur lesquels l'été a laissé son empreinte et mon enthousiasme devient excitation quand l'enivrant parfum que dégage ce savant mélange de conifères et d'humus vient étendre la gamme perceptible de mes sens bouleversés.

Mon Dieu quel bonheur de pouvoir réduire ses réflexions aux ineffables émois que peuvent

encore transmettre les éléments naturels que
l'homme n'a pas encore défigurés...

Marco m'épate. Neuf mois bientôt – le temps d'une gestation – qu'il s'est rabiboché avec Véronique et que leur liaison dure. Quoi qu'il arrive, leurs retrouvailles auront duré plus longtemps que leur vie commune initiale ! Tout un symbole auquel personne n'a cru.

Je n'ai moi-même pas de leçons à donner, mon idylle avec Suzy n'étant pas exactement celle que j'envisageais. Il faut dire que j'ai mis la barre tellement haut que je ne peux me satisfaire d'une liaison ordinaire.

Quand j'ai découvert Suzy et son adorable personnalité, je suis tombé sous le charme d'un être que je pensais forcément différent de toutes ces femmes auxquelles il manquait toujours un aspect pour fixer mes sentiments aventuriers. Son humour m'a semblé le gage d'une forme certaine de recul sur un mode de vie pas toujours facile à appréhender, et puis je pense aussi qu'elle est arrivée à un moment où, inconsciemment, j'avais besoin de passer à autre chose - que les limites de ma vie de patachon étaient

peut être en train de se dessiner. J'ai alors beaucoup exigé. Ma fidélité, acquise de haute lutte, a souffert de ne pas engranger dans l'instant les fruits de l'effort qui lui était demandé et Suzy, beaucoup plus mature, n'a pas accepté le piège qui lui était tendu. Aujourd'hui notre couple va bien puisqu'il vit comme tout le monde, ce qui ne laisse pas de m'inquiéter, sachant que Suzy, comme moi, ne pourra se contenter d'un amour frelaté.

Ce soir on reçoit Léo, que je voulais faire connaître à Marco et qui connaîtra donc Véronique en prime. Léo est plus âgé que nous et doit friser les 35 ans, alors que sa compagne, Sarah, doit être plutôt de notre tranche d'âge. Suzy est en beauté et s'est appliquée à démontrer des talents culinaires qui ne m'étaient pas apparus évidents dans notre intendance quotidienne...

Je ne sais si c'est le fait de lui avoir servi du gibier mais Léo s'est soudainement déchaîné contre le hobby des chasseurs. Intarissable sur le sujet et sans concession aucune à leur égard, il s'est livré à une véritable attaque en règle dont je me demandais avec délice quelle attitude adopterait Marco dont je connais la sympathie, ou tout au moins la bienveillante compréhension, pour ces excités de la gâchette. Je l'épiais du coin de l'œil et tentais de maîtriser l'inéluctable rictus qui commençait de tordre mon visage. C'est Sarah qui, d'une majestueuse pirouette diplomatique, m'a privé de l'inévitable empoignade à laquelle le débat semblait voué. Brillant couple que celui formé par Léo et sa compagne, qui tout au long de la soirée n'a cessé de

recadrer la fougue de son partenaire sans jamais le désavouer. A ma grande satisfaction, elle n'a quand même pu éviter le dérapage, entre la poire et le fromage, lorsque Léo - alors que la discussion portait sur un certain Mathieu, que je savais être un cousin éloigné de Marco -, s'est exclamé, désinvolte :

- Lui, il serait même collé à un examen d'urine !

J'ai pris le parti d'en rire bruyamment, car d'abord c'était drôle, et qu'ensuite j'ai quand même voulu noyer le poisson sur une plaisanterie que je savais limite. J'ai vite été rassuré de voir Marco lui rétorquer :

- Pour ça, faudrait d'abord lui expliquer que pour obtenir de l'urine il n'est pas nécessaire de se masturber !

D'accord, c'est pas à ce moment là que le niveau de la conversation s'est élevé, mais j'étais quand même assez soulagé de constater qu'on venait peut être d'éviter le genre de malaise dont une soirée peut avoir beaucoup de mal à se relever. C'est toujours embêtant pour la maîtresse de maison qui s'est donné tant de mal...

De dérisions en moqueries acerbes, le discours s'est aussitôt remis au sérieux quand l'un de nous - je crois bien que c'est Véronique, mais peu importe, le tout n'était pas de savoir qui en parlerait mais quand - s'en est pris au sujet dans le sujet : la télévision ! On peut discourir sur n'importe quoi on en arrive toujours à cet insatiable objet qui parle de tout. Cette télé que chacun qualifie de merde et que tout le monde regarde. C'est moi le premier qui a

levé le ton après avoir constaté l'acharnement unanime sur la télé-réalité.

- Vous oubliez un truc dans vos arguments très justes sur la télé-poubelle, c'est que pour en parler comme vous le faites, c'est que vous la regardez...

J'ai essayé quelques pauv' con c'est facile, j'ai regardé qu'une fois, c'était pour me rendre compte, et autres lamentables excuses injustifiables, et puis j'ai continué.

- La télé-réalité fait malheureusement partie d'un espace de liberté que tout état libre se doit d'admettre car personne n'est obligé de la regarder et qui, en même temps, n'existerait pas si personne ne la regardait !

- Ce qui revient à dire que tu défends la dictature de l'audimat, m'a coupé Léo.

- Non, je ne mélange pas télé publique et télé privée. Que le privé fasse ses programmes en fonction des audiences ne me choque pas, c'est leur casse-croûte, par contre la télé publique n'aurait jamais dû rentrer dans ce jeu là. Ce n'est absolument pas sa vocation.

- La télé publique ne fait pas de télé-réalité, que je sache, s'est indignée Sarah.

- Disons que c'est bien singé. Mais peu importe, publique ou privée, personne n'est obligé de la regarder. Or les chiffres montrent bien le succès de ce genre d'émissions.

Conclusion de Marco :

- Comme on a les dirigeants que l'on s'est choisis, tu vas donc nous dire qu'on possède la télé que l'on mérite !

- Exactement. Tu actionnes le bouton que ta culture te réclame, ce qui pose un problème...

- Dans une démocratie, faut-il donner des armes à une population qui n'a pas les moyens de ses choix ?

- En gros, c'est ça, mais je préfère de loin la formule : Eduquons les populations pour qu'elles choisissent en connaissance de cause.

Léo a alors enchaîné sur les régimes politiques dont l'éducation n'est pas la priorité, ce qui est une manière de conserver le pouvoir tellement il est évident que la première conséquence du niveau de culture se retrouve avant tout dans les urnes. Vaste programme, qui doit en permanence nous tenir en éveil sur les choix républicains qu'une démocratie se fixe.

Je crains plus encore qu'à l'accoutumée cette période des fêtes de fin d'année qui s'annonce chaque fois un peu plus tôt dans notre calendrier. Toutes ces guirlandes allumées prématurément, ces chansons mièvres aux accents surannés et ce déferlement de consommation irraisonnée me foutent le bourdon.

Maman est malade et son Noël, à elle, ne dépassera pas le cadre d'une lugubre chambre d'hôpital. Son réveillon a commencé avec ses insomnies et il ne me viendrait pas à l'esprit de lui souhaiter quoi que ce soit de joyeux actuellement. Juste un peu moins de douleur suffirait à faire de ce Noël la fête qu'elle n'est plus depuis bien des années.

Mon esprit vagabond zappe d'une interrogation à l'autre dans l'étroit carcan que m'impose la santé de ma mère. Que faire pour accompagner son calvaire ? Comment accepter l'espoir d'une fin prochaine sans pouvoir en imaginer les conséquences et comment détacher ma vie de cette part indélébile de la mienne ? Parfois j'arrive

aussi à imaginer que maman retrouvera un semblant de santé qui lui permettrait de poursuivre ce bout de chemin que l'on n'a pas fini d'arpenter. Mais, faut pas rêver, la lucidité m'oblige à considérer que son cadre de vie risque d'en être sensiblement modifié. L'indépendance a les limites que le corps lui impose et je ne vois pas aujourd'hui comment elle pourrait échapper à l'assistance d'un milieu médicalisé. Quelle remise en cause, pour elle comme pour moi ! En dehors du cadre de vie qui va bouleverser nos rapports, je me dois de prendre en compte l'aspect financier qui va en résulter et qui va forcément chambouler mes projets. Quelle va être la réaction de Suzy quand je vais lui annoncer que je renonce au voyage au Mexique qu'elle nous avait programmé cet été ? Que va-t-elle décider si je lui dis que j'abandonne, jusqu'à nouvel ordre, les travaux de réfection de la pièce qui devait lui servir d'atelier ? Je me sens comme le nageur épuisé qui, encore loin de la rive espérée, s'est suffisamment éloigné pour savoir qu'il ne peut plus reculer. Mon couple va, par la force des choses, passer au révélateur d'une étape que je ne pouvais imaginer. Tant mieux ! Il est grand temps que ma vie sentimentale s'affranchisse des règles de la vie à deux. Et tant pis si mon cœur saigne, c'est qu'il aura compris ce que c'est qu'aimer.

J'ai la chance de pouvoir subvenir aux besoins éventuels de ma mère ; mon confort dût-il en souffrir amèrement, il ne remettra pas en cause l'idée que je me fais du devoir d'un fils envers ses parents. Mais qu'en serait-il si j'avais un enfant ?

J'appartiens à une génération sandwich.

Celle de mes grands-parents, comme ses précédentes, a toujours fait face aux exigences de ses géniteurs, auprès de qui elle prenait rapidement son envol dès l'obtention de sa majorité. Elle avait même amorcé une tendance qui lui permit de mettre le pied à l'étrier de ses enfants avec les revenus d'une retraite au summum de son processus. Aujourd'hui le phénomène s'est inversé et l'on constate que nombre de jeunes prolongent, parfois jusqu'à des âges avancés, leur séjour chez leurs aînés tandis que ceux-ci n'en finissent plus de refaire les calculs d'une retraite qui s'amenuise au fil des années. En effet, chômage, travail précaire, mondialisation et libéralisme à tout crin ont sonné la fin d'un cycle de progrès qui laisse augurer d'insupportables conflits de génération : Pour la première fois la génération à laquelle j'appartiens sera moins bien lotie que celle de ses parents ! Pour la première fois une génération risque d'avoir à choisir entre aider ses parents ou subvenir aux besoins de ses enfants ! ...

Il est 15 heures, j'ai les mains moites et l'esprit ombrageux. Mon boulot m'apparaît subitement d'une dérision déplorable alors que je m'apprête à recevoir un des partenaires les plus influents du parc. J'ai mal dormi et j'ai pas encore pris rendez-vous pour cette putain de molaire qui me fait de plus en plus souffrir. Nico, le responsable de l'entretien du parc, m'offre d'aller boire un café, ce qui me paraît forcément une bonne idée. Il comprend vite que je n'ai pas le cœur à entamer un de ces débats philosophique ou politique dont il raffole et

qui raccourcissent singulièrement nos après-midi. Il entame donc par une blague qui me permet de sourire sans trop dépenser l'énergie qui me fait bigrement défaut.

- Tu sais pourquoi les portugais portent la moustache ?

- ????

- Pour ressembler à leur mère...

Ça m'a tout juste fait rire car, au même instant, j'aperçus la haute silhouette de mon visiteur du jour qui s'avavançait d'un pas décidé vers mon bureau déserté.

Il est gentil le père Vulcain – c'est son nom, et je ne veux pas entrer avec ce genre de personnage dans l'utilisation abusive du prénom – mais quel pleureur ! C'est chiant et il n'a pas choisi le bon jour, en plus. J'écoute d'une oreille distraite ses lamentations en me demandant quel stratagème serait le plus efficace pour qu'il abrège rapidement ce genre de conversation complètement stérile pour nous deux. Il connaît nos impératifs et je sais son attachement, pour ne pas dire son intérêt, à notre structure. Ce qui ne l'a pas empêché de garder le cap jusqu'au bout où, dans un dernier assaut désespéré, il m'a supplié langoureusement :

- Allez Monsieur Guède, faites un geste...

Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais Je l'ai pris au mot : j'ai fait un bras d'honneur !....

Une bonne nuit efface rapidement l'humeur taciturne de l'infernal enchaînement que s'impose bêtement un corps fatigué. L'étroite vision du ciel bleu azur que m'offrent les rideaux disjoints me conforte douillettement sur la perspective d'une journée qui n'appartient pas à la routine laborieuse. Le week-end s'annonce sous les meilleurs auspices, d'autant plus que le bras gisant de Suzy, dans la tiède torpeur d'un réveil tardif, vient malencontreusement d'effleurer mon sexe, auquel, à cette heure, aucune manœuvre ne peut échapper dans son périmètre gardé ! L'alerte charnelle est aussitôt donnée et Suzy devra répondre des conséquences de son geste inconsidéré pour succomber, au terme d'un pathétique assaut, dans un corps à corps exalté...

Nu comme un vers, les bras en croix, je scrute machinalement les lames du lambris qui ornent le plafond tandis que le bruit étouffé d'un flot continu m'indique que Suzy est sous la douche. Une légère bise fraîche et vivifiante me remonte parfois le long du corps dès qu'un appel d'air se forme par la fenêtre

entrebâillée. Mon mal de dents a provisoirement disparu et je n'ai plus cette inconfortable lourdeur qui m'étreignait la veille au soir.

C'est vers 20 heures 30 – heure à laquelle Eva m'a appelé pour prendre des nouvelles de ma mère à qui elle n'avait pu rendre visite – que mes relations avec Suzy ont sans doute franchi l'étape que j'appréhendais. Tour à tour sensible et compréhensive, elle m'a apporté spontanément le soutien que j'attendais en validant, je crois très sincèrement, tous les choix que j'ai été amené à faire pour subvenir aux exigences médicales de maman. J'en ai été bouleversé. Elle a levé, tout à coup, tous les doutes que notre vie commune avait révélés insidieusement à notre naïve conception des choses pour démontrer qu'en matière de cœur la générosité peut prendre les aspects masqués que la pudeur impose.

Angoissé la veille par la crainte de perdre Suzy, je me demande ce matin si mon indépendance n'a pas perdu là ses dernières réticences...

Un doux fumet croustillant de pain grillé monte à l'étage et envahit peu à peu mes muqueuses tandis que le soleil parvient enfin à prolonger son rai jusqu'à moi. Moment d'exception dont l'éphémère jubilation devra dire qui, de la faim ou du bien être cotonneux, l'emportera. Les yeux fermés, le corps détendu et le visage épanoui, une seule consigne : ne pas bouger ! Ne pas bouger pour ankyloser le corps et ne pas penser pour anesthésier l'esprit. Ça marche au-delà du descriptible et la frustration n'apparaît

qu'au sortir de la léthargique absence qui soudain redonne des repères à l'irréelle odyssee.

- Gaby, c'est prêt...

Pourquoi faudrait-il être toujours prêt à quitter le rêve pour rejoindre une réalité matérielle qui n'est que le tombeau de nos illusions ? Comment faire coïncider nos aspirations à notre condition, dite humaine ?

- J'arrive....

En fait, je préfère que ce soit Suzy qui ait pris l'initiative de m'arracher à cet instant que je savais d'une durée très limitée et qu'il me faudrait nécessairement rompre. J'ai ainsi sauvé une frustration : celle de m'en vouloir !

Il faut bien reconnaître quand même que l'appétit, qui est une sensation bassement matérielle, nous procure des satisfactions qui frisent le céleste ! C'est, en tout cas, ce que je me dis en dévorant les divines tartines de pain grillé beurrées que j'agrémente de délicieux fromages accompagnés de subtiles confitures aux fruits naturels. Suzy, dans son déshabillé bleu nuit, me sourit tendrement la tête enfoncée dans les vapeurs de son thé brûlant. Conformément à notre *agrément de vie commune*, aucun son ne s'échappe de sa bouche, exclusivement occupée à souffler sur son thé ou à déguster les saveurs que le beurre demi-sel fait exploser dans l'incomparable confiture d'abricot que nous a confectionnée Maryse, notre voisine préférée.

Seule la radio, en sourdine, déchire le silence d'un samedi d'hiver qui fait du Luberon un authentique refuge d'exception. Soleil au sud, pluie

au nord, telle est la météo classique qui guide traditionnellement le touriste. Ce matin, le présentateur nous annonce le contraire, ce qui donne pour un auditeur averti : ciel de traîne au nord et entrées maritimes au sud ! Je pouffe intérieurement - et ça doit se voir car Suzy m'adresse un clin d'œil complice – d'abord parce que c'est faux et puis que j'essaie de me mettre à la place du Malouin ou du Cherbourgeois dont le ciel lumineux ne mérite pas cette grotesque caricature. Ce qui suit, et qui fait les gros titres de l'actualité du jour, est affligeant. C'est la relax d'un accusé que l'on avait condamné à tort de pédophilie, voici quatre ans. Quatre ans de tôle pour s'entendre dire que les témoins avaient menti ! Pas d'excuses de la justice qui s'est vautrée grave et pas un rond d'indemnités pour tenter de relancer une vie qui, de toute façon, est fichue... Tiens, ça y est, j'ai plus faim... Les journalisteux qui font les malins oublient de dire qu'ils ont relayé l'affaire dès la connaissance des supposés faits et qu'ils avaient mis beaucoup moins de nuances dans leurs propos que lorsqu'ils annoncent la météo sur la côte d'Azur...

Info spectacle, un faux de plus... Le monde va trop vite et nous sature d'informations qui font l'événement au lieu de le relater après l'avoir vérifié ! Les médias ne sont plus que dans l'émotion, portant une atteinte grave à leur déontologie car ils ne s'octroient plus le recul indispensable à leur profession. C'est la chasse au scoop dans un univers où l'information est entrée dans la société de consommation. Le développement des stations de radio et des chaînes de télévision à informations

continues nécessite un renouvellement rapide des titres qui ne va évidemment pas dans le sens de l'investigation ! On a bien du mal à savoir où est la vérité quand on n'est pas dans le bidonnage ou dans l'apologie du mensonge... Affaire d'Outro, guerre d'Irak, affaire Alègre, infirmières bulgares... jusqu'à cette mère de famille qui a tout inventé de sa soi-disant agression dans le RER.

Je me suis levé pour couper la radio et en regagnant ma place j'ai laissé traîner ma main dans l'échancrure du déshabillé de Suzy qui a eu l'excellent réflexe de vérifier la motivation de mon geste... Ce doit être à l'aune du volume occupant sa paume gauche qu'elle a compris qu'il y avait du désir dans ma caresse. Je l'ai faite asseoir sur la table de la cuisine, très sommairement débarrassée, et on a joué pour la deuxième fois de la matinée.

INEGALITES. Le monde d'aujourd'hui peut se résumer par ce raccourci de plus en plus d'actualité dont la réalité ne peut qu'interroger et déstabiliser la bonne conscience des nantis. Par nantis j'entends des gens comme moi qui commencent à avoir « mal aux autres », comme le dit merveilleusement Romain Gary. Coluche avait dit dans sa chanson *ça ne m'empêche pas de dormir, mais ça gâche un peu mon plaisir* ; 18 ans après je pense que, comme moi, il aurait de sérieuses insomnies.

Le problème n'est pas un problème d'argent ni même un problème de croissance, dont on nous rebat les oreilles, car la productivité est exceptionnelle et que les profits atteignent des niveaux jamais réalisés. Non le problème est un vrai problème de re-dis-tri-bu-tion. Un peu comme dans les pays dont on a tendance à se moquer un peu trop facilement...

D'accord, nous, on a la démocratie et la République pour se cacher derrière notre petit doigt,

et ignorer ainsi que l'on se tiers-mondise ! Il n'empêche que la folie de notre libéralisme accroît chaque jour les inégalités en attribuant les richesses à un pourcentage de la population de plus en plus restreint et que l'on semble désormais sur la trajectoire de nations qui n'ont ni notre passé ni nos règles institutionnelles. Notre pays, qui produit de plus en plus de richesses – et ce malgré la globalisation – compte aussi, malheureusement, de plus en plus de pauvres.

Alors qu'une majorité de gens gagnent le SMIC, avec lequel on ne vit pas déceimment, les gains des patrons sont devenus d'une insupportable indécence, tout comme ceux des artistes, des sportifs et autres parasites mondains qui font faussement rêver une jeunesse en mal de repères, surtout quand on sait que, parallèlement, nos chercheurs s'expatrient pour gagner leur vie correctement ! Une échelle de un à dix semblerait convenable et acceptable, or nous sommes maintenant rentrés dans des normes qui vont de un à mille !

Quel intérêt de faire des gains de productivité si c'est pour mettre les gens au chômage ? C'est quoi le but ?

Alors pourquoi, par exemple, n'impose-t-on pas les machines qui permettent ces gains et pourquoi le capital est-il moins taxé que le travail ?

Notre soirée mardi gras au café des Lices – faut bien trouver un prétexte - tourne au meeting politique. Pat', Marco, Léo et moi, pour les plus acharnés, commencent à faire sérieusement bouger les lignes politiques entre le comptoir et les

premières tables du troquet. Le ton monte, ce qui est bon signe, et Pat', qui a été le témoin privilégié de la mutation libérale, relie cet état de fait à un événement bien précis de notre histoire contemporaine.

- Tout provient de l'effondrement du mur de Berlin, dit-il. Comme chacun, j'étais en pleurs devant mon petit écran, convaincu que tout allait changer : la démocratie arrachée aux pattes de l'ogre soviétique allait forcément s'étendre à l'ensemble de l'univers, suivant un échéancier à moyen terme, révolutionnant les rapports entre les humains et instituant une ébauche d'égalité que le nouveau modèle permettrait d'envisager. Or qu'en est-il aujourd'hui ? Non seulement le compte est loin d'y être en terme de démocratie, et ceci quinze ans après cet incroyable espoir, mais ce que personne n'a vu venir c'est que, privé de concurrence idéologique, le modèle libéral allait devenir la panacée d'un univers qui ne s'est pas dédouané de ses abus totalitaires. Résultat des courses : Tout être humain vit aujourd'hui dans un monde globalisé qui subit de plein fouet, et dans toutes ses extrémités, l'unique loi du marché. Les riches s'enrichissent, sans aucun état d'âme, et les pauvres s'appauvrissent, sans aucune perspective d'avenir. La redistribution des richesses est faite à l'encontre des intérêts de l'humanité, même dans les pays démocrates dont le modèle républicain devrait pourtant servir de rempart aux dérèglements du marché.

- Mais t'es con ou quoi, l'apostropha Manu, le patron du bar, c'est le retour au bolchevisme que tu veux voir revenir ?

- Je reconnais bien là ton sens de la nuance et la finesse de tes analyses politiques...

- Oh, te gausse pas trop mec. Moi aussi j'ai vécu tout ça. Et de savoir que la libre concurrence, acceptée presque partout maintenant dans le monde, est le bébé de ces événements me rassure complètement. Tu trouvais normal, toi, qu'un ouvrier qui ne foutait rien soit payé comme celui qui trimait ? Que l'état subventionne à longueur d'années des entreprises sans aucune pérennité ?

- Mélange pas tout, je...

- Moi ce que je me demande c'est comment des gens comme toi peuvent tenir un pareil langage après un échec aussi cuisant ? La libre entreprise a prouvé qu'elle seule était source de progrès et, si tu veux t'en donner la peine, tu remarqueras peut être aussi qu'elle est presque toujours associée à l'exercice de la démocratie. Alors ton marxisme sur fonds de bruits de bottes, ça me fait bien marrer

- ça prouve que t'as rien compris... C'est pas de Groucho Marx que je te parle...

- C'est ça, persifle, couillon, dit-il avec une pointe d'accent marseillais dépité.

- Evite les ambiguïtés, alors. T'aurais pu me parler de Keynes, par exemple, c'est plus nuancé. Mais pour ça faut savoir qui c'est...

La tête dans les épaules et le regard torve, Manu a esquissé un pas en avant qui m'a fait comprendre qu'il était temps d'intervenir, en

m'interposant physiquement entre les deux protagonistes.

- Te fâche pas Manu, c'est pas insultant. Regarde Blondel, *le syndicaliste qu'il vous faut*, il n'en savait pas plus que toi sur le sujet ; jusqu'à ce que quelqu'un lui souffle qu'il aurait l'air plus intelligent en se référant à un économiste réputé. Après il ne pouvait plus faire une phrase sans citer celui qu'il faisait mine d'avoir compris...

- Il a dû penser que c'était un habitant du Kenya, surenchérit Marco.

- Tu sais, à gauche, on a l'habitude, reprit Pat' : Krasucki ne savait pas compter et Marchais ne savait pas parler !

- Vous êtes touchants les mecs avec vos intellos de Prisunic, mais vous n'avez toujours pas répondu sur la question de la libre concurrence, que je considère comme essentielle dans une économie de progrès.

C'est, bien sûr, Pat' qui s'y colle :

- T'as entièrement raison sur le sujet et je n'ai jamais remis en cause ce principe là. Si je t'ai cité Keynes, ce n'est pas par hasard, car sa théorie me semble être un bon palliatif au libéralisme à tout crin.

- Putain, mais t'es pour ou t'es contre une économie de marché ?

- Je suis pour une économie de marché... mais contre une société de marché !

J'ai une pêche d'enfer quand Stéphane, un proche collègue de bureau, m'avertit que mon « ami » Vulcain vient d'arriver et qu'il cherche désespérément à me rencontrer. J'ai, en effet, fait croire que je suis en visite extérieure depuis le début de la matinée afin de pouvoir terminer mon rapport sur l'évolution de la fréquentation du parc. Je décide de faire une entorse à mon programme car il est plus de 11 heures et que ma conclusion est pratiquement bouclée, et puis parce que le père Vulcain, malgré ses aspects chiants, m'autorise un discours non conventionnel qui admet un humour que je ne me permets pas d'utiliser la plupart du temps avec ce genre de partenaires, trop sérieux à mon goût.

Le bras d'honneur qui avait ponctué notre dernier entretien l'avait ravi par l'opportunité décapante d'une réponse aussi décalée !... Chapeau, Mr Vulcain, j'en connais pas beaucoup qui font des affaires avec une telle ouverture d'esprit.

C'est pas pour ça que j'ai lâché du lest, mais j'avoue que j'ai été un peu plus compréhensif à

l'exposé de ses arguments et je reconnais que je suis prêt à donner un petit coup de pouce à certaines de ses actions, que je sais transposables à nos objectifs.

Je m'apprêtais à aller manger lorsque mon téléphone sonna. J'ai craint que mon pote Nico ne se désistât de notre déjeuner, comme cela lui arrive parfois lorsque son travail le retient sur un des sites du parc. Pas du tout, à ma grande surprise, c'est Eva qui m'explique qu'elle a rendez-vous dans l'après-midi avec un éventuel employeur chez lequel elle a postulé la semaine précédente. Eva est comptable et est à la recherche d'un emploi et, très vite, je comprends le sens de son appel quand elle me nomme l'entreprise qui doit la recevoir. C'est un des partenaires privilégiés du parc avec lequel j'entretiens de fréquents contacts. Je réfléchis tout en l'écoutant et décide d'annuler mon déjeuner avec Nico afin de lui proposer mon assistance, que je conçois plus comme un accompagnement moral que comme une aide concrète à la révélation d'hypothétiques secrets de fabrication d'une entreprise lambda qui n'a de mystérieux que le stress qu'elle génère à l'approche d'une embauche aux allures de nécessité...

J'emmène Eva déjeuner à la terrasse d'un sympathique restaurant qui domine le Luberon et où le silence, à cette saison, fait déjà peur à certains citadins en mal de gesticulations. Drapée d'une élégante robe noire qui surplombe ses jambes gantées d'un voile de jais, je ne reconnais pas l'hirsute qui, quelque temps auparavant, arborait des baskets démodées à la place des hauts talons qui mettent en

valeur ce que cachait alors son affreux jogging flamboyant. La métamorphose est sidérante et le choix de la couleur lui permet d'atténuer un embonpoint qui ne semble plus rédhibitoire.

Eva est en galère depuis plusieurs années. Mal dans sa peau, elle s'est laissé glisser vers une sorte d'abandon physique et moral dont aucun employeur n'aurait cherché à discerner de quelconques qualités, si elle s'était réellement préoccupée de son avenir professionnel. Elle est arrivée dans le Luberon il y a six ou sept ans maintenant quand, à sa majorité, elle s'est empressée de quitter sa banlieue Lilloise et surtout sa mère qu'elle ne supportait plus. Rêvant de soleil et sachant qu'elle pourrait transférer une part de son amour filial sur ma mère, qui l'a toujours considérée un peu comme sa propre fille, elle n'a pas hésité à franchir le pas et à quitter un foyer qui, en plus de l'absence de son père qu'elle a à peine connu, ne lui apportait pas l'équilibre et les réponses que son âge ingrat réclamait. Je me rappelle bien l'avoir croisée dans ma tendre enfance lors de courts séjours qu'elle effectuait à la maison lorsque mon père était de retour de chantier. Malheureusement son séjour provençal n'a pas pris les contours du conte de fée que ses rêves avaient imaginés. Victime d'une agression sexuelle dont elle ne s'est jamais remise, elle a eu beaucoup de mal à terminer ses études et a retardé systématiquement son entrée dans la vie active. Diplômée d'un BTS de comptabilité, elle n'a que son stage de fin d'études et, peut être, un ou deux emplois intérim de très courte durée à mettre en

valeur sur son maigre CV. Je mesure donc l'importance que revêtent aujourd'hui son entretien et l'état d'esprit qui semble accompagner sa démarche.

- Tu m'épates, Eva,

- Je ne pouvais pas rester comme ça, tu sais.

La maladie de Mado - ta mère - m'a fichu un coup dans tous les sens du terme. Je me suis foutue la honte en voyant avec quel courage elle affrontait son épreuve et je sais que mon premier électrochoc sera d'avoir un boulot avec des horaires, des contacts humains réguliers et la sensation de servir enfin à quelque chose ; j'ai donc décidé de rechercher activement du travail.

- T'as raison, dans la vie faut tout essayer...

Et elle rit, elle rit, elle rit. Mon Dieu, quel bonheur de participer à une telle catharsis !

- Je te remercie, Gaby, me dit-elle, car sous des aspects physiques, je pense, assez méconnaissables, je peux te dire que je traînais une angoisse comaque. Je me sens plus détendue et je t'annonce que dans moins d'une heure maintenant je vais décrocher ce poste !

- Sérieusement ?

Elle m'a répondu par une réplique empruntée à Guitry.

- Non, gaiement...

Malgré l'insupportable absence de sensation que m'impose l'anesthésie locale que vient de m'infliger mon dentiste préféré, je goûte un bonheur que je n'attendais plus : partager un moment de complicité chez ma mère.

Mon mal de dent, que je croyais naïvement disparu, m'a rattrapé il y a deux jours et c'est en urgence que je me suis fait arracher cette putain de molaire à dix heures ce matin. A dix heures trente j'avais la gueule de travers et je sonnais à la porte de l'appartement 24 de la rue Albert Camus en me demandant si quelqu'un allait réellement m'ouvrir la porte. Et puis maman est apparue, souriante et comme défatiguée du long séjour qu'elle venait d'accomplir dans le milieu hospitalier. Elle m'a étouffé de ses longs bras étonnés puis elle a baragouiné quelques mots incompréhensibles, la tête enfouie au creux de mon épaule. J'ai serré les poings pour ne pas laisser déverser mon émotion et j'ai dû lui dire une connerie qu'elle n'a de toute façon pas dû comprendre étant donné mon incapacité à former

des mots avec cette maudite langue morte inutilisable...

Pas un mot sur sa maladie, rien que du bonheur à partager !

J'évalue aujourd'hui à un degré que je ne pouvais soupçonner l'importance du moment présent et l'intensité du bonheur capté par de simples échanges. J'ai eu trop souvent l'occasion d'imaginer ce que pourrait être ma vie sans la présence de ma mère pour faire de chacun de nos instants à venir un moment d'exception. Je me dis que je serais malheureux si elle n'était plus là et alors le bonheur m'envahit dès que je la vois.

Onze heures cinquante. C'est pas maintenant que ma journée va prendre son envol.

J'embrasse affectueusement maman en lui promettant de revenir déjeuner un jour où se nourrir sera redevenu pour moi un acte sans danger et je décide de m'acheter un sandwich que je ne consommerai que lorsque j'aurai retrouvé la plénitude de mes sensations.

Il fait beau et je ne compte pas rejoindre mon bureau avant 14 heures. Sur la route je bifurque tout à coup en direction de Rustrel, une subite envie de revoir le Colorado français sous les rayons bas d'un soleil doux à une heure de totale désertion. Rouge, jaune, orange et tous leurs camaïeux sont confrontés aux éclairages changeants qui jouent avec les pentes plus ou moins accentuées de ce site haut en couleurs. Epoustouffant bain de jouvence qui n'appartient qu'à moi seul, le temps privilégié d'une méditation improvisée.

Ma mère et sa force de caractère me reviennent sans cesse à l'esprit et je m'interroge sur cette étonnante capacité à accepter les événements avec un tel détachement. Si Marco était là il ferait du prosélytisme en m'expliquant la supériorité de la religion sur les turpitudes de la vie quotidienne. Il se gausserait d'avoir la preuve vivante que la science ne régent pas tout et que je ne suis qu'un mécréant qui refuse d'ouvrir les yeux. Sur ce dernier point il n'aurait pas tort car je ne comprends toujours pas comment certaines personnes, sur lesquelles le sort s'est particulièrement acharné, peuvent accepter aussi facilement leur fardeau. Sans doute est-ce dû à leur croyance forcenée qui permet effectivement de relativiser des situations parfois désespérées ? Je suis toujours très partagé dans ces cas extrêmes qui forcent mon admiration en même temps qu'ils heurtent copieusement mon bon sens. Bravo la foi qui sauve, mais carton rouge au conformisme consenti. Ma mère n'a pas réussi à me transmettre ses puissantes convictions religieuses, qui laissaient mon père de marbre et qui n'ont fait qu'aviver mon esprit de contradiction. Même si, comme tout être humain, j'ai bien sûr été amené à me poser des questions, la science m'a depuis largement conforté dans ma démarche suspicieuse. Mais je ne suis pas agnostique pour autant ; je dirais que je suis plutôt une sorte de mécréant mystique, allergique à toute forme de religion. La puissance de la nature conjuguée à l'énorme potentiel psychique de l'être humain confère à l'homme un pouvoir qui repousse les limites du naturel. Je crois que tout individu a

besoin de croire mais pourquoi, diable, en un Dieu identifié par des communautés qui s'en déchirent la paternité ? Rousseau, à sa façon, n'a-t-il pas indiqué la voie ? J'espère que, longtemps encore, la science n'expliquera pas tout et j'aimerais espérer que l'homme se posera toutes les questions qui entourent sa mystérieuse présence en ne substituant pas systématiquement la religion à la théorie de la vacuité, qui n'est quand même pas la preuve la plus évidente d'une civilisation de progrès. Soyons clairs : Que des personnes aient besoin d'un guide spirituel dans la vie et que ce guide passe par la religion n'est pas choquant, ce qui l'est beaucoup plus c'est l'instrumentalisation qui en est faite et qui prolifère sur le terreau de la misère pour atteindre parfois une déviance hors pair dans laquelle l'idéologie se voit radicalement métamorphosée. C'est dans ces cas de véritables dangers que j'ai choqué Marco l'autre jour en parlant d'authentique fléau contre lequel il nous fallait lutter.

- Mais tu blasphèmes, m'avait-il dit.

- Et alors ?

- Tu n'as pas le droit d'insulter gratuitement une religion.

- Non seulement j'ai le droit de ne pas croire mais j'ai aussi la liberté d'expression, qui inclut tacitement le blasphème...

Il était vert, mon pote, supportant mal ce genre de propos qu'il gratifiait de provocateur et totalement irrespectueux envers une communauté qui se sent agressée dans la pratique de son culte. Il faut dire que notre discussion faisait suite aux événements

qui ont secoué la France sur le port du voile à l'école. Et j'avoue que je n'avais pas fait dans la dentelle tellement j'étais inquiet de cette remise en cause de notre laïcité.

Un an et demi plus tard la discussion montait d'un cran à l'occasion du scandale des caricatures de Mahomet. J'étais atterré par cette vague de fond qui nous renvoyait aux pires heures de l'intrusion de l'église catholique dans les affaires de l'état.

- Merde, on n'a pas mis tant d'années à se débarrasser des cathos pour qu'une communauté qui n'est même pas en rapport avec notre culture vienne nous faire chier avec ses états d'âme moyenâgeux !

- Mais c'est du racisme, s'indigna Marco.

- Evidemment, il est plus confortable d'enfermer mes propos dans une ligne réactionnaire que de remettre en cause une idéologie qui s'oppose à la démocratie. La laïcité est le socle indéboulonnable de la république et elle ne doit faire aucune concession à quelque communauté que ce soit.

- Il n'empêche qu'elle tolère plus les catholiques que les musulmans...

- Non. Mais elle a, effectivement, des rapports plus étroits avec les cathos, par origine culturelle mais surtout aussi parce que les musulmans n'ont pas l'organisation et la hiérarchie de l'église catholique ; ce qui pose d'ailleurs d'autres problèmes quand on sait que n'importe qui peut porter la bonne ou la mauvaise parole à l'intérieur des mosquées...

- Gaby, tu sais bien qu'on ne se mettra pas d'accord mais reconnais au moins qu'il peut être insupportable pour des musulmans qui y croient de voir leur prophète tourné en dérision.

- Mais on le fait bien avec les cathos...

- Où est la limite, alors ?

- La limite, c'est la loi, mon pote. Si t'es pas content et que tu t'estimes insulté, tu saisis la justice mais tu ne fous pas le feu comme l'ont fait tous ces détraqués du turban. D'autant plus que ça pue la manipulation à plein nez cet excès de zèle puritain.

- Recommence pas ta provoc !

- Ecoute, Marco. Peux-tu croire un seul instant que des Yéménites, pour ne citer qu'eux, aient eu la présence d'esprit de stocker chez eux des drapeaux danois dans le but de les brûler devant des caméras si d'aventure les ressortissants de cet horrible oppresseur occidental portaient un jour atteinte à leur dignité ?...

-.....

- T'as dit quoi, là ?

Les jours défilent si vite que si la vie ne nous procure pas de nouveaux repères on constate soudain avec incrédulité que notre esprit n'a pas suivi nos artères.

Ces derniers dix-huit mois m'ont semblé couvrir l'espace d'une saison qui, au crépuscule d'un été sans histoire, m'apprend qu'il emporte à jamais mes vingt ans. Marco m'avait précédé de trois mois, j'avais cru pouvoir y échapper mais le temps n'accorde aucun pardon ni délai : d'un seul coup de balancier d'horloge ma vie a basculé dans la maturité. 30 ans !

C'est con parce que ça ne change rien, mais ça se fête. Depuis des mois déjà je songeais à faire de cet instant, dont j'avais du mal à imaginer qu'il pût me concerner, un grand moment de convivialité qui serait prétexte à réunir les copains dont ma mémoire n'a pas effacé le souvenir que ces longues années avaient pourtant éloignés.

Ils sont tous venus, ou presque. Seuls Dany, qui venait de perdre son père, et Stan', qui était en

mission à l'étranger, n'ont pu venir briser les dix années qui recèlent nos complicités. Ils n'appartiennent pas, ni l'un ni l'autre, à la catégorie de ces boute-en-train que j'aimais côtoyer durant mes années d'étudiant. Stan' représentait pour moi le parangon du bon sens et de la culture personnalisés. Il était un peu mon mentor en matière de pensée et fut bien le seul premier de la classe que j'aie pu supporter. Dany, lui, est un copain venu d'un tout autre horizon ; il m'a accompagné durant ma scolarité sur tous les terrains de foot que compte la Provence, notamment lorsque nous avons eu l'honneur de faire partie de la sélection régionale des moins de dix-huit ans.

Fabien – seul -, Flo, Téchié (Tessier, de son vrai nom), Phil, Marmotte et leurs concubines constituaient donc la *légion étrangère* de cette conviviale assemblée, dont Suzy, Marco et Véronique (Hé oui, ils sont encore ensemble), Pat', Eva, Léo et Sarah étaient les régionaux de l'étape !

Fabien n'était jamais bien loin lorsqu'un avatar plongeait l'université dans un délire de bouffonnerie aiguë grâce à son sens inné du spectacle et de la répartie. Il avait cette envergure incroyable qui lui permettait d'être toujours crédible, aussi bien auprès du public dont il se nourrissait qu'auprès des autorités qu'il utilisait. J'ai été celui qui le complétait durant les deux années « d'études » que nous avons partagées.

- Te rappelles-tu, Gaby, de Suçon, cette bienfaitrice de l'humanité ? (Suzon, de son vrai prénom, évidemment)

- Comment l'oublier ?

- Figure-toi que je l'ai revue dernièrement et que cette salope m'a refile la chtouille.

Sarah, dont la spécialité para-médicale ne manque jamais de refaire surface, n'a rien trouvé de mieux que questionner naïvement Fabien.

- Mais tu es sûr que ce n'est pas un champignon ?

La réponse ne s'est pas fait attendre

- Pourquoi, tu veux savoir s'il est comestible ?

Hilarité générale qui n'eut d'égal que l'ampleur pourpre du visage de la pauvre Sarah, qui semblait ne pas savoir choisir entre gêne et franche rigolade.

Fabien, qui ne sait pas s'arrêter, enfonça un peu plus le clou.

- Mais fais bien gaffe à ne pas me prendre en otage comme cette pute qui a voulu me soutirer 1000 balles en menaçant de me la mordre ; elle a vite saisi où résidait son intérêt quand je lui ai répondu : 2000 ! ou je pisse...

Sarah appelait au secours, ne sachant plus comment se défaire d'un piège qu'elle avait mis en place bien malgré elle. La bouée de sauvetage est venue de Marmotte qui, en essuyant une larme, s'est enquis de savoir ce qu'étaient devenus les copains de fac de cette époque si joyeusement revisitée.

Marmotte n'a partagé que ma deuxième année d'étudiant. D'un caractère beaucoup plus lymphatique, il faisait preuve d'un humour cool et décalé assez désopilant quand il n'était pas au fond

de son lit (Etait-ce toujours pour dormir ?), d'où son surnom aux connotations hivernales.

- Avez-vous des nouvelles d'Alex, s'enquit-il ?

- Ouais, coupa Flo, et ce que je sais c'est qu'il file un mauvais coton.

- Super !, Flo... Comme Monsieur Jourdain, ton humour n'a d'égal que ton ignorance... car je peux te dire qu'il vient de se faire embaucher par une boîte de textile à Lyon, susurra Phil dont l'exaspération évidente relançait la stérile compétition que ces deux protagonistes s'étaient toujours livrée.

- Il n'empêche qu'il se nourrit dans un verre, et que ça, c'est quand même bien le signe qu'il trinque quelque part !

Seul Flo n'a pas éclaté de rire à sa touchante boutade dont l'innocence même nous avait ramené dix ans en arrière. Flo et Phil, c'étaient un peu nos Laurel et Hardy qui, à quelques années de distance et quelques kilos près, continuaient d'alimenter le mythe pour notre plus grand plaisir.

- En fait, reprit Phil, Alex vient de découvrir qu'il allait être papa, ce qui avait l'air de le paniquer tout autant que sa compagne, dont la maturité, il est vrai, ne saute pas aux yeux...

- Alex c'est ça, renchérit Téchié ; Il se pose toujours les questions après les réponses...

- Non, non, crois pas ça, dit Phil. Dans le cas présent, je peux te dire qu'il avait pris ses dispositions...

- Hé ben, c'est la onzième qu'a dû merder, lança joyeusement Fabien.

- Ah, ah, ah

- Quand je pense à son père qui, naïvement, n'ayant rien compris à sa situation de concubinage avec Léa, lui reprochait d'être toujours sur son dos...

Je ne sais pas si les oreilles lui ont sifflé mais Alex a occupé encore un bon moment de la soirée grâce aux souvenirs indélébiles et sulfureux que ce singulier personnage a fait revivre à ses dépens, avant que Gilles ne prenne le relais du comique par défaut.

- Et notre bon Gilou, quelqu'un l'a-t-il revu ?

- Je l'ai croisé l'été dernier, dis-je, alors qu'il était de passage dans la région.

- Gilles, c'est bien ce personnage ambiguë qui avait un culot monstre lorsqu'il fut notre délégué du personnel en terminale, me demanda Marco ?

- Tout à fait, et il faut bien reconnaître que si on l'a moins côtoyé en fac, il n'a pas pour autant capitulé devant toute forme de conformisme ou de pouvoir en place.

- Toujours aussi maniéré ? s'informa malicieusement Marmotte.

- Alors là, les gars, je peux vous dire qu'il n'y a plus de doute possible. Disons qu'il a toujours des couilles au cul... mais jamais les mêmes !

C'est peu après cette métaphore d'un goût et d'une finesse hautement distingués, j'en conviens, qu'Eva nous fit son malaise. Il était deux heures trente du matin, la table était jonchée de cadavres aux noms des cavistes les plus réputés de la région et

personne n'avait plus la moindre pudeur qui eut pu inhiber une quelconque timidité ou même une simple attitude de réserve.

C'est comme ça que j'ai porté Eva dans mes bras et que malgré, ou à cause, de l'alcool j'ai bien senti que j'étais sujet à une certaine forme de raideur qu'il faut bien avoir la lucidité de nommer érection...

Eva, elle a changé de statut et d'aspect depuis ce jour béni où elle s'est fait embaucher par cette entreprise au sujet de laquelle elle était venue me consulter pour calmer l'angoisse et le doute qui l'empêchaient de franchir l'ultime obstacle à son aliénation. Comme elle me l'avait prédit sans ambages, elle a décroché le poste de comptable au printemps l'an dernier et n'a cessé depuis d'habiter le rôle qui manquait à sa rédemption.

Est-ce le choc psychologique, engendré par sa nouvelle position sociale, qui lui permit ensuite de modifier son aspect physique ou, au contraire, la confiance que lui a conféré la maîtrise de ses mensurations qui fut le déclencheur de sa démarche intellectuelle ? Peu importe, au fond. La roue a tourné parce que Eva a su briser l'inertie qui figeait son essor.

Depuis cette époque elle a tissé des liens sociaux qu'elle a progressivement développés avec toute sorte d'acteurs composant l'univers de son nouveau positionnement, et notamment avec moi.

Elle a pris l'habitude depuis son embauche, convaincue que j'y suis pour quelque chose et malgré les démentis les plus formels que j'ai pu lui opposer, de m'appeler au bureau sans raison apparente. C'est quand j'avais raccroché que je me disais : mais pourquoi m'a-t-elle téléphoné ? Et puis j'ai vite compris et me suis prêté bien volontiers à cette forme d'exutoire psychologique qui m'est devenu au fil du temps une tribune sur la vie qui passe en même temps qu'un savoureux moment d'émotions.

Curieusement on ne s'est pratiquement pas rencontrés, même au chevet de ma mère qui pourtant nécessitait de plus en plus fréquemment notre présence, mais le sort, qui ne tient pas toujours compte de l'évolution de la situation, n'avait pas programmé de visites conjointes dans cet énigmatique interstice.

C'est à l'occasion de la nouvelle année que j'ai pu constater qu'une personnalité émergeait de ce corps apparemment en pleine mutation et dont l'indéniable perte de poids affinait des traits qui n'avaient jamais revendiqué la moindre originalité jusqu'alors. Je me suis même surpris, peu de temps après, alors que je ne l'avais pas reconnue, à la suivre du regard depuis la terrasse d'un café comme on scrute une silhouette qui pourrait venir enrichir la liste de conquêtes éligibles ! Et puis un jour au mois de juillet dernier, alors que, pour la première fois, elle s'était jointe à nous pour une virée pique-nique à la plage de Carry-le-Rouet, j'ai compris que je n'y connaissais rien en beauté plastique. Pas une fois, pas un instant je n'avais soupçonné, des années durant, la

puissance cachée de la réalité qu'elle venait de nous dévoiler.

- Tu veux mes lunettes ? s'était enquis Suzy qui observait mon regard fixé sur les délicates courbures de cet incroyable corps qui, dans un mouvement de félin, s'éloignait délicatement vers la mer.

- Arrrrête..., Eva j'ai jamais pu la supporter... avais-je répondu, gêné aux entournures et soudainement conscient que j'énonçais une vérité éculée.

- Effectivement, j'ai remarqué que c'était pas ta position favorite...

L'humour de Suzy qui habituellement m'enchantait me glaça soudain tout autant qu'il me mit mal à l'aise face à une situation nouvelle que j'appréhendais mal. Eva avait changé, c'est un fait, mais c'est pas parce que, désormais, elle attirait les regards que je devais me sentir coupable d'une quelconque trahison qui n'avait aucune raison d'être. Certes, je communiquais régulièrement avec elle et partageais maintenant des tranches de vie qui nous ont nécessairement rapprochés, et alors ?

Peut être était-ce tout simplement les nouvelles sensations qui régissent l'attitude fidèle d'un des acteurs du couple dont la routine et le conformisme commencent à étouffer le libre arbitre ?

Ma mère, pendant ce temps là, connaît des hauts et des bas qui mesurent mon attachement et mûrissent mes sentiments, sa maladie jouant avec nos nerfs sur l'échiquier du malheur. Trois semaines

de répit qui laissent le temps de vivre, exceptionnellement quatre quand le destin oublie de s'acharner, et ma mère, régulièrement, reprend le chemin d'une résidence qui n'est plus secondaire à son chemin de croix. Elle ne se plaint toujours pas mais commence à me parler sérieusement d'un temps qu'elle n'occuperait plus.

Les médecins m'ont dit que c'était une affaire de mois et moi je dis que c'est une affaire de médecins. Je ne veux pas qu'elle souffre et ne désire pas que l'on mesure sa maladie sur l'étalon du facteur temps.

Mon boulot suit la courbe de mes ressentiments personnels et m'invite à prospecter parfois les petites annonces qui régissent ma profession. Je commence à croire que je ne suis pas assez bien payé pour ce que je fais et que j'ai peut être fait le tour de ce que peut m'offrir mon poste au bout de ces cinq années que je n'ai pourtant pas vu passer. Démarche qui dénote sans doute un certain degré de présomption auprès duquel je n'ai pas le recul nécessaire pour juger du bien fondé ou de sa dérive orgueilleuse mais qui, à priori, ne m'apparaît pas déplacé à un âge où le vécu porte déjà les stigmates de la vie privée et du parcours professionnel.

Ca y est ! En cette fin d'automne 2005 mes aspirations ont enfin débouché sur l'inévitable destinée que réclame ma révolte larvée.

ATTAC m'a permis durant ces trois années de militantisme de mieux cerner les incohérences de ce monde injuste et cruel tout en me montrant la voie d'un alter-mondialisme auquel personne n'a l'air de vouloir adhérer et qui risque de trouver son aboutissement dans d'énigmatiques générations à venir si, toutefois, un jour prochain, mais lointain, la communauté internationale admet que la répartition des richesses est totalement à revoir. D'ici là je n'aurai même plus mes yeux pour pleurer car il y a bien longtemps que je n'aurai plus mal aux dents. Si je dois m'investir dans du concret c'est maintenant ou jamais.

J'ai rejoint *Les Restaurants du Cœur* juste à temps pour les accompagner dans leur campagne d'hiver.

Les Restos, c'est Coluche et c'est du tangible. Ils font un travail fantastique depuis 20 ans et jamais

leur intégrité ni leur mode de fonctionnement n'ont été remis en cause par qui que ce soit. *Les Restos* c'est la prise directe avec la pauvreté et la souffrance, c'est l'humilité et le don de soi au sein d'un périmètre caritatif qui substitue l'aide humanitaire de terrain au discours partisan des stériles bonnes intentions qui ne nourrissent que l'ego et la bonne conscience des bavardages à effet de manche.

Bref, les Restos c'est la quintessence de l'être humain !

Pour la première fois depuis toutes ces années d'engagement j'ai enfin la certitude de servir à quelque chose. Non que j'aie besoin de constater à travers les autres que j'existe – je n'en ai carrément rien à foutre – mais de savoir que l'action que je mène, qu'elle qu'en soit sa motivation, trouve son aboutissement et a un impact direct sur la cause que je défends. Comme le maçon qui pose les pierres les unes sur les autres voit se construire sa maison. C'est chié le rapport qui s'instaure rapidement avec cette population en détresse dont l'attente permanente en un ailleurs qu'il nous faudra découvrir viendra justifier nos efforts et transcender notre engagement. Faire partie des *Restos* c'est comme s'inscrire au patrimoine de l'humanité !

Et à propos d'humanité voilà nos banlieues qui s'embrasent au même moment pour nous rappeler que tout problème non traité reste un étonnant boomerang différé. Loin de moi l'idée de prendre fait et cause pour une violence toujours injustifiable mais ô combien compréhensible quand

on veut bien prendre le soin d'examiner le non moins injustifiable traitement d'une partie de la société.

Le problème des banlieues n'est pas un phénomène social mais l'expression d'une jeunesse dévoyée... continuent d'asséner l'inconscience ou la bêtise de certains, qui ont pourtant les destinées d'une nation à assurer ! Nier cette réalité relève du racisme car c'est refuser de reconnaître la nationalité française à toute une génération, qui ne ressemble certes pas à l'icône du gaulois décrit dans nos manuels d'histoire... Marco, avec ses idées de droite parfois censées (!), n'arrive pas à dépasser ce concept qui devrait pourtant ignorer les stériles querelles dogmatiques dès qu'il s'agit d'une question d'humanité.

- T'en as pas marre de ces casseurs spécialisés qui font chier tout le monde et surtout ceux de leur cité ?

- Mais je suis comme toi, Marco ! Pire même, car je trouve ça insupportable et que j'aimerais qu'on arrête enfin de stigmatiser ces ghettos que l'on a créés de toute pièce.

- Il s'agit de violences urbaines gratuites, Gaby, qui devraient être beaucoup plus sévèrement réprimées.

- Mais pourquoi ne veux-tu pas comprendre que nous sommes face à une crise sociale que la répression ne règlera pas. Si le problème de ce qu'ils appellent l'intégration avait été réglé on aurait oublié Vaulx-en-Velin depuis longtemps ! Or chaque année, depuis trente ans, nous rappelle ce cri de désespoir qui fait la une des journaux pendant une semaine

avant qu'un ministre ne donne son nom à un plan qui ne règlera que le déficit de sa discrète notoriété.

- Qu'est-ce que tu proposes, gros malin ?

- Déjà qu'on fasse respecter la loi qui impose à chaque maire la construction d'un certain nombre de logements sociaux...

C'est vrai ça, qu'est-ce que c'est que ce pays, donneur de leçons, qui légifère à tour de bras et se débrouille en permanence pour contourner ses lois ? Les maires se foutent royalement des quotas d'HLM, les employeurs ignorent les contraintes réservées aux travailleurs handicapés et notre gouvernement s'octroie le déficit budgétaire qui l'arrange au grand dam des normes européennes qu'il s'était pourtant empressé de faire voter !

Comme d'habitude tout se règle par le fric. On fait ce qu'on veut tout en ayant la conscience tranquille. Pendant ce temps là les banlieues brûlent et la société reste anormalement divisée.

A quand les banlieues du cœur ?

Avec le temps je m'aperçois de la complexité de l'être humain et de la durée qui lui est nécessaire pour se construire fondamentalement. Des étapes et des repères qui forgent son parcours, la connaissance de lui-même est d'une importance capitale.

J'ai trente ans et je découvre peu à peu que je ne connaissais pas ce corps que j'exhibe malgré moi au regard interrogateur d'une gente féminine qui n'en a jamais refusé la gageure. Je m'en suis souvent félicité sans jamais chercher à comprendre. C'est maintenant que ma vie s'organise, et que la maturité semble avoir écarté les excès qui l'ont peut être construite, que s'enclenchent les composants épars d'un discernement en devenir.

Mes parents m'ont légué un physique d'un mètre quatre-vingt deux que mes soixante dix neuf kilos actuels proportionnent assez bien. Mes cheveux châtons, légèrement ondulants, couvrent mes oreilles et me donnent un faux air de soixante-huitard attardé que j'accentue par le port négligé d'une barbe récente. Mes yeux bleus se détachent d'un profil

aquilin et ma virilité se traduit par une pilosité fournie, complètement à contre-courant de l'image masculine que véhiculent la plupart des jeunes gens de mon âge.

Mais ça, je n'y peux rien, c'est mon physique, et si j'avais été moins bien loti il eut bien fallu que je m'en contentasse. Par contre le mental commence à faire émerger des acquis qui se séparent radicalement de l'inné. Des pistes ont été ouvertes dans mon éducation et je commence à comprendre que je sillonne aujourd'hui les chemins qu'elles m'avaient permis d'initier.

La notion de contrainte qui me faisait peur avant que je ne l'affronte est devenue une alliée de choix sur le chemin de la créativité et de la persévérance. Et le sport en est, je pense, le grand ordonnateur. Qui d'autre que lui peut tenir ce rôle d'agent de liaison détonateur qui utilise l'effort à des fins hédonistes ? L'école du sport m'a développé le goût de l'effort sans lequel je peux me demander raisonnablement si ma réponse n'aurait pas été radicalement différente dans le traitement des contraintes auxquelles chacun se retrouve confronté. Certes la volonté fait le reste, mais la volonté fait-elle partie de ces innés qui ne doivent rien à l'apprentissage de la souffrance ? Ce goût de l'effort qui s'installe naturellement au rythme des contraintes ; l'ultime phase étant celle où la coercition, qui a fui au contact du sacrifice, se mue en plaisir lorsque le temps et la répétition acharnée de l'effort en ont permis l'intégration. Récompense, et délice en même temps, d'une attitude à l'opposé

du raisonnement confortable de notre instinctive indolence.

Pat' m'ouvre les yeux depuis que mon père les a fermés et m'associe implicitement à son parcours qui fait office de révélateur et d'agitateur à la lente construction de ma personnalité. C'est de façon diffuse mais définitive que j'adhère à sa notion d'équilibre, sur laquelle se construit le bonheur de l'individu. Oui, Pat', je suis d'accord, tout est question d'équilibre dans la vie et cela peut prendre, malgré des aspects d'une niaise évidence, beaucoup de temps et une énergie folle car tout se joue en permanence sur un fil. C'est pourquoi je suis en train de comprendre qu'il faut la précéder de la cohérence individuelle avec laquelle, une fois de plus, la volonté, qui grandit avec l'âge, constituera l'incontournable partenaire.

J'ai accès aujourd'hui à ce degré de plaisir insufflé par ma lente abnégation et je commence à trouver cet indispensable équilibre qui stabilise ma vie tout autant qu'il l'embellit parce qu'il est source de bonheur. Paradoxalement j'aborde l'âge dangereux de l'autosatisfaction que la maîtrise des sentiments et des évènements ne laissera pas neutre !

Néanmoins il subsiste un domaine dans lequel je ne risque pas de me monter le bourrichon tant le mystère et les incertitudes constituent un véritable fonds de commerce. Enigmatique phénomène qui nous broie dans la félicité éphémère d'une chimérique alliance, je vis une tortueuse idylle dont je ne parviens toujours pas à cerner la logique. Comment ça marche ? La réponse m'échappe

totalemment après tant de mois d'un bonheur arraché à la raison et à la cohérence d'un univers qui me semblait la genèse même de ce qu'un jour un grand rêveur a appelé l'Amour. J'y ai appris la fidélité alors que je crois que pour être amoureux toute sa vie il ne faut surtout pas se marier... En est-il si différent pour les femmes dont on constate qu'elles occupent une grande partie de leur temps à charmer l'entourage dont on se croyait naïvement le centre d'intérêt ? Cette superbe qu'on lit dans leur fière allure provocatrice et la satisfaction qu'elles savent susciter dans les regards hypnotisés ne nous éloignent pas, en fait, des préoccupations que l'on a toujours considérées comme très masculines. Non ce qui nous sépare, c'est le reste... Et là, c'est l'abysse !

Faut-il continuer d'appeler sa femme chérie toute sa vie parce qu'on a oublié son prénom depuis de nombreuses années ?

Il faut avoir participé à une distribution de nourriture pour se rendre compte de l'état de précarité de cette population mise au banc de notre société. On y rencontre des personnes âgées démunies de l'essentiel mais aussi des jeunes qui ont parfois même un salaire d'une telle misère qu'il leur *permet* d'avoir accès à notre barème de la honte. Mais que dire de cette souffrance morale qui les amène malgré tout à pousser notre porte ?

Le centre des *Restos* que j'ai choisi de rejoindre m'offrait la particularité de distribuer le samedi matin, seule possibilité pour moi de m'insérer concrètement dans une œuvre humanitaire. Accueillir une population en détresse et détenir la possibilité de comprendre, voire de soulager, ses blessures ne fut pas pour moi le moindre des défis.

Semaine après semaine j'ai senti la lourdeur d'un monde en totale rupture avec les préceptes qu'il divulgue et l'éhontée modernité qu'il communique aux dépens de ses laissés pour compte. Quel contraste et en même temps quelle cohérence entre

ces deux univers parallèles qui ne vivent pas du tout avec les mêmes moyens financiers mais sont bien tous deux fils de nos errements consuméristes !

Les gens sont littéralement happés par la consommation, savamment entretenue par les médias dont l'autonomie éditoriale dépend désormais de la publicité... Les années folles de l'ultra libéralisme sont en train de s'écrire et enferment pour un temps indéterminable le consommateur dans une véritable dépendance au marché avec lequel tous ses repères rationnels ont volé en éclats. Les consommateurs ont complètement perdu leur bon sens et n'hésitent plus un instant à se mettre en danger pour obtenir le dernier portable à la mode, complètement inutile dans la plupart des cas, ou l'écran plat dernier cri dont ils n'ont aucun besoin. A noter que l'on est déjà, dans ces cas de figure, dans le deuxième degré de la dépendance, l'écran plat n'étant que le gros luxe d'un produit – la télévision – qui n'est déjà pas indispensable. Quant au portable, la majorité des gens ne sait pas s'en servir (allô, t'es où ?) et paye des factures ahurissantes pour un gadget qui bientôt fera allume-cigare et four auto-nettoyant !

Deux fois par an on assiste maintenant à des scènes hallucinantes où tous les coups sont permis à la seule évocation d'un mot ravageur : les soldes ; et les sapins de Noël croulent sous le poids irraisonné de cadeaux qui finissent au placard – quand ils ne sont pas revendus – dans la semaine qui suit l'indécente gabegie. L'insensé pari de nous faire consommer de tout toute l'année est largement gagné, que ce soit des fruits et légumes qui ne sont

pas de saison à un prix délirant ou des produits qui ne sont plus faits pour durer comme ce nouvel électroménager à durée de vie très limitée !

Notre société n'est plus qu'un vaste marché dont l'enjeu est le profit. Les rapports humains sont régis par l'intérêt matériel que l'égoïsme exacerbé a complètement dénaturés. Même le marché a pénétré l'école, haut lieu de l'innocence, s'il en est...

Que dire ? Que penser ? quand on constate que le piège s'est refermé ?

Est-ce que le bonheur c'est d'entendre à son réveil les rideaux de fer des magasins se lever, de brancher son téléphone portable avant d'avoir mis un pied par terre, et d'allumer sa télévision avant d'avoir avalé son premier café du matin ?

La discussion avec Marco était vive en ce samedi soir étoilé, que nous partagions, en couples conformistes, à mon domicile douillet.

- Je me demande bien pourquoi tu ne t'éclaires pas à la bougie et comment tu justifies tes infidélités archaïques à l'informatique ou à l'Internet, par exemple ? me fustigea-t-il.

- Sans doute pour échapper aux caricatures puérides qui voudraient que l'intelligence n'a pas son mot à dire sur l'utilisation du progrès.

- Jolie phrase qui ne t'affranchit pas de tes contradictions...

- Quelles contradictions ? Que ma consommation réponde à de véritables besoins dont la nature a évolué avec l'amélioration technique ? C'est ça qui te gêne ? Ou bien c'est le fait que mon

niveau de vie ne me qualifie pas pour m'occuper des démunis dont tout le monde se fout éperdument ?

- Prends pas la mouche, Gaby, s'est interposée Véronique. Tu sais mieux que personne que Marco est un libéral angoissé dont la moindre remise en cause du système éveille une parano collectiviste !

- Je sais qu'il en est encore aux communistes avec le couteau entre les dents, mais à quelle manipulation croit-il avoir échappé lorsqu'on lui crée des besoins au nom d'un *Toujours plus* scandaleusement exploitable ?

- Tu sais ce que j'en pense, s'est repris Marco, et tu ne peux m'accuser de laisser planer le moindre doute sur ton engagement caritatif dont mon admiration est à la limite du dérangement, mais arrête une bonne fois pour toutes de pourfendre un régime dont Churchill, lui même, a dit, à juste titre, qu'il était le plus mauvais des systèmes à l'exception des autres...

- Belle formule qui ne peut faire oublier que l'être humain en est réduit à un objet marchand dépourvu de son libre-arbitre, laminé par une addiction fallacieuse au marché. Notre société est bien plus pernicieuse qu'elle n'en a l'air car sous les aspects démocrates incontestables qu'elle véhicule, elle confisque irrémédiablement la liberté du consommateur qu'elle avait pourtant distribué si charitablement à ses électeurs !

- T'en fais pas un peu trop, là ?

- Vous en pensez quoi, vous les filles ? Vous préférez faire du shopping ou bien faire une

manifestation en faveur des Amer Indiens sacrifiés
par la civilisation moderne ?

- Ah, ah, ah...

- Tu vois, je te l'avais bien dit, le
mercantilisme tue toute forme de conscience
politique !

C'est à l'odeur du temps, dont le délicat parfum tonique réveille les sens, que l'on constate soudain que la nature s'est habillée des ornements d'une autre époque.

C'est dimanche.

Ma mère est dans sa bonne période et attend depuis que le jour s'est levé que je vienne la chercher, comme ç'en est désormais devenu un rite dominical incontournable. Quand elle n'est pas à l'hôpital.

Suzy l'a plus ou moins bien pris. Normal, la vie en couple n'étant pas un long fleuve tranquille, si en plus il faut se farcir régulièrement une belle-mère qui n'en a même pas le statut... Si bien qu'elle n'est pas toujours là. Souvent, elle en profite pour aller voir ses parents ou les copines dont l'éloignement a rendu impossible le contact dans la semaine. Alors, parfois, quand je le sais à l'avance, je demande à Eva si elle serait heureuse de se joindre à nous. Ma mère, qui ne m'en a jamais parlé, mais dont le bonheur transparaît chaque fois, m'a juste soufflé une fois :

«Mon plus grand bonheur restera d'avoir pu connaître ça ! ».

Il est 11 h 35 et un air d'une douceur exceptionnelle pour la saison qui débute envahit l'habitacle de ma Mégane, qui roule à allure beaucoup plus modérée que le plaisir qui submerge mes sens ébahis. Petite cause, grands effets que rien ne laissait présager. Le Luberon est exceptionnellement beau comme si, dans la nuit que la lune a maîtrisé de son éclatant rayonnement, la mise en scène du printemps avait organisé la refonte du décors. Les oiseaux ont dû en profiter pour traverser la méditerranée et les premiers bourgeons pour délivrer les premières fragrances d'un nuancier parfumé.

J'ai pas eu besoin de sonner en arrivant devant l'appartement de maman qui, scotchée à sa fenêtre, agitait ses grands bras, tel un chef d'orchestre avisé. Le temps de me garer et je l'ai aperçue au bras d'une étonnante Eva, moulée dans une robe d'organdi dont le bleu océan inonda instantanément mon champ de vision. Que la route m'a parue bien courte jusqu'à la maison ! Maman, d'habitude pas très bavarde, n'ayant guère laissé d'instant à Eva pour fredonner *le temps des cerises*, dont les arbres qui longeaient la route commençaient à charger leur feuillage. Chaque virage ouvrait des perspectives sur la route d'un bonheur spontané qu'il était urgent de ne pas nommer ; je tenais là le fabuleux souvenir d'un indicible instantané dont la vie peut être jonchée.

L'appétissante odeur du rôti de porc (échine, c'est meilleur), que j'avais enfourné à feu très doux en partant, a délicieusement prolongé cet état de grâce dès que l'on a franchi le seuil d'un domicile que ma vue n'embrassait plus du même regard. On a dressé le couvert dehors et les jambes d'Eva que je me suis fait un devoir d'examiner tout au long du repas ont même pris quelque rougeur. Je réalise alors que je suis face à deux personnes pour lesquelles ma vie semble susciter quelque intérêt. Doux euphémisme qui, par ricochet, me foudroie la vision que m'inspire alors l'analyse de mon environnement.

Ma mère et Eva n'ont eu de cesse de s'enquérir de mes activités privées ou professionnelles avec cette pointe d'émotion qui dénonce la sincérité de ceux qui ne font pas dans la bienveillance de façade. Venant de ma mère je n'en ai pas été surpris bien sûr, par contre qu'Eva montre la même sollicitude m'interpelle sur l'attitude de ceux qui, à des titres divers, ont attiré mon amitié sans, peut être, l'avoir vraiment méritée ! Beaucoup de mes amis sont dans le registre de l'humour, qu'il soit fin, décalé, grinçant ou délirant, et je pense que c'est lui qui fait passer les messages en même temps qu'il peut masquer un égoïsme larvé. Je prends conscience en écoutant Eva que je n'en ai pas dit le quart à Suzy avec laquelle je vis ! Je me rends compte soudain qu'en faisant l'inventaire de ceux qui me côtoient je connais beaucoup mieux leurs vies qu'ils n'en savent de moi ! Et pour cause, puisqu'ils ne m'interrogent jamais, que c'est toujours moi qui m'enquiert de leur parcours et que jamais ils ne

disent « Et toi ? » en retour ! Les rares fois qui me reviennent en mémoire où les circonstances ont voulu que je fusse amené à parler de moi – lorsque j’ai perdu mon père, notamment – je me suis rapidement entendu dire « c’est comme moi... » avant même que j’eusse pu finir mon douloureux récit ! Diabolique constatation qui ne m’avait guère frappé jusque là. Quoique mes dernières invitations à la maison m’avaient déjà mis la puce à l’oreille... Et avec le recul, l’analyse *égotique* de ces joyeuses soirées est totalement accablante. Ils ont tous fait *leur guerre*, à leur manière.

On y trouve le mordu de bateau capable de tenir la soirée avec ses coups de tabac héroïquement maîtrisés et dont tout le monde se fout royalement surtout si, comme moi, les convives autour de la table n’ont pas *l’écoute* marine ; on y croise le fêtard attardé dont les espiègleries éthyliques sont restées bloquées sur une époque dont il n’a même plus le physique de sa crédibilité et qu’il enjolive à chaque récit sans se rendre compte que l’assemblée qu’il amuse se rit plus de lui que de ses aventures éculées qui confinent à la grossièreté ; on y rencontre le baiseur fou dont le pénis atteint de telles dimensions qu’il demande à sa partenaire de ne pas trop s’éloigner sans se rendre compte que sa braguette restée béante le confronte à la théorie de la vacuité ; on y reçoit des braves gens tout court qui pensent sans doute que leurs photos de vacances ou bien celles des cousins du neveu de leur beau-frère peuvent présenter un intérêt digne de mobiliser une

soirée et un public dans l'observation de l'évolution du primate platyrrhinien en milieu défavorisé !

Bref, *sacrées soirées* auxquelles je ne renie rien aujourd'hui mais dont j'analyse les rires différemment.

Parlez-moi de moi, il n'y a que cela qui m'intéresse, fragile facette de la thérapie d'une solitude intellectuelle naufragée, en totale rupture avec la notion d'altérité. L'invraisemblable égotisme de l'être humain dépasse l'entendement et dénonce, j'en ai peur, les fondements futurs du monde de demain.

Dommage...

J'aurais bien aimé qu'on me demandât comment va mon couple afin que j'exprimasse les doutes qui m'assaillent sur un sujet aussi essentiel et sibyllin, j'aurais bien aimé expliquer comment la réflexion m'a mené jusqu'au caritatif et en quoi il peut être un élément fondamental du thème universel du sens de notre vie et j'aurais bien aimé qu'on me considérât tel que je suis et non comme le miroir qui renvoie l'image frelatée d'un égoïsme déplacé.

Même Suzy, pourtant critique et parfois acerbe, trouve que je ne suis pas objectif dans mes attaques en règle sur la médiatisation d'une partie de notre société qui n'a pas la moindre utilité, à mon sens. Je veux parler de toute cette frange sans talent qui n'a de considération que pour elle-même et qui fait la couverture de nos journaux pour la plus grande satisfaction d'une masse en quête de voyeurisme. Elle ne partage pas mon analyse et me trouve bien sévère lorsque je traite de parasites et verse sans discernement tous ces *people* au même rebut.

Encore un des méfaits de notre société fric, pourtant, qui starise n'importe quel crétin que la télé a fait connaître en lieu et place de ceux qui, dans l'ombre d'un laboratoire ou d'une officine, tracent l'avenir de l'homme et de son environnement en toute humilité. Maintenant, que l'on veuille faire une distinction entre un acteur de cinéma et le dernier né de la télé-réalité ne m'inspire aucune nécessité, le Cinéma ayant eu ses heures de gloire méritées mais

ayant depuis totalement sombré dans la fabrication stérile de produits de marché qui sont à des années lumière du vecteur culturel qu'il a si bien représenté.

- Comment peux-tu regretter une époque que tu n'as même pas connue ? s'indigna Suzy.

- Tu as raison il ne peut s'agir de nostalgie me concernant, c'est donc plus objectif que cela puisqu'il s'agit simplement de constater que le cinéma d'acteurs a été remplacé par l'industrie des comédiens.

- Tu te gargarises avec des formules...

- Pas du tout. Quand Brasseur – le père -, Simon, Juvet, Ventura, Blier et bien d'autres apparaissaient à l'écran tu étais tout de suite en empathie pour la simple raison qu'ils n'étaient pas dans l'interprétation d'un scénario, ils jouaient leurs propres rôles. Le fric n'était que la juste récompense de la passion qui les animait. Ce qui m'impressionne de ce cinéma c'est la force des personnages, la justesse de l'écriture et l'efficacité du scénario.

- Et aujourd'hui ?

- Aujourd'hui ce sont des comédiens qui ne pensent qu'à monter leur cul. C'est l'ère du paraître, du fric et du vedettariat, que l'on combine avec une offre qui n'est plus en adéquation avec un produit culturel.

- Comment peux-tu laisser croire qu'il n'y a plus de bon cinéma !

- Bien sûr qu'il en existe encore, mais c'est comme les bouquins ou la chanson, ça... Kubrick a rejoint Chaplin mais ne représente pas la tendance lourde de ce septième art de plus en plus contestable.

- Question de marketing.

- C'est bien ce que je dis, de nos jours il faut vendre et comme on ajuste l'offre au plus près de la demande on nous impose la dictature de la médiocrité ! T'entends toujours les mêmes niaiseries sur les ondes radio, tu vois toujours les mêmes débiles à la télé alors que pourtant les talents sont toujours aussi légion.

- Ça, je reconnais volontiers que ce ne sont pas forcément les plus talentueux les plus médiatisés.

- C'est même le contraire. Regarde le phénomène de starisation actuel...

- Evidemment, si c'est pour me parler de la Star Ac ou du Loft...

- C'est pourtant bien là que les gens s'identifient ! Quand on pense qu'une Loana ou un Steevy sont plus populaires que le professeur Beaulieu, Maria Nowak, Michel Serres, Axel Khan, Boris Cyrulnik ou Yves Coppens, tu peux te poser des questions sur l'avenir de notre société.

- Et t'expliques ça comment ?

- Bêtement. On a toujours eu besoin de héros qui, au fil des siècles et de la technologie ont pris des formes différentes de plus en plus proches du *consommateur*, jusqu'à en oublier l'essentiel en le vidant de sa substance. Jadis, c'était Jésus, Napoléon ou de Gaulle les héros authentiques de la vie quotidienne puis ce furent les acteurs de cinéma qui n'en étaient plus que les représentants. Puis vint la télévision qui consacra tous ceux qu'elle exhibait à l'écran jusqu'à ce que le présentateur endossât lui-même l'ample déguisement de la star. Un comble

quand même quand on pense qu'il parvient à détourner à son profit l'aura de ceux qu'il est censé mettre en valeur ! Maître incontestable dans le genre, je crois que la palme revient à Mégalo Sébastien dont le nom au générique d'une de ses émissions était inscrit en plus gros caractères que la vedette à laquelle il rendait hommage ce soir là et qui n'était autre que le populaire Henri Salvador !

Peut-on lire l'évolution d'une société à travers l'histoire de ses médias et que seront demain les héros de la société de communication dont l'Internet et la webcam auront pris possession ? J'en frémis rien qu'en me demandant comment des êtres humains dotés d'un pouvoir de réflexion ont pu développer un tel culte de la personnalité à d'aussi insignifiants, et souvent méprisants, acteurs de notre société, à l'ego surdimensionné et à cent lieues des réalités quotidiennes de ceux qu'ils sont censés représenter !

Les *Restos* ont achevé leur campagne d'hiver voici un mois et me laissent tout le loisir d'accompagner Léo dans son combat contre les OGM avant que n'ouvre l'inter campagne qui, de toute manière, ne s'adressera qu'à une population beaucoup plus limitée. En quatre mois d'exercice assidu, j'ai intégré le système et la philosophie de cette remarquable association qui fait montre d'une étonnante générosité désintéressée. Ne nous y trompons pas, les *Restos du Cœur* c'est une véritable entreprise sociale qui comprend 45.000 bénévoles ! Stupéfiante organisation en toile d'araignée qui a en charge de faire fonctionner les 1.900 centres que gèrent les associations départementales. Je ne sais pas s'il est possible de se rendre compte ce que cela représente comme mise en place et comme débauches d'énergie d'alimenter plusieurs fois par semaine une population démunie au bénéfice de laquelle 67 millions de repas ont été servis ! Vu de l'intérieur c'est véritablement impressionnant et source d'un optimisme surprenant dans cet univers

sauvage qui n'a pas pour objectif de faire de l'altruisme sa valeur de référence... L'incomparable Coluche a fait de son coup de gueule un microcosme exceptionnel qui, par sa générosité, est l'antithèse même du libéralisme : pas de profit, pas d'ego, pas d'injustice, que de l'empathie. Je ne peux que me féliciter d'appartenir à cette communauté exemplaire dont je m'efforce de respecter la charte au quotidien et de résister à son article deux, qui interdit toute forme de bénéfice, direct ou indirect... or il n'est pas rare que j'en retire une immense fierté !

Plus encore que la gratitude que provoque l'engagement des bénévoles, c'est l'immense espoir qu'entretient l'existence même d'une telle structure qui motive ma nature, peut être un peu trop naïve. Mais quand même, que dire de ce formidable élan généreux, spontané et désintéressé, qui va complètement à contre courant des nouveaux standards générés par le libéralisme sauvage, dont le rayonnement universel semble inéluctable ? Réunir autant de monde autour d'une telle cause n'est-il pas aussi le signe de l'émergence d'un antidote inévitable ? Chaque système, chaque création, chaque médicament n'engendre-t-il pas des effets secondaires inattendus ? Le développement des ONG, depuis leur création qui doit remonter aux années post soixante-huitardes, est impressionnant et ne cesse de peser dans la politique et, surtout, dans l'économie du monde actuel, et constitue le seul argument de poids à faire valoir dans une économie de marché mondialisée. Il faut savoir que ces organisations à caractère humanitaire représentent

aujourd'hui dix à vingt pour cent du PNB mondial ! Ce qui est énorme. Alors pourquoi ne pas se prendre à rêver et envisager qu'il serait possible de juguler ce libéralisme à tout crin qui nous déshumanise un peu plus chaque jour ?

Le principe pouvant difficilement être remis en cause, car basé sur l'indispensable libre concurrence, comment imposer des règles à cette jungle du toujours plus où l'écart se creuse dangereusement entre les plus riches et les plus démunis ? Ce pourrait être tout l'enjeu du formidable avenir qui nous attend si nous survivons à nos excès présents... Imaginons une société beaucoup plus juste dans laquelle l'échelle des salaires serait considérablement réduite et dans laquelle l'homme serait revenu au centre d'un système fait pour lui (Comment justifier une économie qui génère des profits avec des gens sans travail ???). La solution résidant sans aucun doute dans l'inexorable mise en place d'une gouvernance mondiale... ça existe bien déjà dans le football avec la FIFA ! L'ONU ne pourrait-elle pas en être l'embryon ?

Qui d'autre pourrait réguler un marché globalisé fou dans lequel chacun surveille la performance du voisin dans l'espoir de profiter du moindre faux pas, en permanence traqué par la race la plus abjecte que le capitalisme ait porté : les spéculateurs ? Car aucune entreprise ne limitera volontairement ses profits au bénéfice de ses employés tant qu'elle dépendra d'actionnaires qui sont en course permanente aux dividendes les plus performants.

Qui d'autre pourrait peser sur la croissance, cet insupportable mythe curieusement admis par tous les courants politiques ? Comme si le bonheur de chacun dépendait du volume de notre consommation !

Ahurissante dictature du plus sur le mieux !

Combien de temps cela prendrait-il pour réinscrire la marche de notre planète sur la trajectoire d'un développement durable et pour faire comprendre aux consommateurs addictes qu'ils doivent changer leurs (mauvaises) habitudes ? Il ne faut pas attendre demain pour rouler à l'hydrogène à la place du pétrole, pour manger bio et confectionner des produits durables à la place du jetable. C'est aujourd'hui qu'il faut décider de se contenter d'un véhicule adapté à sa structure familiale plutôt que de vouloir épater avec le plus gros modèle, qu'il faut allumer sa télévision uniquement pour la regarder et qu'il faut la changer parce qu'elle ne fonctionne plus et non pas parce que l'écran plat est à la mode, qu'il faut acheter un produit pour le service qu'il peut nous rendre et non pour les gadgets qu'il véhicule, en un mot : satisfaire un besoin et non plus une envie. Se préparer à devenir objecteur de croissance...

Ce sera la seule façon de survivre aux excès que notre modèle a engendré et d'échapper aux inévitables *vocations* qu'il aura suscité. La Chine et L'Inde, pour ne parler que d'elles, pourraient être la motivation suffisante à notre raisonnable prise de conscience, alors qu'elles sont les seules satisfactions d'une cruelle globalisation !

Ça fait un petit moment que je n'ai pas vu Marco, ces temps ci. Il faut dire qu'il est actuellement en pleine expectative professionnelle, pesant le pour et le contre de la proposition que son pote Arnaud lui a faite de s'investir, en associés, dans la création d'un cybercafé. J'espère ne pas l'avoir froissé en lui expliquant sans ambiguïté ce que je pensais des associations... Pas celles de 1901, les autres ; celles qui font capoter toute initiative le jour, inévitable, où les associés ne s'entendent plus.

Il faut dire aussi que nos couples respectifs brident une large part de notre vieille amitié, qui ne peut fatalement plus afficher la même complicité. Je ne sais pas où il en est exactement avec Véronique mais, même si le couple ne laisse paraître la moindre faille en public, je subodore, connaissant son égoïste indépendance, qu'il doit aussi être confronté, au moins, aux types de soucis qui perturbent mon ataraxie conjugale. C'est nul de penser cela, je le concède, et procède peut être même d'une jalousie malsaine qui ne fait pas honneur au combat que je

mène contre toute forme de bêtise humaine. Toujours est-il que je vois moins souvent mon pote, Marco, et que Suzy, malgré tout le charme qu'elle dégage et toute l'indispensable féminité qu'elle me dispense, ne compense pas ce manque dont Véronique détient aujourd'hui la quasi exclusivité !

Pour ce samedi chaud et ensoleillé, Suzy a choisi l'option pique-nique. Il est onze heures trente et c'est en passant par Ragonde pour s'approvisionner que l'odeur du fumet des quelques poulets sacrifiés sur la broche d'un charcutier nous a clairement indiqué l'itinéraire qu'il nous faudra emprunter : Il ne peut plus s'agir, en effet, que d'une virée limitée pour... ne pas laisser refroidir le volatile, qui déjà nous fait saliver ! Alors ce fut le parcours classique, celui dont je ne me lasse jamais, surtout à cette époque divine où les cerisiers sont chargés.

Départ de Le Boisset pour s'enfoncer sur les fabuleuses petites routes du Luberon tranquille qui mènent jusqu'à Bonnieux, en traversant le plateau des Claparèdes et après avoir desservi les charmants petits villages du Castelet, d'Auribeau et de Saignon, dont la soudaine découverte du piton rocheux constitue toujours un moment fort du circuit. Tortueuse et pentue, verte et rouge des majestueux coquelicots qui inondent les prairies encore irriguées, la route sillonne le printemps auquel les cerisiers offrent l'abondante récolte de ses délicieux fruits. L'étroitesse de son profil semble tracer la voie de la moisson qui me rappelle qu'à quinze ans il me suffisait d'élever la main, sans quitter ma bicyclette,

pour profiter dans l'instant des plus belles douceurs provençales. Le souvenir est tenace et dédouble son émoi quand l'image me rappelle qu'une délicieuse nymphette au doux prénom de Sandrine a consacré là mon premier désarroi. Les côtes, qui ne manquent pas, m'autorisaient à placer mes doigts émus sur le rebord de sa selle, à quelques encablures seulement du fantasmagorique tissu de sa robe à fleurs, que mes sens s'imaginaient effleurer parfois.

J'ai revu Bonnieux, dont la 1.227^e visite n'a pas entamé mon enthousiasme. On a même prolongé ce divin parcours jusqu'à Roussillon, dont la route conserve tout le charme jusqu'aux contreforts rouges et oranges de cet étonnant village qui reste un modèle du genre malgré sa regrettable adaptation au tourisme de masse.

Il fallait que cette journée fut bonne pour avoir les capacités à résister aux tensions urbaines que l'on rencontre à la périphérie de Ragonde, quelle qu'en soit la modeste importance. Ou ma vie de reclus dans le Luberon sauvage commence à produire ses effets sur l'insupportabilité du monde moderne ou bien celui-ci atteint, par son extension quotidienne et ses dérapages incontrôlés, le domaine de l'insupportable ; toujours est il que je suis de plus en plus sensible à certaines pollutions, dont le bruit est pour moi le parangon des effets nuisibles. D'autant plus qu'il me semble être le plus accessible à un traitement efficace et rapide.

A quoi bon faire le plein d'énergie et accéder à un état de quiétude maximum si c'est pour en perdre tout le bénéfice en l'espace des quelques

minutes nécessaires à la traversée d'un périmètre urbain ? La multiplication des véhicules à moteur n'explique pas à elle seule cet insupportable brouhaha généré le plus souvent par d'inadmissibles dérives individuelles ; chaque fois la cause est la même, l'incivilité ! J'ai même des envies de meurtre à cet instant précis où, à l'arrêt d'un feu rouge, je suis obligé de crier pour me faire entendre de Suzy parce qu'un petit merdeux s'est cru autorisé à trafiquer le pot d'échappement de son scooter qu'il fait vrombir à l'envi. Image, et surtout son, de la vie quotidienne totalement rentrés dans les mœurs et qui admettent implicitement la suprématie du plaisir individuel sur l'intérêt collectif. Et encore heureux que l'automobiliste qui nous suit n'ait pas poussé son auto-radio à fond... Vous savez cet angoissant bruit sourd et profond qui résonne dans tout le corps et dérègle les battements du cœur... Comme si on était en boîte... alors qu'on est que dans une caisse !

Ce fléau, que nos brillants débatteurs politiques – à commencer par nos éminents écolos qui n'ont pour cible que le nucléaire – ne remettent jamais en cause, n'est jamais présenté comme une pollution éminemment nuisible à l'équilibre de l'individu. Drogés au bruit - que ce soit à la maison où la télé marche en permanence, dans les endroits publics branchés régulièrement sur une station radio ou un canal musical quelconque, à l'hyper marché où un sinistre pitre nous assène bruyamment nos réflexes pavloviens, ou bien encore dans la rue livrée à l'incivilité des individus - il n'est désormais plus possible de s'entendre penser ! Pervertis au bruit, le

silence fait peur à tous ceux qui angoissent de se retrouver face à eux-mêmes. Fruit de notre édifiante société de communication, le bruit est alors devenu le substitut pervers de la solitude autour de laquelle s'organise l'inexorable besoin compensatoire d'étourdissement. Exactement de la même manière que nos achats échappent à la raison que notre société de consommation a dévoyée.

Bruit et consommation m'apparaissent clairement comme les exutoires perfides d'un mal être qui ne veut pas dire son nom, au cœur d'une civilisation dont les fondamentaux glissent de manière inquiétante vers la reconnaissance du superficiel et de l'individualisme.

Retire-toi dans toi, parais moins, et sois plus
disait Théodore Agrippa d'Aubigné !....

Nos projets de vacances ayant été chamboulés par les impératifs médicaux que la santé de ma mère nécessitait, j'ai pu participer intégralement à l'inter campagne des Restaurants du Cœur. C'est la même chose qu'en hiver sauf que les barèmes qui régissent l'admission des bénéficiaires sont deux fois plus rigoureux ; à savoir qu'on ne pourvoit qu'aux cas les plus désespérés puisque, seules, les personnes disposant de la moitié des ressources éligibles sont prises en charge. On n'en est pas fiers car, personnellement, je pense que quelqu'un qui a faim l'hiver connaîtra les mêmes carences l'été. Mais on est une association caritative qui fait ce qu'elle peut pour venir en aide aux plus démunis et qui ne peut malheureusement pas se substituer pleinement aux devoirs de l'état sans les énormes capacités budgétaires qui sont les siennes.

D'un autre côté ça laisse plus de temps pour partager et comprendre la vie des indigents et pour s'impliquer davantage dans les structures de l'association. C'est pourquoi j'ai accepté de prendre

des responsabilités au cœur de la cellule départementale. J'y ai même consacré l'intégralité de mes congés d'été, ce qui n'a pas fait avancer la sérénité de mon couple...

Savais-je, en acceptant ce niveau de responsabilité, qu'un tel engagement ponctuait logiquement mes difficultés conjugales ou bien n'ai-je pas su voir que ma démarche allait ajouter un degré supplémentaire à l'incongruité bienveillante de cet illusoire et fragile Eden ? Toujours est-il que ma vie de couple va aborder un nouveau tournant en cet été dévastateur... de brillante coupe du monde de football !

Ouais, car ça a d'abord débuté par ce mois de juin fabuleux dont la performance des *Bleus* nous a procuré un taux d'adrénaline exceptionnel et a atteint un niveau de satisfaction que personne n'attendait vraiment. On les disait moribonds, nos footballeurs - décevants lors de la précédente coupe du monde et du dernier Euro – avant de nous gaver de bonheur jusqu'à cet injuste sort qui les a privés du titre suprême sans avoir perdu. Bilan : c'est quand même, en plus d'une grosse frustration sportive au niveau du résultat, de nombreuses heures volées à l'intimité de mon couple ; heures qui comptent double pour toutes ces femmes anti-ballon qui s'auto énervent de constater qu'on les remplace un peu trop facilement avec des copains, une bière et un écran de télévision. Bon, c'est sûr qu'après j'aggrave mon cas en consacrant une grande partie de mes vacances aux *Restos du Cœur* ! De toute façon, elle était déjà énervée ! Alors tant qu'à participer à l'inter

campagne autant accepter de servir l'association à un niveau de responsabilité dont l'intérêt et l'efficacité sont d'une tout autre dimension.

Je me rends compte ce qu'est réellement l'engagement caritatif. L'ultime objectif rationnel de la présence sur le terrain d'une organisation humanitaire occulte de façon trop radicale le travail considérable effectué en amont, qui s'apparente à la structure de n'importe quelle entreprise privée ; à ce handicap près que la motivation en milieu caritatif n'étant pas d'origine lucrative, elle est beaucoup plus difficile à préserver dans le cadre d'une éthique donnée. La motivation des bénévoles est de source variée, allant de l'humanisme à l'égoïste thérapie personnelle en passant par la charité. Mais chacun sert une cause qui n'est pas entretenue par le principe même de la libre concurrence et dont la participation peut être mise en cause à tout moment... par le bénévole ! Car - et c'est là où réside toute la difficulté des responsables en milieu associatif - les rapports qui s'établissent ne sont pas d'ordre hiérarchique et ne peuvent être empreints d'aucun moyen de pression. Chaque bénévole est différent et, sans jamais répondre à la même motivation, gère librement sa participation à l'œuvre communautaire. Un responsable a donc l'immense devoir d'unifier un groupe hétéroclite pour lequel il devra faire ressortir et canaliser toutes les compétences identifiées tout en maîtrisant de façon individuelle et avec délicatesse les défaillances, voire les pathologies, de ceux pour lesquels il n'aura d'autre alternative que d'accepter la générosité.

Beaucoup de bénévoles sont des personnes à la retraite car nous sommes encore dans le schéma d'une société où, seule, la valeur travail rémunéré a droit de cité. Très peu parviennent à conjuguer leur profession avec l'associatif, quant aux chômeurs tout est fait pour que les associations ne puissent pas profiter de cet espace temps providentiel que l'infortuné travailleur sans emploi temporaire se propose d'utiliser à une cause juste lui permettant de garder le contact avec les réalités d'une société dont il ne doit surtout pas se couper. J'ai ainsi découvert qu'un chômeur pouvait perdre ses droits s'il dépassait un certain quota d'heures ; Rachid, un copain des *Restos* a failli faire les frais de cette invraisemblable ineptie en reconnaissant de bonne foi travailler à temps plein pour la cause des plus démunis, en attendant de retrouver un boulot ! Raison affichée : le chômeur doit utiliser son temps à la recherche d'un emploi ! Comme si on vivait encore à l'ère Napoléon, à une journée maximum à cheval de tous les centres d'intérêts... Merveilleux pays où l'informatique, que l'on a mis un certain temps à adopter et qui a été inventée pour nous simplifier la vie, constitue un fardeau supplémentaire dans la vie de nos entreprises qui, adeptes de la ceinture et des bretelles, ont maintenant à gérer *et* l'informatique *et* le papier ! C'est un peu comme les collectivités territoriales qui s'inventent régulièrement un niveau supplémentaire de responsabilités sans jamais supprimer celui qui n'a plus le découpage approprié. Trente-six mille communes subsistent ainsi alors que la plupart d'entre elles se

sont depuis longtemps regroupées en communautés - qu'elles soient de communes, d'agglomérations ou urbaines - et notre bon conseil général, emblème du département au découpage totalement administratif, ne veut pas entendre parler d'une quelconque restriction de son pouvoir alors que l'émergence des *Pays* représente autrement mieux la diversité de nos terroirs ; sans compter que l'avènement de la Région – autre machine à produire des élus – a créé, entre temps, un nouvel échelon dans cet écheveau abominable de représentativité locale qui sert plus l'élu que l'électeur !

Tout ça pour dire qu'une association caritative - qui se substitue à l'état pour prendre en charge une partie de la population qu'il a marginalisée - non seulement a de grosses difficultés pour trouver un financement, que les pouvoirs publics ne s'empressent pas forcément de faciliter, mais se trouve également confrontée à des juridictions qui peuvent aller totalement à l'encontre de son objectif.

Ca aurait pu me démobiliser ; bien au contraire. Comme tout fléau qui ne tue pas sa victime, je sors renforcé d'une épreuve qui m'a conforté dans l'axe de la démarche à suivre. J'ai compris l'importance du caritatif dans notre monde moderne qui doit pouvoir peser sur l'infamante machine économique aux déraisonnables fonctionnements inhumains. J'ai une idée de ce que pourrait devenir notre société si l'engagement associatif se généralisait et je songe parfois à ce que pourrait être mon apport personnel au sein d'une

communauté internationale en lutte pour la santé et la
faim dans le monde...

A l'aube d'attaquer une nouvelle campagne d'hiver avec *les Restos* je savais que ma vie s'engageait sur l'aiguillage d'un itinéraire dont je ne maîtrisais pas la destinée mais dont l'irréversible orientation ne pourrait plus échapper à la gestion de mon quotidien. Il est des périodes dans la vie où tout ce que l'on a emmagasiné semble tout à coup constituer la maturité. On sait que la vie peut changer non parce que l'on croit détenir les réponses mais parce les questions ne sont plus d'angoissantes interrogations.

Marco est là, devant moi, l'œil vif et le verbe haut, comme aux plus beaux jours de nos complicités célibataires, isolé dans les brumes des volutes bleues des bruyants consommateurs du café des Lices.

- Mon pauvre Gaby, moi qui croyais que tu vivais la grande passion !

- Je ne suis pas à plaindre, tu sais. Hier encore je le pensais aussi mais je me réjouis d'avoir pu identifier que ce que je vis n'est pas en conformité avec ce que je suis en droit d'attendre d'une vie

partagée. Regarde autour de nous le nombre de potes qui ne remettent jamais en question leur couple et qui vivent des caricatures d'idylles ridicules. C'est pas quand les rapports se tendent...

- Autrement dit la crise passion, ne put-il s'empêcher d'ironiser avec humour.

- Qu'il faut se demander pourquoi ! L'extrême complexité du couple en fait un petit modèle de démocratie.

- Putain, t'as raison. J'irai même jusqu'à dire qu'il nécessite des respirations indispensables qui peuvent aller jusqu'à des séparations salutaires.

- C'est ce que disait Pat' l'autre jour, avec sa causticité légendaire, en racontant que lorsqu'il avait fêté dignement ses noces d'argent en emmenant sa femme aux Caraïbes, ses amis épatés lui avaient demandé ce que seraient alors ses noces d'or. « Hé ben, j'irai la rechercher » avait-il ponctué d'un grand éclat de rire...

- Ahhhhhhhh, ce con de Pat' qui n'a jamais été marié plus de trois ans d'affilée !

- Et toi, t'en es où ?

- C'est compliqué. Question cul, c'est le panard. Pour le reste je dois encore compléter ma formation sur la psychologie féminine...

- Ça fait quand même un bail que vous êtes ensemble maintenant ?

- Ouais, plus de trois ans et j'avoue que je ne sais pas encore si j'ai quitté ou pas la catégorie des couples que tu stigmatisais précédemment. Ce qui est nouveau chez moi c'est que je fais l'effort d'aller au-delà de nos divergences et que Véro affiche une

adaptation certaine à la construction d'un truc qui ressemble à une cellule familiale.

- Non, ne me dis pas que...

- Et si, mon pote. Elles en rêvent toutes, tu sais bien. Et moi, torcher les nains ça me paraît au dessus de mes forces.

- Tu vas faire quoi ?

Il réfléchit un instant.

- Je crois que je vais commencer par baiser sa meilleure copine qui me fait bander comme un cerf et dont les quatre chiars ont a tout jamais dégoutée d'une éventuelle grossesse.

- Ha, ha, excellent... Tu t'occuperas des devoirs au lieu des couches...

- Je crois que la paternité ça ne s'improvise pas, tout comme l'amour, mais que ça peut venir avec le reste. Tu me disais savoir ton couple condamné : formidable, au moins tu sais. Je crois que je vais quitter Véro, au moins temporairement, pour savoir où j'en suis plus précisément et éviter de tomber dans un piège qui ferait le malheur de tout le monde.

- Tu reprends une mousse ?

- Un peu, mon neveu, ça faisait un p'tit moment que ça ne nous était pas arrivé.

- Ton boulot ?

- Ca y est, je me lance ! Je monte ma boîte avec Arnaud mais on se met en société et on a décidé de séparer très clairement nos domaines d'intervention.

- Tu commences quand ?

- Dès que les locaux seront prêts, je pense pour le début du printemps. Et toi ? Tu m'avais dit regarder ailleurs ces derniers temps.

- Je vais me tirer. Quand ? Je n'en ai aucune idée, mais je sais ce que je veux.

- Tu l'as fait où ton stage de maturité intellectuelle ?

- Rigole pas, je suis dans une passe délicate parce que je remets beaucoup de chose en question mais ô combien enrichissante et fabuleuse à vivre car j'ai l'impression que mes choix découlent d'une logique implacable et qu'ils sont donc aussitôt validés par mon subconscient. C'est bizarre mais si confortable !

- Et c'est quoi la destination de ton trip ?

- Je veux faire du caritatif à temps plein. *ATTAC* et *les Restos* m'ont ouvert la voie. Plein le cul de se faire tartir dans une activité qui, d'une façon ou d'une autre, participe à la scission d'un monde écartelé entre gabegie et misère. Je vais postuler pour aller travailler en Afrique, en Papouasie ou dans n'importe quelle contrée que notre folie et notre abject égoïsme ont délibérément condamnée. Je sais ce que tu vas me dire, Marco, mais vas te faire foutre avec ton fatalisme déculpabilisateur et tes valeurs à la mors moi le nœud ; ton seul mérite est d'être né du bon côté, alors tu pourrais au moins accepter la règle élémentaire de solidarité qui, de toute manière, sera loin d'amputer ton insolente santé ou tes moyens financiers !

- Putain, mais j't'ai rien fait, Gaby !...

J'ai pris tous les contacts nécessaires pour rejoindre en temps voulu un organisme humanitaire à l'étranger. Ce ne sont pas les associations qui manquent. Mon seul souci est que je ne peux pas faire ça à ma mère qui ne le supporterait pas. Après mûres réflexions j'ai donc décidé de ne pas donner suite, pour l'instant, à une éventuelle expatriation, concentrant mon action sur *les Restos* qui m'accaparent de plus en plus. Que chacun s'occupe déjà de ses parents... et une forme de misère disparaîtra.

Elle a bonne mine aujourd'hui et elle ne me fera jamais regretter de différer ma destinée. Habillée dans un ensemble beige qui fait ressortir le ton mat de sa peau, maman a le sourire de me voir débarquer à l'improviste en ce jeudi midi.

Sans raison apparente j'ai eu envie de lui consacrer l'heure du déjeuner. Le soleil bas de l'hiver envahit la table où elle s'active à ajouter le couvert qui me permettra de partager son frugal repas. Elle est un peu paumée mais tellement

heureuse qu'elle n'aperçoit pas l'entrée de sa voisine qui a profité de la porte restée béante. Je suis sûr que si je le lui demandais elle attribuerait cette apparition à une volonté divine : pensez donc des légumes et des fruits tout frais du jardin qui nous arrivent à la minute où je parais !

C'est de Gaulle qui a dit que la vieillesse est un naufrage ; Quelle autre métaphore utiliser pour décrire cette évidente réalité ? Mais je lui reconnais néanmoins un avantage émérite qu'elle seule peut procurer : elle nous rapproche de l'égalité, qui deviendra effective avec la mort. Un vieux bourgeois est vieux avant d'être bourgeois et sa santé dépendra plus de ses artères que de sa condition sociale, même s'il y a des liaisons évidentes. Et je persévère quand je croise quelquefois ma vieille tante qui a toujours rêvé de ressembler à Brigitte Bardot... car c'est fait maintenant !

« C'était délicieux », dis-je en embrassant maman et je file à toute allure en espérant que ma hiérarchie ne respectera pas plus que d'habitude la ponctualité de ses rendez-vous. J'avais complètement oublié que c'est à 14 heures qu'a lieu la grande farce des bons points distribués pour l'année écoulée. Si j'arrive en retard ça va pas les inspirer, surtout si Vulcain leur a expliqué ma façon d'interpréter les désirs des clients... Bof, mon avenir est ailleurs...

Routine désabusée d'un non événement sans reproches ni compliments, j'ai bien compris que la carotte qu'on nous agite en début d'année, on nous la mettait dans le cul au terme des objectifs réalisés... Pas d'autre moyen de définir la grossièreté avec

laquelle notre travail et notre professionnalisme sont considérés. C'est content de me dire que je n'avais pas attendu leur humiliation pour décider de mon avenir que j'ai quitté mon lieu de travail sans plus tarder.

C'est au café des Lices que mon amertume s'est estompée. Pat' avait la pêche des grands jours et jouait, apparemment depuis quelque temps déjà, avec son vieux complice Robert dont la lecture des évènements a toujours été source d'imagination et de verve oratoire pour ses interlocuteurs. A en juger à la couleur de leurs pommettes luisantes et au niveau sonore de leurs échanges, j'ai tout de suite compris que j'avais dû manquer une partie intéressante du débat universel qui les animait...

- Crois tu qu'il y ait la moindre réflexion dans la masse abrutie qui s'enfile, inerte, les niaiseries incultes de nos programmes téléés, éructait Pat' ?

- Y a quand même pas que de la merde ! s'indigna Robert.

- A quelle heure tu te couches ?

- Vers onze heures, mais je ne vois pas bien ce que ça vient foutre ici.

- Ca vient démontrer l'incohérence de tes propos, sachant que les seules émissions susceptibles d'utiliser une partie de ton cerveau, si Lelay n'a pas tout bouffé – mais dans ce cas, c'est que t'es encore plus con que je ne pensais -, débutent toujours après ta mise hors jeu.

- C'est faux, ça.

- Comment ça c'est faux ? Taddei, ça commence après l'imbuvable Drucker qui officie à

23 heures, Durand, ce con, c'est à minuit moins le quart et le trou-du-cul aux fauteuils rouges a juste le temps de présenter son émission avant d'anesthésier tes sens. Ou alors, tu fais croire, comme plein de français, que t'a regardé Arte...

- J't'emmerde, je regarde ce que je veux et je ne vois pas ce que Mireille Dumas aurait de moins que tes pitres conformistes !

- Ah, la Mimi des Bobos... Je l'avais oubliée, celle-là. La télé réalité revisitée par l'élégante psychanalyste d'une cohorte de stars de Prisunic en mal de notoriété ! Effectivement, c'est en *prime*, comme ils disent ces disjonctés. Il n'empêche que dans les années 70, Pivot ça commençait à 21 heures 40 ! On n'avait certes pas la liberté d'aujourd'hui mais la télé était un véritable service public sans audimat et sans publicité – à peine quelques réclames de type générique – et, surtout, à vocation culturelle ! Tu sais ce que ça veut dire ?

- Vieux con poussiéreux ! Si tu quittais ta toile d'araignée tu verrais qu'on a changé de siècle...

- Quand on sait les sommes colossales englouties par les annonceurs du petit écran, on se dit que c'est bien parce que le jeu en vaut la chandelle. Donc ils les avalent leurs merdes ! Et comme la dictature de l'audimat, dopée par le profit à tout crin, ne laisse plus aucune place à l'offre culturelle, ce seront bientôt les pubs qui seront encadrées ou entrecoupées d'émissions de plus en plus en rapport avec l'abrutissement des masses.

- Enlève tes lunettes noires, biquet, ça sent déjà le gaz...

- Et j'te parle pas de la liberté de la presse que ça va conditionner ! Polac, tu vas pouvoir le foutre définitivement au musée des mythes. Comme pour Jésus, on trouvera bien une version pour manipuler la vérité et faire admettre sans aucune difficulté que Bouygues l'a canonisé...

- Putain, mais t'es schizo, ma parole.

- Qu'est-ce que tu veux, la télé ça rend con...

- Alors, faut pas la regarder.

- T'as raison, regarder la télé, ça fatigue... surtout quand elle est allumée !

Comme Marco, j'ai décidé de me séparer de Suzy.

Ça fait maintenant une semaine qu'elle est partie et, malgré l'immense vide qui lui a succédé, je me sens beaucoup moins seul que je ne le craignais. Au delà de l'absence physique, transcende ce que j'ai envie d'appeler la solitude accompagnée. Oxymore que j'utilise à dessein pour souligner qu'un esprit en marche ne saura se contenter d'une vie de couple ordinaire à laquelle il substituera, nonobstant l'importance des rapports sexuels, l'ascèse d'une démarche intellectuelle. Chacun peut accorder à son corps l'hygiène nécessaire sans pour autant mettre en péril sa santé cérébrale, même si, bien évidemment, l'idéal émerge lorsque l'acte charnel devient l'aboutissement d'une osmose intellectuelle. Le cul au service de l'esprit, en quelque sorte, là où trop de couples se forment à l'inverse de conditions qu'il devient extrêmement difficile de faire coïncider...

J'ai franchement cru que Suzy pouvait s'inscrire dans cette démarche là ; ce qui en accentue la déception !

Je vais donc passer mon deuxième week-end en solitaire car j'ai pris de vitesse Marco qui, malgré ses déclarations tonitruantes, n'a pas encore passé le cap. Le plus dur n'est pas de se retrouver seul et d'assumer sa solitude mais de ne plus pouvoir faire partager ses sentiments. Une odeur, un son, un goût, une image que je ne peux plus désormais apprécier à sa juste valeur, au moins le temps que ma sensibilité se réadapte à l'environnement de mon nouveau statut. Mais c'est aussi l'occasion de goûter une liberté que mes différentes expériences conjugales éclairent sous un angle totalement nouveau. Ai-je réellement aimé ? Il y a presque cinq ans maintenant, je croyais pouvoir répondre à cette angoissante interrogation dans la magie d'une rencontre qui devait chambouler la nature des rapports que j'avais entretenus jusque là avec mes différentes partenaires.

Si je traînais encore au marché, le samedi, à midi et demie, j'avais intérêt à me grouiller pour ne pas me faire engueuler. Rien de tout cela aujourd'hui, je peux laisser mon instinct suivre mes envies du moment, qui me font abandonner les chalands du centre de Ragonde pour profiter des rayons doux de l'hiver. Les Beatles font chavirer mes sensations à fleur de peau en m'assénant un déchirant *All you need is love* aussitôt suivi d'un pathétique *Hey Jude* qui me rappellent que Pat' a encore raison lorsqu'il prétend que la musique Pop se résume à Elvis Presley et les Beatles, et que le reste n'est que

de la merde ou de la copie. Stop ou encore qu'il ose demander l'animateur radio ! Je ne dois visiblement pas être le seul fan car c'est toute une partie de l'album *Abbey Road* qui inonde maintenant l'habitacle de ma voiture, complètement isolée du monde aux subtils accords de ces géniaux musiciens auxquels la stéréo doit ses lettres de noblesse.

Comme je n'ai pas faim et que je me retrouve soudain à l'approche du superbe village de Viens, j'en profite pour arpenter ses ruelles désertes, que j'ai photographiées sous tous les angles que les différents éclairages offrent au regard créateur de celui qui veut bien y voir autre chose qu'une vulgaire étape touristique. C'est de là que commence un autre Luberon, en tout cas celui qui m'épate et qui mène à Reillanne, en passant par Oppedette et Vachère, ces joyaux méconnus du grand public qui continue de se gargariser des ersatz d'une région qu'il a trop souvent modelée à son image. Mon émotion est à la mesure du spectacle permanent qu'entretient ce modeste carré d'une exceptionnelle qualité.

C'est vers 17 heures, alors que je venais à peine de rentrer, qu'Eva, au volant de son rutilant cabriolet, est arrivée pour m'annoncer que l'état de santé de ma mère venait de s'aggraver subitement. Mon sang n'a fait qu'un tour et je suis parti immédiatement rejoindre l'hôpital où elle venait de se faire admettre dans l'après-midi même. Pour la première fois j'ai regretté de ne pas avoir de portable... Dieu merci, Eva la divine, l'ange gardien providentiel, avait une fois de plus parfaitement maîtrisé la situation et fait en sorte que maman ne

ressentît pas la solitude du malade abandonné. Notre visite a été de courte durée, juste le temps de deviner, à travers les propos du médecin, qu'elle attaquait sans doute sa dernière ligne droite, et nous sommes repartis déçus et inquiets de n'avoir pu lui parler.

Eva m'a accueilli pour la première fois dans l'étonnant décor de son appartement, qu'elle a su aménager avec goût et imagination. Assis côte à côte sur son sofa de skaï beige, elle m'est apparue d'une grande beauté. Son regard bleu profond a su m'exprimer tous les mots qu'elle n'a pas prononcés et qui surent pourtant traduire l'inouïe tendresse qu'elle me destinait. J'avoue que ma stature de mâle indestructible en a pris un sérieux coup et que seule la pudeur m'a retenu de ne pas fondre dans ses bras, comme un adolescent blessé par la dure réalité d'une vie qu'il découvre pour la première fois.

Belle et tendre Eva, qu'est-ce qui m'arrive ce soir ? Perclus de tout pouvoir de réaction, mon cœur saigne et mon esprit divague entre chagrin et l'indécente envie de t'enlacer vigoureusement. La perversion de l'instant attise ma libido que ma gêne peut trahir à tout moment. Je suis dans la situation ambiguë où douleur et plaisir ont franchi les propres limites du cloisonnement manichéen et à l'apogée de la fragilité du choix comportemental.

Le vent peut souffler dans un sens ou dans l'autre, la pièce que l'on a jetée retombera toujours du côté pile ou du côté face !

Face, comme face cachée des choses ?

C'est lorsque mes doigts fébriles ont atteint pour la première fois ce corps douloureusement désiré que l'anesthésie a débuté.

Trop d'amour contenu fragilise et sublime l'inévitable dénouement d'un instant qui n'appartient plus au réel. Tel un avion au décollage, dont la sensation qu'il procure rejoint le symbole qu'il véhicule, tout mon être bouleversé s'est soudainement évaporé. Le temps s'est figé pour contempler l'étonnante union de deux corps en fusion. Sans doute le monde parallèle s'instaure-t-il lorsque l'imaginaire perd tout à coup son emprise au contact des mains qui trouvent la réponse tactile à leurs ineffables chimères ; et la volupté du baiser qui scelle une si longue attente déclenche-t-elle le délicieux processus qui comblera mes sens.

Mes mains jouent avec le tissu crème de sa jupe de velours et le froufrou qui l'accompagne fait monter le désir que mes doigts ont surpris en effleurant le voile doré qui habille la partie la plus inouïe de son corps : ses jambes. Leur interminable

parcours, reconnu à l'aune de mes caresses, me révèle les contours galbés d'un tracé minutieux qui m'invite à découvrir les arcanes de son intimité. Je la désire par tous les pores de ma peau, et les sensations physiques de nos attouchements succincts ravagent toute pensée objective qui n'appartiendrait pas au domaine de la jouissance charnelle. Mes lèvres brûlantes masquent mal la gloutonnerie perverse qui s'acharne sur les parties de son corps que la nudité offre à mes baisers envoûtés, et me font vivre d'extravagants instants soustraits à l'ordre du commun.

J'ai les yeux grands ouverts sur l'indicible objet de mon désir. Mon esprit tente de comprendre la réalité d'une situation qui échappe au rêve et contemple avec émotion l'insensée beauté qui s'offre au sacrifice d'un amour en gestation. Sa tête légèrement inclinée en arrière projette sa chevelure auburn et découvre son cou délicieux dont l'exhalaison des senteurs de jasmin exacerbe les ardeurs de mon tempérament de feu. Mes baisers se font plus pressants et mes mains, plus expertes, font, de son corps offert, le terrain de mes irrésistibles investigations. A tâtons, comme l'aveugle y balise ses repères, je détaille le contour de son visage qui me révèle la douceur apaisante de son masque épanoui que, seule, la vision du toucher peut détailler avec une telle acuité. Puis c'est l'effleurement de sa chevelure au contact de mon poignet en fuite qui m'a encouragé vers l'inévitable parcours, dont ses seins, rondelets et suffisamment fermes pour y séjourner, constituèrent le premier relais. Et là, je peux dire

qu'elle en avait gros sur le cœur au vu de ce que l'échancrure de son corsage, froissé, exhibait ! Nos respirations ont dû s'accélérer quand ma bouche s'est saisie du premier téton disponible, que mes mains déterminées cessaient tout juste de dénuder. Ma langue, dans un élan pas toujours maîtrisé, s'est entichée de ce contact singulier et garde encore en mémoire cette saveur inoubliable qui déclenche encore de troublantes émotions. Elle a alors du sentir que mon sexe allait exploser car j'ai perçu le contact de ses doigts qui, délicatement, s'immisçaient dans l'ouverture de mon pantalon et cherchaient délibérément à dégager cet attribut qui m'a semblé d'une soudaine dimension perverse. C'est là que le singulier se pare du divin, que le plaisir devient jouissance, à mesure que la douceur de la main devient l'apparat d'une caresse dont, seule, l'étonnante onctuosité de l'épithélium ne pouvait laisser planer le moindre doute sur l'origine d'une galanterie que ma cécité de l'instant n'avait pu remarquer. Un palier sur l'échelle du plaisir venait d'être franchi.

La suite est une longue débauche d'érotisme à laquelle j'ai pu éviter de sacrifier mon extase pour tenter d'exulter au travers d'un bonheur que je voulais à tout prix partager. Sa jupe, chiffonnée de mes va-et-vient incessants, ses bas, filés de mes caresses répétées, et son corsage, usé du volume additionnel insupportable que mes mains lui ont imposé, ont fait l'objet d'un délectable déshabillage affriolant avant que son corps nu n'accepte, dans un rôle de jouissance non feinte, que mon sexe, au

paroxysme de l'excitation, dépose le fruit d'un acte qui prenait déjà l'allure d'une déclaration !

Lorsque nos corps, encore endoloris, se sont séparés provisoirement nous avons bien conscience que la date du 21 mars 2007 serait désormais une date anniversaire.

Ce que l'on ne pouvait imaginer, c'est l'événement qu'elle célébrerait...

Saoulé du bonheur imprévu que le destin venait de m'octroyer, il m'a fallu un certain temps pour m'arracher à ces bras amoureux et quitter cette inouïe sensation qui fait que la vie de deux êtres ne pourra plus jamais être la même.

Il était dix-neuf heures trente quand je franchissais pour la deuxième fois de la journée les portes de l'hôpital. J'avais encore le goût profond des baisers d'Eva et mon corps tout entier, sous l'emprise d'une indicible torpeur, se révélait la rémanence ambiguë d'un douloureux stigmaté. J'avais un mal fou à concentrer mes pensées sur la douleur de ma mère qui devait vivre un calvaire, et je commençais à avoir honte de ne pas éprouver la culpabilité qu'aurait dû m'inspirer mon insouciance euphorie.

- Maman, c'est moi, comment te sens-tu ?

Elle avait la tête relevée par deux gros oreillers qui lui permettaient de me dévisager et, malgré l'état de fatigue qui se lisait sur son visage marqué, elle m'adressa un large sourire qui débrida

son expression figée. Je lui pris la main et là, j'ai un peu craqué. Sans doute l'ambivalence des situations qui fait que les sentiments exacerbés trouvent refuge dans l'expression d'un exutoire commun. Sans doute l'insupportable contexte auquel on admet mal que nos proches pussent un jour appartenir.

- Ca va mon fils. Surtout quand je t'ai auprès de moi.

Une infirmière aux gestes maladroits est venue réinstaller ses oreillers et m'a demandé de quitter les lieux avant vingt heures trente. Maman n'a laissé paraître qu'un léger agacement qui m'a pourtant paru refléter toute la détresse qu'elle s'échinait à dissimuler.

Assis au bord du lit, le regard embué, nous avons échangé des silences dont je ne pouvais encore deviner la polysémie des non-dits.

Je suis là au chevet de ma mère et, en fait, c'est Eva que je veille...

Le film de ces trois dernières heures repasse en boucle comme l'obsédante consécration d'un parcours éthéré auquel le destin avait accordé la lente patience des tortueux itinéraires. Depuis combien de temps suis-je amoureux de toi, Eva ? Toi qui n'es pas une parenthèse que l'on referme au gré des incertitudes. L'amour n'est il pas ce sujet captieux dont la contingence des émois interlopes peut confiner à l'antagonisme ? Est-ce ta lente transformation qui m'a pris au piège ou bien est-ce cette haine trompeuse, dont j'aurais du me méfier, qui peut expliquer une telle palinodie ? Il est toujours vain d'essayer d'analyser ce que l'amour même ne

pourra jamais expliquer et de croire qu'un phénomène plutôt qu'un autre peut être source d'explication de notre incompréhension. Il est seulement des états qui font penser qu'à un moment donné les vibrations intimes, déconnectées du rationnel, obéissent à la raison du cœur. La seule raisonnable quand on sait l'entendre.

Ai-je quitté Suzy parce que j'avais déjà l'esprit ailleurs ? Sans aucun doute. Mais jamais je ne saurai quelle est la part d'Eva dans l'échec de ce que je peux considérer comme ayant été ma première construction conjugale. Mon couple battait déjà de l'aile lorsque sont apparus les prodromes de l'identification d'un possible fantasme. Dans un coin de mon esprit s'est construite peu à peu l'idée incongrue qu'Eva n'était peut être pas celle qui s'était laissé enfermer par l'aspect physique et psychique qu'elle présentait, témoins tous ces derniers mois attestant d'une transformation spectaculaire. Alors j'ai rêvé d'elle pour la première fois ! Un rêve fou qui ne laissait guère d'espace à mon univers en place et qui s'est accentué à mesure que je le refoulais. L'ajustement délicat de ses formes élégantes au plus près d'un discours étonnamment responsable ont vite tourné à l'obsession d'un désir qui ne pouvait être d'aucun secours à un couple en détresse... J'ai alors décidé de quitter Suzy ; plus par honnêteté intellectuelle que par enfer conjugal.

Maman n'a toujours pas prononcé un mot. Son regard plein de tendresse semble m'interpeller et

ses mains calleuses s'accrochent désespérément à mon bras.

Il fait trop chaud dans ces chambres d'hôpital et le va-et-vient permanent du couloir me donne la nausée quand j'aperçois, par la porte entrebâillée, la détresse humaine défilier sans l'apparat de cette fierté qui nous paraît pourtant si souvent dérisoire. Il me reste à peine cinq minutes pour quitter les lieux et maman qui semble le comprendre s'arrime à moi plus intensément.

C'est quand j'ai voulu me lever pour lui dire au revoir qu'elle a quitté mes yeux et qu'elle a prononcé sa deuxième phrase de la soirée.

C'est à ce moment précis que quelqu'un a éteint la lumière.

- Eva, c'est ta sœur !....

De grosses gouttes de sueur apparaissent sur mon front et se forment dans mon dos. Tout doucement, s'instille insidieusement un doux supplice le long de ma colonne vertébrale et mes mains moites semblent désorientées dans cet atmosphère irrespirable.

J'ai chaud, très chaud, et la fatigue, perfide, ajoute encore au désarroi qui tétanise mes sens et mon esprit. Mon regard, médusé, appréhende pour la première fois la perspective d'un monde qu'il ne soupçonnait pas, et c'est harassé du dépaysement assez insupportable qu'il assène au plus vif de l'émotion que je me suis vraiment demandé si je ne rêvais pas ! ...

Pensez-donc, un pays dont le thermomètre ne descend jamais en dessous de vingt degrés Celsius et dépasse souvent les trente-cinq ; un pays dont la pluviométrie annuelle peut atteindre dans certaines régions 8.000 mm ! Conditions climatiques qui lui ont valu le surnom de *white Man's grave* : tombe de l'homme blanc !

Il est l'un des points de rencontre de diverses ethnies qui, au gré de leurs migrations, du nord et du nord-est vers le sud, ont plusieurs fois déplacé les populations autochtones au point qu'il est difficile de distinguer au cours de l'histoire les envahisseurs des populations d'origine...

Ce curieux pays, situé entre la Guinée et le Libéria, c'est La Sierra Leone, pays de l'Afrique subsaharienne le moins développé du monde, qui croule sous la misère et les épidémies.

C'est par de violentes manifestations orageuses, annonçant la saison des pluies, que j'ai été accueilli à mon arrivée à Freetown, ce vendredi 4 mai, et par Barry Trevor, responsable de la logistique de l'association *Agir et Partager*. Un Rosbif sympa, ce Barry, auquel je viens apporter toute mon énergie et mon expérience de cinq années de militantisme actif.

Agir et Partager est une association caritative qui se propose de soulager la misère partout dans le monde en apportant les premiers soins d'urgence que sont vaccins et nourriture. Présente sur le terrain depuis la fin de la guerre civile, elle s'échine à faire baisser l'indigence de ce parangon de la misère qu'est la Sierra Leone, dont l'indice de pauvreté atteint 51,7 % ! Techniquement divisée, endettée, d'un équilibre instable, elle est en fait le carrefour des difficultés qui assiègent la majorité des états africains.

En quittant le tarmac détrempé et balayé par un fort vent de mousson, j'ai réalisé que je venais de quitter mes racines et je découvrais la réalité d'une

cause que je n'appréhendais pas de la même manière du fin fond de mon Luberon natal. Le trajet de l'aéroport jusqu'à ma nouvelle base a livré mes tripes à l'appétit féroce d'une ahurissante désolation humaine à laquelle je me demandais bien ce qu'un organisme comme celui que je venais de rejoindre pourrait améliorer. Je n'imaginai pas à quelles conditions d'insalubrité et d'absence totale d'hygiène une population pouvait survivre. Interloqué et choqué par le contraste que notre civilisation met à notre disposition en l'espace de quelques heures j'ai eu honte sans savoir pourquoi exactement. J'ai eu soudain un petit coup de spleen que la fatigue s'est empressée d'accentuer. Heureusement Barry est un type sympa qui a du connaître semblables sensations et dont l'humour et le sens de l'accueil m'ont évité de gamberger plus longtemps. J'ai également évité de me projeter dans ce proche avenir qui s'offrait à moi lorsque j'ai découvert l'exiguïté et la sobriété, pour ne pas dire plus, du logement qui m'était destiné.

Putain, faut que je dorme. Je dois considérer que je ne suis pas encore rentré dans la réalité de la mission que je me suis assignée et estimer qu'après quatre heures d'avion, qui m'ont transporté aux antipodes de ma culture, j'ai tout à apprendre d'une destination qui sait, elle, ce qu'est réellement la souffrance.

Et puis je dois à tout prix éviter de penser pour que le film de ces dernières semaines ne vienne pas hanter le sommeil dont j'ai tant besoin pour

oublier que j'aime à en crever une femme pour
laquelle j'ai dû préférer de m'expatrier...

Les journées passent à une vitesse invraisemblable tellement la charge de travail est gigantesque. J'ai l'impression que toute la misère du monde est concentrée autour de notre dispensaire. La détresse est démoralisante en même temps que l'attente, immense des regards reconnaissants, est un formidable moteur d'espoir.

Je suis là pour participer à la bonne marche de l'organisation, en collaboration étroite avec Barry, mais je crois que je passe presque autant de temps avec tous ces démunis qui n'ont pas d'horaire pour être malheureux. Il faut dire que le pays sort d'une guerre civile terrible qui a causé la mort de 100.000 à 200.000 personnes et le déplacement de deux millions d'individus, soit le tiers de sa population. De mars 1991 à janvier 2002, on a stigmatisé un peuple indigent aux multiples ethnies pour le seul contrôle des zones diamantifères !

Aujourd'hui, il faut panser les plaies et la paix semble régner à l'image de l'ONU qui se désengage progressivement...

Je suis au bord des larmes lorsque, sans raison apparente, une femme d'un âge certain, au corps longiligne et noueux, se dirige vers moi et m'agrippe de ses mains tortueuses. Sa supplique muette place instantanément dans le fond de mes yeux l'exacte expression que ma mère a laissée à la postérité. Au fond, n'est-il pas préférable que la douleur d'un intense chagrin m'assaille aussi brusquement plutôt que de traîner cette lancinante mélancolie quotidienne qui ne dit pas son nom ?

Maman m'a quitté le 30 mars dernier et la douleur est malheureusement trop vive pour que j'accordasse procuration à qui que ce soit pour me replonger dans un univers que je ne partage pas. Il me faudra du temps pour qu'un regard m'évoque l'image tendre d'un souvenir impérissable. Je n'étais pas là quand elle a fermé les yeux pour la dernière fois car je pense qu'elle ne l'a pas voulu ainsi, mais j'étais présent une heure auparavant lorsqu'elle m'a annoncé qu'elle sortirait de l'hôpital le lundi suivant. Son état se dégradait au fur et à mesure des certitudes qu'elle essayait de confier à ceux qu'elle voulait protéger, ou l'inverse peut être. Je n'imagine pas encore aujourd'hui quelle vie je vais pouvoir inventer pour pallier à l'amour qu'elle m'a donné. Il y a bien Eva ! ... Mais c'est bien là toute l'ambiguïté d'une mère qui m'a retiré d'un coup tout l'amour que je pouvais donner !

Elle n'a pas quitté mon bras et c'est moi qui ai lâché les yeux de cette fière autochtone *Mende*, dont l'ethnie est la plus répandue au Sierra Leone. Maggie, une collègue attentionnée qui a décelé mon

trouble, vient à mon secours et tente de récupérer cette étrange femme au regard fascinant.

Bouleversante Afrique, mystérieuse et si ethniquement diversifiée dont l'espérance de vie est catastrophique. La Sierra Leone est dans son écrasante majorité malade physiquement et ce, de temps immémorial. Pays de la pluie et de l'eau croupie, elle est un vivier d'endémie. Que peut-on attendre de paysans minés par le paludisme, l'amibiase ou diverses maladies de peau ? Ce qui explique mieux que de longues considérations sur la politique du pays le décalage existant entre la brousse, placée dans la crainte des puissances intemporelles, et les joutes auxquelles se livrent les élites de Freetown et de Bo, composées de bourgeois créoles et de tous ceux pour qui s'approcher du pouvoir signifie choisir la voie d'un rapide enrichissement.

Je quitte le dispensaire un peu ébranlé par une blessure que je n'imaginai pas exsangue à ce point. Deux mois n'auront pas suffi à relativiser ce que la vie nous dissimule et dramatise à souhait : la mort ! Pas de recette miracle à nos philosophies occidentales, l'absence identifiée définitive est inconsolable et ruine une partie de notre existence que l'on n'imagine pourtant pas immortelle ! J'ai hâte de mieux pénétrer cette culture exotique pour laquelle la mort ne semble pas véhiculée par la même représentation.

Peut-on perdre un être cher sans chagrin ou souffrance ? On a beau être soulagé de la disparition d'un être que la maladie rongait, on ne se consolera

pas de le savoir disparu pour toujours. J'aime à imaginer que quelqu'un que j'aime est vivant, quitte à ne jamais le revoir ! Sans doute est-ce pour cela que je ne fréquente jamais les cimetières, à l'inverse de la plupart des gens qui ont besoin de « voir » l'être cher qu'ils savent disparu.

L'étouffante chaleur humide qui règne chaque jour n'encourage pas les organismes occidentaux à prolonger leurs habitudes endémiques. La prise d'alcool, par exemple ! Que ce soit à table ou bien pour clôturer une dure journée de labeur, la convivialité du verre de vin, de la chope de bière ou de tout autre alcool, n'a pas les vertus qui font sa promotion sous des latitudes plus septentrionales. On se fait piéger une fois, pas deux, le réveil est trop brutal ! C'est en tout cas ce que je me disais en me levant ce matin là.

Un peu la gueule dans le cul, comme on dit par chez nous. Hier, on a fêté le départ de notre médecin chef, celui qui cinq ans auparavant était venu poser les bases de notre action en Sierra Leone. Et j'en ai profité pour dévisser un petit peu... Après un mois de présence active en Afrique, totalement coupé de mon univers affectif et sous le choc d'un bouleversement personnel inouï, mes efforts permanents pour contenir le reflux d'une submersion sentimentale se sont dilués dans des verres d'alcool

aux saveurs nostalgiques. Eva, qui hante mes journées mais dont j'étais parvenu à repousser l'obsédante icône illicite, m'est apparue comme la martyre d'une passion sacrifiée sur l'autel d'une morale qui nous a largement dupés.

J'ai beau retourner le problème dans tous les sens et tenter de réécrire l'histoire avec pondération, je ne parviens pas à admettre l'insupportable réalité.

Dans les années 60, en préambule sans doute au formidable élan que connaîtra le pays en mai 68, les étudiants, qu'un vent d'insouciance autorisait encore à rêver, s'en donnaient à cœur joie sur les campus des universités. A Marseille, sur les bancs de l'amphithéâtre de la fac de sciences-éco, la belle Maud Ernant avait bien du mal à se concentrer sur les cours que son copain Patrick Lesage suivait en touriste agité, surtout quand Pascal Guede, leur ami commun, venait délibérément perturber ces séances de travail, qui n'avaient pas le moindre intérêt pour celui qui avait choisi une filière scientifique. Le seul but était d'amuser la galerie et de prolonger des moments d'amitié avec toute une bande de joyeux drilles qui prenaient ensuite le restaurant universitaire pour cible de leur insatiable vitalité. Au delà des pitreries auxquelles Pascal s'adonnait sans réserve, Maud semblait la seule capable de lui inspirer le sérieux qu'il n'accordait pas à la vie. Trois années de fac ont uni Maud, Pascal, Patrick et Serge, qui a rejoint le groupuscule en épousant Maud en juin 1965. Plus tard, Pascal, lui, épousera Madeleine, une femme de quatre ans son aînée, secrétaire de

mairie, qu'il a connue le jour où il a perdu sa carte d'identité dans une manifestation un peu chaude.

Les amitiés ont perduré et les couples n'ont cessé de se voir, Patrick ayant toujours l'élégante opportunité d'être accompagné quand c'était son tour de recevoir... En 1975, Pascal et Madeleine ont donné jour à un petit garçon de trois kilos neuf cent tandis que Maud et Serge se désespéraient de n'être pas encore parents. Enfin, en 1980, une petite fille est venue illuminer l'horizon du couple vacillant.

Le problème, c'est que ces deux enfants sont du même père et que ce père, c'est le mien !

Faut que je me magne car c'est moi qui doit ouvrir le dispensaire ce matin ; comme par hasard, le jour où mes vapeurs d'alcool accentuent la faiblesse passagère d'un spleen que je ne sais comment maîtriser. Je suis fatigué avant même d'attaquer la journée, ce qui n'annonce pas une grande sérénité dans la gestion de mon planning du jour, ni la vision apaisée d'une analyse relative de mes résurgentes turpitudes. Seule, la relative fraîcheur du matin atténue ma morosité qui, à elle seule, justifie un lever dès potron-minet.

A mon arrivée, Leslie était déjà là et attendait patiemment ma venue. Leslie est une chouette nana, très dévouée, dont l'action, au sein de l'ONG depuis plus d'un an maintenant, représente dignement toute la force et l'efficacité d'une présence humanitaire en terre africaine. De plus, elle est mignonne et me marque une affection dont j'aurais largement pu profiter si mon esprit n'était pas continuellement habité par le spectre d'Eva qui, malgré l'horrible

barrière qui s'est dressée entre nous, ne parvient pas à chasser mes rêves les plus fous.

Rapidement, le dispensaire s'est rempli de la foule hagarde qui attendait depuis le lever du jour.

La misère a une façon bien singulière de nous faire oublier nos propres malheurs...

J'ai rompu mon contrat.

Celui que j'avais passé avec ma conscience perturbée quand j'avais décidé de mettre une distance respectable entre mes émotions et toute analyse de la situation. Je voulais prendre du recul et chasser le souvenir immédiat qui tend la corde sensible au delà du raisonnable.

Et c'est bien pour ça que je suis là !

Quelle attitude autre pouvais-je adopter lorsque le piège s'est refermé ? Ma mère n'étant plus là, j'étais libéré des contraintes que sa présence m'imposait et j'avais d'autant plus de raisons de m'expatrier que le poids immense du secret qu'elle m'avait délivré quelques jours plus tôt me condamnait à vivre en anachorète. Le temps que le cœur eût ses raisons que la raison admît...

Après une semaine de galère baignée dans le souvenir déchirant de ma mère – Mon Dieu quelle horreur que ces enterrements – je n'ai eu de cesse de trouver rapidement une échappatoire à l'insoluble équation que l'amour me posait dans l'instant, telle

l'incroyable preuve insensée de son existence trop longtemps ignorée. Mon employeur ne m'a même pas fait subir les conséquences financières d'une telle précipitation et mes contacts, pris quelques mois plus tôt avec les organisations humanitaires, m'ont fait opter pour l'urgence des causes : celle de l'association... et la mienne. La vérité voulant d'ailleurs que, par charité bien ordonnée, l'ordre en fût inversé !

J'ai vécu la période la plus insupportable de ma jeune existence, au sein de laquelle amour, haine, chagrin et colère m'habitèrent sans discernement d'une possible hiérarchisation. Tout se confondait en moi et, comme souvent dans ces cas là, aucune décision, sous l'emprise d'un excès d'émotivité, ne pouvait apporter de réponse censée à la dérive d'une destinée dont, seul, le temps possédait les données.

J'en voulais à mon père d'avoir trompé ma mère, à ma mère de ne m'avoir rien dit, et à Eva d'avoir suscité en moi cet amour impossible. Ma mère s'est échinée à sauver la mémoire de son mari pour lequel elle conservait une affection et une confiance étonnantes. Mais l'image de mon père se brouillait et les bases mêmes de ma jeunesse vacillaient dans le décor austère et stressant d'un hôpital de province. Je ne pouvais pas comprendre ni accepter que ma mère eut été trompée toute sa vie. Et ce n'était pas l'élégante présentation que ma mère me faisait de cette liaison extra-conjugale qui pouvait disculper mon père et en justifier les accablantes conséquences !

- Gaby, ton père m'a beaucoup aimée et jamais je n'ai ressenti le moindre abandon de sa part.

- Mais c'est encore plus dégueulasse, ça prouve qu'il a mené une parfaite double vie en trompant régulièrement tout son monde.

- Tu ne peux pas dire ça, mon fils, c'est injuste !

- Et que je sois le cocu de service, c'est pas injuste ça ?

Elle avait retrouvé tout son aplomb et son regard perçant pour m'asséner une leçon de tolérance qui dépassait mon indulgence, quelque peu restreinte par le déroulement des événements. Et patiemment, elle m'a raconté pour la première fois une histoire que je ne connaissais pas.

Non pas celle d'un mari qui l'a trompée avec leur meilleure amie, mais celle d'un amant sensible et prévenant qui savait ce qu'aimer voulait dire ! Hallucinant. Je n'osais imaginer ce que furent ces années sibyllines, que j'ai pourtant connues, en partie. Mon enfance bercée par l'amour de parents que rien ne semblait séparer. Même lorsque mon père s'absentait sur ses chantiers qui l'éloignaient du domicile conjugal je peux témoigner qu'il a toujours démontré une sincère sollicitude auprès de ma mère qui n'a jamais douté un seul instant de sa fidélité.

- Tu es né au mois de septembre 1975 et là ce fut le premier choc pour Serge et Maud, qui n'étaient pas encore parents, source de leurs déboires naissants. Quand cinq ans plus tard vint enfin la délivrance avec la naissance d'Eva, inespérée, le couple avait beaucoup changé et portait les stigmates

évidents d'un foyer désuni. Au lieu de relancer leur amour, qui accédait enfin au bonheur tant désiré, Serge quitta sa femme et sa petite fille !

Raison de la surprenante rupture : Maud lui avait avoué qu'il n'était pas le père de l'enfant ! Maud prit alors son enfant sous le bras et partit rejoindre sa famille dans le nord de la France.

Voilà comment ma mère a vécu l'histoire banale de deux couples d'amis qui ont connu des fortunes diverses. Car ce n'est que lorsque Eva quitta sa mère, en 1998, qu'elle apprit, de la bouche de Maud, la vérité concernant sa naissance !

Et moi, comme un con, je me débats, 32 ans après, avec une histoire à dormir debout dans laquelle il y va de l'honneur de ma mère, de la dignité de mon père, et - quel que soit la noblesse de l'interprétation - de mon avenir totalement bafoué !

Tout remonte à la surface et asphyxie mon ataraxie. Pourquoi mon père n'a-t-il rien dit à ma mère ? Quels rapports a-t-il exactement entretenus avec la mère d'Eva ?

L'attitude exemplaire de mon père, qui fut mon héros de tout temps, vacille nécessairement avec l'image que construit mon esprit confronté au doute et qui maintenant tourne à l'obsession. « L'époux modèle a quand même bien quitté son auréole à un moment donné pour perdre à ce point le sens de la paternité ! » Désolé, maman, de t'avoir offensée mais j'avais besoin d'arguments forts pour tenter d'exorciser les démons de cet inextricable écheveau. Tu ne supportais pas que je misse en doute la sincérité de celui que tu as canonisé mais je ne pouvais quand même pas me contenter de constater que ma vie serait bouleversée sans tenter d'en saisir, au moins, le bien fondé.

Quand as-tu dérapé, papa ? et pourquoi, puisque tu possédais tout l'amour d'un foyer épanoui ? J'exclus que ton éthique eût l'audace de te

faire vivre une infamante double vie, la mémoire de maman et ses touchantes démonstrations de bonheur partagé m'interdisent de l'envisager. Alors coup de folie ? Moment d'égarement ? Ou ré appropriation d'un passé qui n'avait pas délivré son verdict ? Maman va plus loin encore, elle. Nonobstant le côté sexuel de l'affaire – totalement inexistant à son sens - elle allait jusqu'à dire que tu aurais tout simplement offert à Maud ce qu'elle désirait depuis si longtemps et qui ravageait lentement sa vie : un enfant !

Toute l'histoire remonte bien sûr aux années de fac où, sur le campus universitaire, tu as, de toute évidence, fait une rencontre capitale dans ta vie sentimentale. Il ne fait pas de doute aujourd'hui que tu es tombé amoureux fou de Maud. Ce que personne n'a compris c'est pourquoi c'est Serge qui l'a épousée et non pas toi. Maman, qui n'a pas connu cette période, avait parfaitement compris qu'un lien fort, sans en connaître les modalités, s'était établi entre toi et Maud. Pat', très discret sur le sujet, n'a pas démenti lorsque je l'ai interrogé. Il m'a parlé de « complicités exclusives », qui ouvrent tout un champ de possibilités sans jamais en esquisser la moindre définition. Pour moi, vous avez dû vivre une passion que, pour une raison que je ne m'explique pas, vous n'avez pas assumée jusqu'au bout. Ce qui est peut être, après tout, la caractéristique des passions qui, si on y réfléchit bien, ne peuvent être pérennes. Deux bonnes raisons à cela : le plaisir risque fort de tuer le désir et comment préserver une passion qui, d'évidence, ne pourra s'auto alimenter indéfiniment ? Est-ce alors pour cela que tu as

commencé à vivre une vie de patachon que tu as partagée avec d'innombrables étudiantes, toutes plus belles les unes que les autres, et pas toujours les unes après les autres ? Pat' retrouve une mémoire impressionnante quand on évoque avec lui cette période qui l'émeut encore...

Mais la vie nous rattrape toujours un jour ou l'autre ; et si la passion t'a réellement habité, alors tu te devais d'oublier Maud. Quelle folie de croire qu'une amitié peut se substituer à une fureur avortée ! Vous les soixante-huitards, vous avez tout nettoyé sur votre passage et vous avez longtemps cru que rien ne serait plus comme avant. Comme si les comportements remettraient systématiquement en cause la nature profonde des individus ! Moi, qui n'ai pas connu cette révolution sociale, je suis bien content de voir que l'homme a besoin d'aimer et ne peut échapper à la frénésie de ses sentiments dans le tourbillon frivole du simple instinct du sexe ou des aventures expérimentales qui ne prennent pas en compte l'extrême complexité de ce qui construit un couple : le temps !

Je veux bien me ranger à la thèse de maman et t'accorder que, seuls, ton amour et ta générosité ont guidé tes actes, mais je n'arrive pas à digérer que le piège se soit refermé sur mon innocente ferveur. Apprendre à trente-deux ans que je suis coupable d'inceste avec la seule personne à qui j'étais en mesure de faire une déclaration engageant l'avenir de nos destinées m'est totalement insupportable ! Je sais, maman m'a dit ce que Maud lui a confié lorsqu'elle lui révéla la vérité : Que tu ne souhaitais

pas m'affranchir d'un pan de ta vie pouvant se révéler traumatisant (quel lucidité !) avant qu'une certaine maturité m'eut permis de comprendre, voire de juger, son cheminement. Tu avais alors choisi le jour de mes seize ans comme préalable acceptable à ma raisonnable réceptivité ! Hélas, le sort brouille parfois les échéances que l'on s'est fixées, et j'ai fêté cette année là mes seize printemps dans la morosité d'un deuil qui m'a privé d'une révélation dont je paye aujourd'hui le prix fort.

Maman n'a pas eu le temps de m'expliquer pourquoi elle a prolongé cette inconvenante omerta. Il est vrai que je n'ai pas toujours eu avec elle les rapports qui incitent à la confidentialité, puis, ces dernières années, peut-être a-t-elle eu peur de briser notre récente complicité, d'autant plus que mon attitude vis-à-vis d'Eva n'inspirait aucun risque de confusion sentimentale... Il n'empêche que t'as tout faux, maman ! Tes révélations tardives n'enlèveront rien au malheur qu'elles auraient pu éviter et ne peuvent qu'ajouter à l'incompréhension d'une situation ubuesque. Tu n'es plus là pour voir l'enfer dans lequel tu m'as plongé et que tu n'as malheureusement pas su anticiper. Je n'ai pas eu le temps ni le courage de t'avouer mon amour pour Eva mais tu n'as pas dû en exclure l'éventualité puisqu'à ma question « Mais pourquoi si tard ? », j'entends encore planer tes suspicions qu'un léger décalage avaient rendues caduques : « J'avais bien senti que tes relations avec Eva n'étaient plus les mêmes, et je m'en réjouissais, jusqu'au jour, récent, où tu t'es séparé de Suzy ». J'en ai encore la chair de poule et

frémit à l'idée qu'un tel égoïsme eût pu t'animer !
Jusqu'au dernier moment tu as cherché à conserver
l'amour de deux enfants qui, sans le savoir,
s'exposaient dangereusement.

Malgré la climatisation qui tourne à fond je
transpire à grosses gouttes, allongé sur mon lit, et ma
vue se brouille à la mesure de mon esprit qui , malgré
moi et sans doute à cause de ce chagrin qui me ronge
inéluçtablement, fait le procès de mes parents pour
lesquels je n'aurai d'indulgence qu'à travers
l'apaisement de mon insoluble frénésie cornélienne.

Et Eva dans tout ça ?

Pénétrer l'univers intime d'un amour en gestation chamboule les repères de l'être cher autant qu'il révèle à soi-même les insidieuses limites de son champ d'action.

La certitude de partager un sentiment d'une exceptionnelle intensité avait aussitôt instauré la notion de dépendance à nos corps étourdis. L'amour physique avait fait place à cette phénoménale fusion mentale qui pousse deux êtres à l'expression du verbe aimer.

Mercredi 21 mars 2007, à l'heure où ma vie basculait du bon côté...

Eva a traversé mon enfance en pointillés. De cinq ans ma cadette, je n'ai jamais vraiment partagé son univers féminin que la différence d'âge accentuait considérablement. Je me rappelle l'avoir vue à la maison mais jamais en présence de son père ou de sa mère, et pour cause, dont je ne conserve d'ailleurs qu'un très vague et lointain souvenir. Et je me demande bien aujourd'hui qui escortait cette

petite fille qui ne venait tout de même pas toute seule depuis Lille pour passer quelques jours avec nous. Avec nous étant beaucoup dire car je ne lui ai jamais consacré une seule des minutes de complicité que je partageais déjà avec l'inséparable Marco. Ce n'est qu'en 98, lorsqu'elle a quitté sa mère, de qui elle n'a jamais su se faire aimer, qu'elle ne m'est plus restée indifférente : Je l'ai haïe ! Sa sollicitude envers ma mère que je délaissais, tout en préservant ma liberté, me confrontait trop douloureusement à ma lâcheté. Et puis la vie nous apprend à renier des certitudes que l'on a imprudemment criées trop fort et l'amour, que l'on ne veut plus propre, peut alors avoir valeur de sentiment réciproque !

Avec le recul, je pense qu'Eva pesait inconsciemment depuis trois ans sur mes sentiments refoulés. Lorsque, d'abord, j'ai découvert sa force mentale, impressionnante de combativité et de lucidité, puis lorsque, dans la foulée, son physique en pleine mutation est venu bouleverser une image qui n'avait déjà plus l'imperméabilité des émotions qu'elle pouvait désormais susciter. La suite n'était plus dès lors que la lente progression d'un inéluctable destin aux allures d'envoûtement clandestin dont l'intensité a largement bénéficié du pilonnage systématique des délicates relations que j'entretenais avec Suzy depuis quelque temps déjà.

Mais que savait-elle au juste de cette saga infernale qui faisait de nous des victimes toutes désignées ? Et quel but poursuivait-elle, si elle était dans le secret des Dieux ? J'ai honte, rongé d'un amour que je sais partagé, de m'interroger - parce

que je suis désemparé- sur la sincérité de celle qui pleure encore mon absence inattendue. Bien sûr que dans l'horreur de la situation révélée, elle m'a assuré de sa totale innocence. Qu'aurait-elle pu m'adresser d'autre dans les larmes du tragique dénouement d'un amour qu'il m'était impossible de suspecter ?

Il n'en demeure pas moins que je ne peux plus aujourd'hui me contenter de la bienveillante caution d'un discours amoureux, que l'émouvante réalité d'une situation pathétique vient chaque jour importuner. Comment Eva aurait-elle pu ne pas savoir ? Bien que victime moi-même d'une omerta assez inconcevable, il me paraît totalement irréel que des conditions exceptionnelles pussent connaître, dans deux cas de figure distincts, des traitements similaires ! Sa mère a su parler à la mienne à une période où Eva débarquait en Provence et je ne vois pas pourquoi elle n'aurait pas affranchi sa fille qui la quittait pour rejoindre le pays natal de ses ténébreuses racines. Racines au nombre desquelles figurait ma mère avec laquelle elle a toujours partagé la complicité et la tendresse d'un rapport quasi-filial !

Alors, de qui, de quoi ai-je été le jouet ? Si tout le monde savait sauf moi.

Jamais je n'avais ressenti auparavant de tels sentiments de dépendance à un corps aimant. L'inévitable union de nos sexes en fusion nous avait plongés dans la félicité d'un monde planétaire d'une autre dimension, que rien ne pourrait venir dérégler...

Eva, mon amour, comment pourrais-je survivre à l'infortune qui l'a succédé ?

C'est moi qui ai voulu cette rupture que tu semblais condamner malgré son évidente issue, et pas un jour depuis ce dramatique instant n'a laissé ma conscience en paix ni mes sentiments incandescents entrevoir je ne sais quoi qui pût faire espérer qu'au bout de l'enfer surgisse un jour l'oubli ! Comment pourrais-je oublier les larmes que ton cœur a versées, les convulsions de ton corps foudroyé ainsi que ton insoutenable regard criant grâce dont la souffrance écrivait déjà les premières lignes de la chronique d'un naufrage annoncé ?...

Je n'avais pas idée de l'abyssale fracture qui allait résulter de mon départ précipité.

On s'habitue à tout, a-t-on coutume de dire. Concernant mon expatriation, c'est exact. Après deux mois de pratiques africaines, j'ai totalement adopté le rythme et les us du pays, que les indigentes conditions de vie ne rendent plus rédhitoires.

La langue n'est plus une barrière infranchissable quand on parvient à faire parler le cœur. Et pourtant, que d'écueils dans un pays pluriethnique où une grande instabilité politique n'est vraiment pas favorable à l'élaboration d'une politique linguistique ! L'Anglais est la langue officielle de facto mais non proclamée dans la constitution de 1991 ni dans une quelconque loi. Curieusement elle n'est mentionnée que comme connaissance obligatoire dans les institutions parlementaires alors que d'autres articles de la constitution traitent des langues indigènes en matière éducative et judiciaire ! Résultat des courses, il existe une trentaine de langues, appartenant presque toutes à la famille nigéro-Congolaise à l'exception du créole, dit Krio, pratiquées sur l'ensemble du

territoire. Pour des raisons économiques, de nombreux enfants travaillent encore dans les mines de diamants, qui sont très dangereuses, et la propagation du SIDA, très importante, touche seize mille enfants de moins de quinze ans, qui sont séropositifs ! Les écoles ne disposent pas de manuels ni même de crayons dans de nombreux villages de campagne et il n'est pas rare que deux ou trois classes partagent une pièce comprenant un seul tableau dont une partie est utilisée par chaque classe !...

Par contre, je ne m'habitue pas à ma séparation d'avec Eva... et je commence même à culpabiliser de l'avoir abandonnée ! C'est pourquoi, hier, j'ai appelé Marco pour qu'il me donne des nouvelles de celle dont l'absence me pèse lourdement et sur laquelle il était chargé de veiller discrètement.

Bonheur fugace à l'écoute d'une voix familière dont le décalage horaire a transposé la perception instantanée des émotions. Eva souffre mais ne le montre pas et la Provence croule sous la chaleur d'un été que les derniers événements politiques ont fait transpirer ! J'ai bien reconnu là mon ami de toujours, prévenant, et prompt à déclencher la polémique, que mon absence a visiblement laminée. Je n'ai pas eu le temps de nourrir un débat brûlant que la contrainte de la communication téléphonique m'incitait à limiter à sa plus juste durée. Mais j'ai promis de me fendre d'un courrier, ce qui apparemment lui a redonné du

baume au cœur, à la simple idée qu'une controverse allait voir le jour !

Hé oui, pendant tout ce temps que j'investissais dans l'humanitaire en Afrique, pour compenser le deuil d'une mère et d'un amour avorté, les Français élisaient leur nouveau Président de la République. Même si j'avais eu déjà dans l'avion une idée précise de l'identité du nouveau locataire de l'Elysée, je n'avais pas pu participer physiquement au vote de celui pour qui de toute façon je n'avais pas donné procuration. Les journaux internationaux m'avaient tenu au courant des résultats et des nominations qui ont procédé à la composition du gouvernement, ce qui m'a conduit à la rédaction d'une analyse sûrement inattendue pour celui qui, me connaissant le mieux, se délectait déjà de mon cynisme et de mes colères à l'emporte-pièce.

« Quant à notre nouveau président, mon bon Marco, je suis déçu et perplexe. Déçu non pas par la perte d'une possible gouvernance socialo-démocrato-centro-immobilo-libérale mais parce qu'on est passé très près d'avoir une femme aux commandes, ce qui, ça, n'aurait pas été anodin ! Et curieux de savoir comment notre bonne gauche caviar, qui n'a jamais accepté sa candidate, va pouvoir se sortir du piège dans lequel elle est tombée... bien bas.

Pour le reste, je suis perplexe. Il semblerait bien que l'on va enfin quitter l'ère de l'immobilisme, ce que les français, toutes tendances confondues, appellent de leurs vœux. Je me réjouis également de constater que le Front National est mort, au moins pour quelques années, et ça me fait bien chier, au

passage, que ça ne soit pas sur une prérogative de la gauche. Que dire, par ailleurs, d'un président qui, élu confortablement, n'hésite pas, au grand dam parfois de sa majorité, à faire une véritable ouverture ? Manœuvre politique ? Peut être, mais accueillir Martin Hirsch et Fadela Amara, qui ne passent pas pour être des girouettes soupçonnables de complaisance avec un pouvoir politique de droite, c'est, en même temps qu'un signe fort, une garantie de faire évoluer les mentalités. Enfin ! Martin Hirsch c'est quand même la crédibilité de tout un monde caritatif aux énormes attentes. C'est la succession de l'abbé Pierre, c'est le don de la personne : c'est Enorme ! Quant aux autres Kouchner et consort, pas de procès d'intention, on jugera sur pièce en fin de mandature, en fonction de l'influence réelle de leur présence au gouvernement. Cela parait choquant, mais n'est-ce pas l'esprit sectaire résistant à un esprit d'ouverture et iconoclaste qui l'est davantage ? Sans préjuger d'aucune sorte d'une naïve réussite ou d'une éventuelle manœuvre politicienne car *le plus souvent, nous ne jugeons pas les autres, mais nous jugeons nos propres facultés dans les autres...*

Un autre signe fort auquel je ne m'attendais pas et qui me semble capital est l'émergence du co-développement, même s'il est inscrit au sein d'un ministère dont l'intitulé est sujet à caution.

Les défauts et les points négatifs, je n'ai pas besoin de t'en dresser la liste... Mais, au fait, tu es bien toujours de droite, toi l'infatigable portedrapeau de l'UMP ? Parce que je n'ai vraiment pas

senti d'enthousiasme dans ta voix. Quelque chose qui ne va pas ?

Ce serait quand même marrant, qu'en plus, un tel président fasse éclater les familles politiques... Comme dirait Coluche, *à mon avis, il peut faire mieux ce mec là !*

Ou il réussit et ce sera forcément mieux que l'insupportable immobilisme de ces 25 dernières années ou il échoue et alors vive l'anarchie, de laquelle une véritable gauche pourrait enfin émerger... »

J'aurais pu lui dire aussi que je ne crois plus en la politique telle qu'elle est pratiquée. Un candidat même sincère est trop vite récupéré. C'est sans doute passionnant comme spectacle mais la réalité des choses mérite un autre traitement que cette mise en scène perpétuelle qui nous masque la vérité. On nous ment depuis des années en nous faisant croire que tout va bien et puis on se réveille un *beau* matin en apprenant que notre pays est gravement endetté ; Tel un foyer en difficulté qui refuse de se confronter aux réalités, l'Etat fait appel aux crédits pour masquer ses difficultés et il en est arrivé à emprunter pour régler ses dépenses de fonctionnement ! La dette ne servira donc pas les générations futures et plombe un peu plus un horizon déjà chargé, tels ces pays qui font rire jaune quand on apprend que leur armée ou leur administration attend depuis des mois d'être payée. La seule différence réside dans le fait que notre pays fait partie des nations crédibles à qui l'on prête pour sauver la face...

Et que dire de ces comportement infantilisés, dignes d'une cour de récréation, que nous imposent, toutes générations confondues et en toute mauvaise foi, nos hommes politiques ? *C'est celui qui le dit qui y est, ou pas le droit de coller son père* font autant autorité que les caquètements d'une séance du Palais Bourbon en proie au refus d'un vote socialiste sur la mise en délibération d'un décret préparé par la droite sur des idées reprises à la gauche ! ou l'inverse, bien évidemment. C'est quoi la gauche, c'est quoi la droite ? Des gens qui s'imaginent défendre des valeurs qui leur sont propres, antinomiques et dont chaque camp aurait le monopole des vertus qu'il défend ? Comme si social et sécurité portaient les gènes de la rivalité ? Plus personne ne croit à ce discours sectaire qui porte aujourd'hui les germes d'une telle uniformité qu'il faut beaucoup de talent à nos leaders charismatiques pour nous faire croire à chaque élection que quelque chose les sépare ! Le nouvel équilibriste que les français ont choisi de porter à la tête de l'état l'a déjà bien compris et va sans doute tisser une toile aux contours beaucoup plus flous. La gauche le sait et ne sait plus comment affirmer une identité qui lui avait permis jusqu'alors d'espérer une victoire sur la défaite de son adversaire. Faut-il s'en réjouir ? Tout dépend de l'idée que l'on se fait de la société. Pour les libéraux c'est une bonne chose car ils vont disposer d'une force hors du commun, par contre les anti-libéraux vont se marginaliser et n'auront pas le pouvoir de faire pression sur ceux qui ne pourront plus s'afficher à leur côté. Mais on n'y est pas encore, et les

socialistes - dont la bêtise et l'ambition, pourtant à priori contradictoires, ne connaissent pas de limites - peuvent encore se faire hara-kiri pour le plus grand profit du futur parti anti-capitaliste qui ne va pas manquer de se constituer et de rassembler tous les mécontents d'une mondialisation qui les insupporte.

Ici, en Afrique, on n'en est pas aux coquetteries des alliances politiques ou des rhétoriques stériles, le peuple ce qu'il veut c'est se nourrir et se soigner. Quel qu'en soit le prix, c'est juste une question de survie. En Indonésie, par exemple, ce sont les forêts de Bornéo qui sont maintenant l'objet d'une destruction massive pour planter des palmiers dont l'huile est beaucoup plus lucrative, au risque de déséquilibrer gravement l'écologie planétaire. Mais si c'était ça la chance des pauvres ? Faire comprendre aux riches qu'ils ont le pouvoir d'agir sur leurs conditions de vie : Destruction de la planète et immigration massive ! Marché de dupes que l'autisme des nations dont l'opulence pousse à la surenchère irraisonnée contraint à l'instinct de conservation. Et c'est ça que les riches n'ont pas encore compris : leur égoïsme passe nécessairement par la prise en compte de ces démunis qui vont leur coûter beaucoup plus cher en argent et en confort, si ce n'est en conflits, que l'élan de générosité et, surtout, d'humanité que réclament actuellement leurs besoins vitaux. Parlera-t-on alors de terrorisme là où il ne sera plus question que de résistance ?

Pour m'évader j'avais emporté avec moi une cantine de survie qui se compose d'une trentaine de

bouquins dont la sélection a fait l'objet d'un choix quelque peu subjectif, n'ayant eu ni le temps ni les moyens de m'assurer de la qualité que je recherchais.

Depuis quatre jours, Ricardo, enchaîne les destinations pour poursuivre une vilaine fille dans ses différentes vies et ne la retrouve que pour la perdre afin, peut être, de mieux la rechercher ! Je me passionne pour cette obsession qui n'est autre qu'une brûlante passion et Vargas Llosa m'indique qu'à travers les *Tours et détours de la mauvaise fille* l'Amour demeure quelles que soient les conditions, le contexte, et les errements de l'être aimé. Il suggère à mon cœur blessé que l'Amour peut prendre le difficile chemin d'une irrationnelle logique.

La nuit profonde et chaude d'un environnement étranger accentue soudain la distance et le sentiment d'isolement que j'étais parvenu à minimiser et qui broie lamentablement mon discernement et mon tempérament à la lecture émue de ces quelques lignes déstabilisatrices.

A partir de là, je me suis autorisé à communiquer avec Eva pour laquelle le rigoureux silence que j'avais imposé à nos relations équivoques ne pouvait plus correspondre au déroulement de nos sagacités. Il faut dire que deux jours auparavant j'avais eu la divine surprise de recevoir un bouleversant courrier inattendu dont l'immanence, au delà du contenu, révélait la démarche assujettie d'un amour en souffrance. Je ne sais ni quand ni comment Eva est parvenue à obtenir mon adresse dont, seul, Marco était dépositaire ; le fait est qu'elle a su faire craquer un témoin pourtant difficile à influencer, à moins qu'il n'ait lui-même décidé de jouer un rôle dans l'avenir aléatoire et abscons de son meilleur ami...

Et qu'est-ce qu'elle dit cette lettre ? Elle dit que la vie est belle, au lieu de s'apitoyer sur notre sort ingrat, et ne parle à aucun moment de la souffrance que pourtant chaque mot contient sous une élégance fardée. Le cœur est à sang et la sémantique utilisée, construite sur les larmes de rage

que l'espoir entretient, donne une force et une noblesse inattendues à un discours que j'étais à mille lieux d'imaginer. Pas de reproches, beaucoup de compréhension et, surtout, beaucoup d'amour ! Pour balayer les arguments qu'elle sait déjà déstabilisateurs, elle exhorte ma passion sous la plume de Saint-Exupéry, en terminant par ces mots : *Je ne te dirai pas les raisons que tu as de m'aimer. Car tu n'en as point. La raison d'aimer, c'est l'amour.*

Forcément, ça secoue ! Et la raison forte qui annihilait l'espoir, hier encore, fait voler en éclat sa légitimité. Ma vision des choses prend un aspect contradictoire qui laisse un sentiment d'incompréhension par rapport au jugement précédent ! Et j'ai beau me dire qu'il me faut alors prendre du recul, je me fais néanmoins l'avocat d'un procès que j'instruis malgré moi.

Ma conscience a maintenant le fallacieux prétexte de pouvoir entretenir une correspondance avec celle que mon éthique avait bannie et je sais que j'ouvre là une porte qu'il me sera difficile de refermer, même si je sais aussi qu'elle ne pouvait rester indéfiniment close. L'épanchement des sentiments, car il va forcément s'agir de cela, va fragiliser nécessairement la position ferme et obtuse que j'ai voulu imposer à notre infernale relation.

Mon esprit vagabonde et ma plume déambule au gré des mots révélateurs que m'inspire la richesse épistolaire de ce déconcertant plaidoyer. Je dois rester sage et éviter d'ouvrir trop mon cœur à un discours prolix qui trahirait l'issue d'un destin

encore bien loin d'être scellé. Je trouve horrible de devoir grimer la véritable inclination de ses pensées pour maintenir une distance apodictique autorisant l'examen d'un sujet interlope. Mais je sais que l'enjeu n'admet aucune faiblesse et qu'il sera toujours temps de libérer le contenu de ses émotions...

Eva, dans sa pudeur candide, n'ose parler d'inceste. Chaque fois elle mentionne un *Amour impossible*, non pas au sens nihiliste du terme mais plus dans l'extravagance de la signification, comme quelque chose de difficile à réaliser. Elle s'accroche imperturbablement à la notion de fatalité contenue dans la philosophie de certains dieux, qui lui permet d'entretenir de chimériques espoirs, et m'oblige à faire l'apologie d'une défense à laquelle je ne crois pas du tout ! J'écris sans doute plus pour moi que pour elle... et sais parfaitement, en cachetant l'enveloppe qui partira demain, que sa perception féminine n'accordera aucun crédit aux arguments, pourtant incontestables, que j'ai utilisés pour m'affranchir d'une morale qui contrarie nos destinées...

Putain de pays !

Je dois en être au moins à mon vingtième footing depuis mon arrivée, et je ne m'y fais pas. J'ai l'impression d'avoir quinze ans de plus, dix kilos de trop et une santé chancelante, qui ne permettent plus à mon opiniâtreté de conserver la maîtrise d'un physique dont je finis par douter. Mes foulées sont lourdes et mon attention permanente, concentrée vers un seul but : tenir bon. Le footing n'a jamais été à proprement parler un plaisir sportif, je l'ai toujours considéré comme un moyen efficace pour garder la forme et cultiver le goût de l'effort, mais sa pratique africaine tient plus du masochisme que de l'hygiène corporelle. Les enfants s'en amusent et accompagnent mes foulées diaboliques avec bonne humeur et le brin d'ironie que suscite mon inadaptation physiologique.

N'écoute pas tes jambes qui se dérobent ni ton souffle qui se raccourcit, ça monte encore pendant trois cents mètres et puis tu seras quasiment au tiers du parcours. C'est vrai que quand il pleut

dans ce pays, ça fait pas mine, putain, c'est complètement détrempé.

- schiiiiiii, schiiiiiii...

J'me demande bien ce que Leslie a voulu dire hier lorsqu'elle m'a demandé si j'étais satisfait de mes conditions d'hébergement ? Sacrée Leslie dont la chambre qui jouxte la sienne vient de se libérer avec le départ de Tony... Non, j'peux pas rentrer dans ce jeu là, j'aurais trop de remords.

- schiiiiiii, schiiiiiii...

Quand je pense à ces enfoirés qui téléphonent à leurs femmes avec la jolie petite Africaine sur les genoux... Eva, je t'aime...

- schiiiiiii, schiiiiiii...

Arrête, Bon Dieu, de ressasser ça sans arrêt. Tu ferais mieux de baiser Leslie et d'admettre une bonne fois pour toute qu'on ne se tape pas sa sœur !

- schiiiiiii, schiiiiiii...

D'abord c'est pas ma sœur ! On n'a pas la même mère et puis j'le savais pas. Merde, chié, j'ai jamais vécu avec elle...

- schiiiiiii, schiiiiiii...

Oh, bordel, mais on dirait bien un serpent... Il est vivant ou il est secoué ? C'est vrai ça, qu'est-ce que ça change que ce soit ma demi-sœur ?

- schiiiiiii, schiiiiiii...

Et puis chaque civilisation a un regard différent sur l'inceste... C'est pas les Africains qui pourraient me blâmer.

- schiiiiiii, schiiiiiii...

Merde, je l'avais pas vu celui-là. Qu'est-ce que c'est beau quand même. Si seulement il pouvait faire moins chaud...

- schiiiiiii, schiiiiiii...

Ce qui me troue l'cul dans ce pays c'est que je me rends compte que les vrais cons, c'est nous ! Des siècles de lutte pour obtenir la liberté, confondus dans d'étranges errements individuels,...

- schiiiiiii, schiiiiiii...

Pendant que de nombreuses populations subissent encore le joug de dictateurs indéclicats et n'osent rêver à un avenir moins asservi...

- schiiiiiii, schiiiiiii...

le consommateur démocrate républicain lambda de nos univers sophistiqués ne sait quoi faire de sa liberté !

- schiiiiiii, schiiiiiii...

Tiens, j'ai pris mon deuxième souffle. C'est mieux, là. Encore un gros quart d'heure et c'est plié.

- schiiiiiii, schiiiiiii...

Et l'autre con, ce matin, qui me dit sans rire que ça fait un moment qu'il n'a pas bougé d'un pouce... L'autre malade du cul...

- schiiiiiii, schiiiiiii...

C'est pas du pouce que je lui parlais ! ha, ha, ha...

Une heure et trois minutes ! c'est pas si mal. C'est globalement le tarif, moins la souffrance habituelle, surtout en cette fin de parcours.

Le maillot trempé de sueur et les traits tirés, je me précipite sur le frigo et descend d'une traite la cannette de bière glacée que j'avais amoureusement

placée dans le freezer avant de m'élancer sur les pistes humides, et qui participa grandement à la motivation du challenge. Méthode assez radicale pour éliminer les toxines récalcitrantes... Je sais, je sais, docteur..., mais j'adore ça !

J'avoue qu'il est primordial de savoir avant de partir courir que des conditions particulièrement confortables sauront venir récompenser tant d'efforts. Je ne suis pas sûr que tout un chacun dans ce pays puisse jouir, après une journée de labeur, de la climatisation et d'une salle de bain adaptée au bien-être de la récupération.

N'est-ce pas Tocqueville qui a dit que les français avaient deux passions ? : L'égalité et les privilèges !...

Aujourd'hui on fête l'arrivée de deux nouveaux médecins qui viennent renforcer l'équipe, alors qu'un seul va nous quitter. C'est un peu l'occasion de faire le point sur notre action et d'élargir le débat au milieu humanitaire, présent en Afrique.

Le sujet du jour est *L'Arche de Zoé*, qui vient de porter un coup terrible au monde caritatif. Daniel, qui arrive de France, nous confirme ce que les journaux relataient ces jours derniers. L'impensable suspicion règne, entraînant avec elle tous les débordements et excès en tous genres. Forcément une association humanitaire, dont l'objet est de soulager la misère, qui mettrait sur pied un réseau pour enlever des enfants... Je ne peux y croire, je ne veux y croire ! Comment des individus, dont la caractéristique remarquable est l'engagement et l'altruisme, pourraient-ils en arriver à de tels débordements ? Comment une association caritative opérant à l'étranger, donc soumise à des normes strictes gouvernementales, aurait-elle pu intervenir

sans l'aval du quai d'Orsay ? Et pourtant il faut bien admettre que l'opération a bel et bien dépassé toutes les règles admises, qu'elles soient d'ordre déontologique, éthique, morale, diplomatique ou politique.

C'est terrifiant.

Daniel a beau me citer des exemples de faits précis, je ne parviens pas à croire que tout ce sordide écheveau ait pu voir le jour dans la seule réalité des faits. Comment croire et admettre, en effet, que des dizaines d'individus aient eu le cynisme et la perfidie d'échafauder un tel projet criminel ? Il est des niveaux de responsabilité qu'il faudra mettre à jour pour comprendre l'imbroglio dans lequel tout le monde s'est retrouvé enfermé. Mais j'enrage déjà de voir le traitement médiatique qui leur est réservé. Le lynchage éhonté auquel se livre bon nombre de responsables bien-pensants que l'opprobre dédouane de leur culpabilité. Que la justice passe et sanctionne douloureusement les coupables d'une initiative délibérément hors-la-loi, mais que chacun ait le courage et l'honnêteté de ne pas écarter sa possible responsabilité dans un dossier que l'on sait sensible et, de grâce, pas d'amalgame avec les autres ONG.

Moi, je préférerais parler de manipulation. A tous les étages d'une fusée qui était destinée à éclater en vol. A commencer par le responsable de l'association, qui a quand même pris certaines libertés par rapport à la déontologie. Ensuite que penser du régime Tchadien qui, peut être, a réglé là ses comptes avec la colonisation ? Je n'ai pas la naïveté de croire que l'on peut imputer à l'erreur ou

au hasard ses déclarations fallacieuses sur l'origine et le statut des enfants concernés. Enfin, quelle incidence - sans doute énorme - attribuer à la prise de position de certains de nos politiques qui ont parlé sans ambiguïté de génocide au Darfour ? La tendance actuelle à l'ingérence internationale faisant sans doute le reste... Le fait est que le monde caritatif est mal à l'aise et craint les effets désastreux de cette contre-publicité.

J'hésite à prendre le troisième pastis que m'offre Leslie, dont la présence à mes côtés s'est faite plus discrète qu'à l'accoutumée, car je ne veux pas revivre les angoissants états d'âme que peut provoquer ce désinhibiteur imprévisible, même si je suis bien conscient que le profil de ma démarche intellectuelle n'est plus dans les mêmes dispositions qu'au mois de juin dernier. J'écoute Daniel, avec qui j'ai sympathisé, et dont le parcours, débuté à Médecin sans frontières, m'impressionne par la densité du cursus. Grand, la quarantaine, le regard vif et la parole assurée, il fait figure de témoin incontournable dans le quart-monde, qu'il semble avoir sillonné, et fait de suite autorité dans l'approche des solutions envisagées. C'est pourtant lorsqu'il a parlé de laïcité que je me suis opposé à sa sagacité. Comme beaucoup, Daniel, dont l'expérience en pays musulmans est suffisamment riche, s'oppose à la loi française sur l'interdiction du port du voile à l'école.

- La vraie démocratie, soutient-il, c'est d'admettre la différence.

- Tout à fait d'accord avec toi, lui rétorquais-je, tant qu'elle n'est pas ostentatoire dans les lieux publics et dans des domaines aussi sensibles que la religion ou la politique, par exemple.

- Et donc pour toi il est gênant que la croix côtoie le voile ou la kippa dans la cour de récréation !

- Je m'en foutrais complètement si j'étais sûr que c'est complètement innocent, mais le vrai problème n'est pas là : sur quelle base fais tu reposer ta différence ?

- La seule qui la définit véritablement, à savoir en reconnaissant toutes les religions et non en les niant.

- Très bien, alors on éduque les enfants dans la tradition religieuse de toutes les croyances représentées ?

- Je n'ai pas dit ça, mais pourquoi pas ?

- Faudrait savoir, c'est bien toi qui m'a parlé de cour de récréation multiconfessionnelle ! Tu fais comment pour expliquer aux gamins la genèse de la création si tu ne passes pas par la laïcité ? Tu sais aussi bien que moi que science et religion n'ont jamais fait bon ménage. Et sur la place de la femme dans la société ? Tu prends, par exemple, un musulman comme professeur sans définir les valeurs laïques indispensables auxquelles il devra nécessairement se soumettre ?

- Tu caricatures.

- Je caricature ? On en est bien à tuer au nom de Dieu, aujourd'hui, fruit d'un embrigadement intellectuel qui ne laisse pas de place au libre-arbitre et insuffle la haine, à l'opposé de la philosophie

affichée. Je ne vois pas comment, sans s'appuyer sur la laïcité, socle inébranlable de la République, tu pourrais éviter les conflits que le heurt des morales va nécessairement provoquer.

- Un gamin a bien le droit de croire en quelque chose, surtout à notre époque de consuméristes effrénés, où seul le fric est adulé.

- Parfaitement mais il y a les mosquées, les églises et les synagogues pour ça. Mon père, quand il allait à l'école, portait, comme tous ses petits camarades, une blouse. C'était peut-être pas si con que ça !

- Je te vois venir, mais tu ne pourras jamais faire l'économie de la religion dans nos sociétés. L'homme a horreur du vide et nécessairement besoin de trouver un exutoire à ses interrogations.

- Les gens confondent souvent le religieux avec le spirituel...

- Fais gaffe quand même à ne pas les pousser vers les sectes...

- Tu vois que toi aussi tu confonds. C'est quoi, au juste, la religion ?

-

- C'est jamais qu'une secte qui a réussi !

Dans trois jours mon destin va s'engager sur l'étroit chemin qui mène au boulevard de la vie. Dans trois jours mon excitation sera à son comble quand, dans l'avion qui va galvaniser mes émotions, je connaîtrai l'ultime phase du voyage : le retour !

L'ombre de mes proches se fait plus présente à mesure que le départ se rapproche et les couleurs du Luberon s'approprient de subtiles différences que l'imagination exilée avait inconsciemment rejetées. Je trépigne comme un gamin à qui l'on a promis son jouet.

Six mois se sont écoulés et, malgré le douloureux subterfuge que j'étais venu chercher, je n'ai guère vu passer le temps, que ma mission humanitaire a largement utilisé. Six mois au contact d'un monde laissé pour compte, que notre égoïsme laisse lentement se dégrader. Famines et maladies définissent ce continent que les pays riches continuent d'ignorer, engoncés dans les insupportables incohérences de leurs politiques amblyopes : c'est le cas aux Etat Unis avec les

années *Busheries*, que rien, pas même l'hécatombe du sida, n'est venu perturber, dans leur façon très commerciale de gérer les accès aux soins ! Pour preuve aussi notre bonne vieille Europe, enlisée dans ses contradictions, qui consacre encore 42 % de son budget à l'agriculture alors que celle-ci ne représente plus que 5 à 10 % des PIB européens ! Autisme et gâchis ont été préférés à l'insupportable générosité que le monde capitaliste ne saurait tolérer. Jeter plutôt que donner renforce sans doute la notion de mérite et accentue l'indispensable sélection naturelle ! Après six mois d'expérience africaine, je confirme : seuls, les riches s'en sortent.

Après six mois de mission enrichissante, mais néanmoins assez éprouvante, j'ai gagné le droit de retrouver mes racines provençales, qui m'ont manqué à un point que je n'aurais pu imaginer. Certes Eva a pesé lourd dans ce bilan, mais je sais à présent que c'est en le quittant que se révèlent les caractéristiques qui nous font aimer un terroir sans le savoir. Pour l'amour ça doit être pareil et je me dis qu'il me faudra apprendre à discerner chez l'être aimé ce que le quotidien s'acharne à dissimuler.

Je range fébrilement dans mon sac le dernier courrier qu'Eva vient de m'adresser et reste éminemment songeur en compulsant le lot d'enveloppes qui compose ses œuvres complètes ! Je touche à l'envi ces témoignages d'une exceptionnelle frénésie et relis au hasard – ou presque – les passages qui m'ont fait prisonnier de sa sensibilité. Son style et son enthousiaste conviction soulèvent les montagnes d'une cause perdue d'avance qu'elle

semble utiliser comme un levier providentiel. Elle dépare avec conviction et lyrisme l'amour impossible de son embarrassant qualificatif ! Elle démontre, avec toute la sincérité de son inimitable candeur, que deux êtres qui s'aiment ne sont soumis qu'au jugement de leur émotion et qu'il n'est pas nécessaire de remonter dans la jurisprudence des hommes pour constater que les plus belles histoires d'amour ne sont pas nécessairement celles qui s'inscrivent dans le marbre de la loi. Emouvante Eva qui, quelque soit la justesse de son raisonnement, m'apparaît comme le parangon de ce que la vie nous a donné de plus beau et de plus précieux : l'Amour.

Je vais retrouver avec délectation pendant ces quelques jours de congés l'ami Marco, dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis notre lointaine conversation téléphonique. Je sais juste par Eva que tout va bien et qu'il a maintenant pignon sur rue avec le cybercafé qu'il vient d'ouvrir avec son pote Arnaud. Je ne sais pas s'il est encore avec Véronique, aucune ligne ne mentionne ses frasques amoureuses. Par contre je n'ai pas la moindre nouvelle de Pat' dont la « paternité » m'a un peu manqué dans l'exercice quotidien de ma délicate expérience africaine. Mais, les larmes aux yeux, c'est surtout les retrouvailles que je ne pourrai plus effectuer qui me pèsent le plus. Je fais bien sûr allusion à ma mère que je ne peux associer au plaisir que j'ai de retrouver mon cadre de vie. Je me demande même si mon retour au pays ne pas va être plus dur à vivre que mes six mois de séparation actuels car maman risque de me manquer plus cruellement dans un contexte qui

lui était familier tandis que l'Afrique, où tout m'était étranger, ne m'a peut-être pas assez préparé à la disparition définitive de celle que ma raison s'apprête probablement à retrouver...

Mon premier pèlerinage se fera au café des Lices où je suis certain de retrouver les grands penseurs de notre siècle et où la bière, consommée en fût, me dictera l'essentiel... de ce qu'il me faudra éviter !

Vendredi 2 novembre, 16 h 07, aéroport Charles de Gaulle. La température extérieure de 11° me fait prendre conscience du chemin parcouru. La file d'attente, interminable, des taxis m'expose la mine des gens désabusés et d'une pâleur inquiétante. Le vent glacial qui souffle du nord semble pénétrer la surprenante armure vestimentaire de cette curieuse tribu en mal de communication. Mon Dieu, je ne vais quand même pas regretter d'être revenu, à peine le premier pied posé sur le tarmac parisien ! Non, car je m'en fous de ces aborigènes frileux qui me projettent avec d'autant plus de force et d'impatience mes prochaines chaleureuses retrouvailles en pays provençal.

Je reconnais qu'après trente-cinq minutes d'attente, on a froid. Très froid même pour ceux dont la récente culture africaine a notablement perturbé les habitudes vestimentaires... C'est donc à moitié gelé que je pénètre dans l'habitacle d'un véhicule qui me semble tout à coup d'un luxe insensé. Même le

chauffeur a deviné que je n'avais pas voyagé sur Pôle-Nord Airlines :

- Ah, ça change des pays chauds, un deux novembre à Paris...

- J'avoue que je ne regrette pas d'avoir quitté mon short avant l'embarquement. Et je me demande si ce sont le débardeur et le blouson de toile ou bien les trente cinq minutes d'attente qui m'ont frigorifié...

- Ah, ah, c'est vrai que la profession n'aide pas la transition. Mais ne vous en faites pas vous allez avoir largement le temps de vous réchauffer d'ici la gare de Lyon (petit coup d'œil amusé dans le rétroviseur).

- Ca veut dire quoi cet humour sarcastique ?

- Ca dépend des jours. Comptez une bonne heure quand même. Vous venez d'où ?

- Sierra Léone.

- C'est en Amérique du Sud, ça ?

- Ah, pas du tout, c'est l'Afrique subsaharienne.

- Merde... Ça sonnait pourtant bien latinos. Et ils suivent la bourse là bas ? Parce que nous on mange, on dort, on travaille et on défèque avec les *subprime*...

- Ils ont d'autres chats à fouetter. Néanmoins c'est bien le seul domaine où ils ne sont pas perdants...

- Effectivement, comme ils disent au loto, si 100 % des gagnants ont joué, je suppose que pour les perdants la règle reste la même... Vous vous rendez

compte quand même des milliards qui sont partis en fumée depuis cet été ?

- D'après ce que j'ai pu en lire, oui, c'est faramineux et proprement scandaleux.

- C'est quoi, au juste, un *subprime* ?

- Le *subprime* est un piège faisant office de prêt basé sur la valeur anticipée d'un bien qui n'appartiendra jamais à l'emprunteur dont le revenu n'est pas suffisant pour couvrir des échéances auxquelles le taux progressif ne laissera aucune alternative !

- Impressionnant !

- Aujourd'hui on fait de l'argent avec l'argent. On n'est plus du tout dans un capitalisme d'entreprise dont le but était d'investir dans l'outil de travail. Aux techniciens ont succédé des financiers dont la seule préoccupation est de distribuer des dividendes à court terme. Les banquiers s'en sont inspirés.

- Ce que je comprends mal c'est pourquoi on en subit aussi lourdement les conséquences.

- C'est là où ils sont très malins et que le système est très pervers. Les Américains ont *titrisé* leurs crédits pourris, c'est à dire qu'ils les ont dilués dans des produits financiers qu'ils ont revendus sur le marché international.

- Oh, Merrrde ...

- Et leur façon de régler le problème en injectant des milliards dans le système bancaire pour éviter qu'il ne s'écroule est à l'encontre du bon sens et de la morale.

- Ah, bon vous trouvez... Moi, ce qui m'horripile c'est toute cette spéculation qui enrichit toujours les mêmes. Par contre si les banques centrales n'interviennent pas, ce sera encore les petits porteurs comme vous et moi qui allons payer la casse.

- Détrompez-vous. D'abord je ne suis pas petit porteur, et puis sachez que boucher les trous revient à couvrir les tricheurs. N'eut-il pas été plus efficace et plus moral de consacrer ces sommes colossales à aider les familles endettées à rembourser leurs prêts ? Au lieu d'encourager, comme chaque fois, les délinquants à poursuivre leur arnaque, on aurait sauvé des milliers de familles, sans mettre le système en péril.

- Vous avez l'air plus au fait que moi dans le domaine. Ce que je sais c'est qu'après le scandale de la Société Générale, je trouve assez insupportable qu'une escroquerie américaine vienne plomber nos comptes.

- Vous savez tant que les banques sortiront de leur rôle en spéculant au lieu de se contenter de prêter de l'argent, elles s'exposeront à ce qu'a connu récemment la Générale ; à savoir qu'un gamin de trente ans, appelé trader, continuera de jouer avec les milliards des particuliers, exactement comme sur sa game-boy.

- J'espère bien qu'il va morfler, celui-là...

- Non, ne dîtes pas ça. Kerviel est un mégalo, bien évidemment, mais Bouton, le patron de la banque, est le vrai responsable...

- C'est quand même bien sans son accord que l'autre a claqué les cinq milliards !

- Faux ! Vous ne contournez pas toutes les mesures de contrôle sans complicités. Bien sûr qu'on ne le lui a pas dit implicitement. Les gars travaillent sans filet, c'est tout.

Le taxi vira lentement sur sa gauche pour venir se positionner sur la double file qui fait face à l'entrée de la gare.

- Si votre théorie est de dire que les patrons de banque savent que leurs traders prennent des risques énormes, alors pourquoi, seule, la Société Générale a-t-elle dénoncé le système ?

- Parce qu'elle a perdu ! et que ces sommes, à un instant T, mettaient la banque en péril. C'est aussi con que cela. Ce qu'elle oublie de nous dire c'est combien Kerviel lui a fait gagner les autres fois.

- Mais c'est terrifiant ce que vous me dites là ! On se fait donc rouler dans la farine avec nos propres économies !

- Tout à fait. Excusez-moi de ne pas prolonger le débat mais il me reste six minutes exactement pour prendre mon train. Tenez, gardez la monnaie et n'oubliez surtout pas que c'est le moment d'investir en bourse...

En refermant la portière, j'ai bien vu à son rictus qu'il ne prenait pas au sérieux ma dernière recommandation... La suite nous dira s'il a raison ou pas d'attendre que la bourse culmine pour céder à ses pulsions capitalistes et s'il aura encore le temps de constater, qu'arrivée au sommet, elle ne pourra que décliner !

C'est quand le train s'est engouffré dans la gare d'Avignon que j'ai vraiment réalisé que j'étais chez moi. Surtout lorsque, par la fenêtre de mon compartiment contre laquelle j'avais le nez collé, j'aperçus sur le quai les silhouettes familières de ceux qui m'ont tant manqué. Le temps de la surprise passé, j'eus tout juste l'opportunité d'agiter les bras, tel un chef de gare affolé, pour signaler subrepticement ma présence à Pat', Marco et Véronique qui, d'évidence, n'avaient pas misé sur ma position en tête de convoi. Surprise et bonheur ineffables.

Tout en enfilant mon blouson et regroupant mes bagages autour de moi, mon esprit tourne à plein régime. De l'éphémère vision des profils entrevus, celui de Véronique m'étonne. Un peu par sa seule présence, mais surtout par la forme sans ambiguïté de son anatomie qui semble proclamer son étonnante maternité ! Incroyable. Marco, sur le point de reprendre sa liberté, englué dans le piège de la paternité ! Est-ce possible ?

Le train s'immobilise. J'ai à peine le temps de poser pied à terre que je suis happé par deux paires de bras solides dont les bourrades n'ont d'égaies que les très spéciales formules d'accueil tonitruantes dont Pat' et Marco sont les remarquables et très remarquables auteurs. Bordel que c'est bon de retrouver cet humour décalé, preuve vivante de nos éternelles amitiés. Pat' n'a pas changé et m'étreint comme on étouffe un chrétien, Marco est ému et me désigne de la main Véronique, que le pas moins alerte avait laissée en retrait. Je comprends alors que je n'avais pas été victime de mon imagination en découvrant cette resplendissante jeune femme dont le nouveau statut semblait ajouter à la grâce, et que mon pote de toujours semblait ainsi officialiser.

- Bravo, dis-je, dès qu'on a le dos tourné il s'en passe de belles, ici !

- Chutttt, me susurra Véronique à l'oreille en m'embrassant, ne lui dis surtout pas que je suis enceinte, il s'imagine encore que la femme a besoin de l'autorisation de son concubin pour enfanter !

- Et il lui reste combien de temps pour s'en apercevoir ?

- Moins de six mois.

- Marco, dis-je, me retournant vers lui sur un ton très lénifiant, si un jour tu souhaitais devenir papa, pourquoi ne pas le dire dès maintenant ? Je pense très sincèrement que tu gagnerais du temps...

Nos éclats de rire sonnaient la parfaite homogénéité que l'amitié réserve à des individus que, seul, le fait d'être ensemble illuminait en cette belle fin de journée.

C'est Pat' le conducteur au volant de sa vieille DS dans laquelle j'ai toujours l'impression d'appartenir à une époque privilégiée. Son inimitable suspension au confort jamais égalé aurait déterminé ce choix suranné, en l'honneur de celui, ou celle, qui déjà appelle le respect.

- Comment va ton boulot, Marco ?

- Ma foi, pour un début, c'est pas trop mal. Le cyber marche déjà super, reste plus qu'à me faire connaître pour tout ce qui est réparation et vente de matériel informatique.

- Ah, le service après-vente !, lâcha Pat, d'un air désabusé. Tu verras, avec Véro c'est aussi ce qu'il faudra soigner...

- Logique, ajoutais-je, ça reste une histoire de bits...

Pat', qui se tordait, surenchérit

- Mais n'oublie pas qu'au lit c'est pas point fr, c'est point G !

Hilares et goguenards, la conversation prit vite l'allure d'une mise en boîte de notre futur papa, dont la tendre attention qu'il portait à Véronique nous a littéralement bluffés.

- On va se marier dans une semaine, Gaby. On attendait ton retour pour fixer la date, je veux que tu sois mon témoin.

- Je serai plus qu'un témoin, Marco, je serai le parrain de votre union et même du petit, si vous le souhaitez. Et quand je dis parrain, ça ne se limitera pas aux puérils cadeaux matériels qui entourent cette insigne distinction.

J'aurais voulu faire dans le pathos que je ne m'y serais pas pris autrement... Alors j'ai aussitôt détourné la conversation sur Pat', dont je ne savais rien depuis six mois.

- Et toi, Pat', ça va ?

- Moi, oui. Mais je ne peux pas en dire autant de ma mère. Elle est hospitalisée depuis deux mois et ça ne s'arrange pas.

- Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

- Alzheimer, tout bêtement...

- C'est une maladie de merde, ça. Elle te reconnaît, au moins ?

- Penses-tu ! Parfois, elle me confond avec mon père et n'a plus aucun souvenir de tout passé récent.

- Putain, c'est affreux, et sûrement dur à vivre pour l'entourage.

- C'est pas marrant...

Il marque une pause et enchaîne soudain très léger.

- Y'a qu'à Pâques qu'elle en tire bénéfice : elle peut planquer elle même ses propres œufs...

Rires.

- Et toi, ta vie amoureuse ?

J'ai vite repris mon sérieux :

- Sans commentaires...

Au fur et à mesure que les kilomètres défilaient, aux noms révélateurs des panneaux indicateurs, je faisais ressurgir de ma mémoire ces exceptionnels villages dont l'écrin des ténèbres amplifiait démesurément le souvenir : Isle-sur-la-Sorgue, Fontaine-de-Vaucluse, Lacoste, Goult, et tous les autres qui, dès demain, vont redevenir le centre de mes préoccupations.

Le bar des Lices est en vue. Il est 21h30 et nous sommes vendredi ; tout est réuni pour vivre des retrouvailles de choc dans la convivialité et l'émotion de l'instant. Les rues de Ragonde drainent les derniers flâneurs qui profitent des douceurs automnales. La voiture qui nous précède attise mon impatience par sa nonchalante lenteur. Pat', que ça énerve, la double nerveusement en s'écriant, parvenu à sa hauteur :

- Achète un âne !...

Il n'aura pas fallu plus d'une seconde ou deux pour craindre l'hostilité du conducteur interpellé qui, à peine le visage tourné vers nous, s'est littéralement

déchaîné. Klaxon, cris démoniaques et gestes inconsidérés : Yvan, vieil habitué de notre estaminet préféré, venait de nous identifier et ne se remettait apparemment pas de constater ma présence sur le siège passager ! Il nous fut inutile de lui expliquer notre destination, qu'il a de suite anticipée...

Comme à son habitude, le bar des Lices fait le plein à cette heure stratégique. Les volutes bleutées des consommateurs de bière, scotchés au comptoir de l'inaccessible bar, soulignent l'indéfinissable atmosphère que ma présence inopinée ne semble pas perturber. Yvan réinvente le protocole et annonce, dans la fureur de son exagération, notre entrée à la démesure de son extravagance. C'est sympa quand même et suscite l'émotion d'un accueil qui me va droit au cœur.

La soirée est lancée ; peu à peu mes repères refont surface, ma tête et mon verre se vident et se remplissent au timbre de l'accent provençal et au bout d'une heure ou deux j'avais déjà oublié que ma journée avait débuté sur un autre continent. L'incessant brouhaha diffus dans lequel j'ai retrouvé les visages familiers de ceux que j'avais quittés six mois auparavant est l'objet d'inépuisables logorrhées que de puissants éclats de rire viennent ponctuer au rythme d'une étonnante régularité. Banales retrouvailles pour un intense bonheur.

Souvent campées sur le terrain de la dérision et de l'humour décapant, les conversations prenaient parfois, au gré de l'interlocuteur et de sa condition physique (!), les contours plus ou moins raisonnables d'une discussion géopolitique. Martial, notre

sympathisant local aux idées préconçues des obscurs néo-libéraux conservateurs était, malheureusement, de toute évidence, le moins éméché :

- A t'entendre on pourrait croire que l'Afrique est la panacée ! Or, que je sache, elle n'arrive pas à se nourrir ni à endiguer ses épurations ethniques.

Il a bien sûr fallu que je m'y colle !

- Le problème de l'Afrique est avant tout un problème de partage des richesses. Comment un continent doté d'une aussi grande richesse naturelle peut-il administrer une population aussi pauvre ? Il est aussi qu'à la chute du mur de Berlin, et donc à la fin des luttes entre pays de l'est et pays de l'ouest, représentés sur son territoire, les européens ont demandé, en échange de leur coopération, que les pays africains entament un processus de démocratisation. Tous ces pays ont donc dû passer rapidement du parti unique au multipartisme et se sont appuyés pour cela sur les ethnies. D'où, parfois aujourd'hui, ces conflits que l'on qualifie facilement d'ethniques dès que des opposants manifestent violemment. Il n'en demeure pas moins que l'Afrique est en pleine mutation depuis quinze ans et qu'il faut lui laisser le temps d'assimiler sa lente démocratisation.

- Mais ils se foutent de ce qu'on leur dit !

- Si tu veux mon avis, je crois qu'ils en ont un peu marre de s'entendre dire ce qu'il faut faire et qu'ils deviennent, à juste titre, sacrement suspicieux à l'égard de leurs anciens colonisateurs...

- Ok, alors cessons de les aider...

- Je crois qu'ils n'ont plus besoin de toi, vois tu ! Ils ont désormais une grande ouverture sur le monde et les chinois, notamment, n'ont pas attendu que des gens comme toi se débarrassent de leurs préjugés pour entamer un partenariat économique qui va bien au delà de notre arrogante prétendue bienveillance !

Il commençait à me chauffer sec, le Martial, avec ses idées réactionnaires et son racisme primaire et je n'avais qu'une hâte, qu'il me lâche la grappe. J'estimais que j'avais été suffisamment diplomate jusqu'à maintenant. Pat' et Marco avaient changé de cercle et ne pouvaient donc intercéder en ma faveur pour éviter ce que je redoutais le plus : ma colère. Je suis un épidermique qui tombe facilement dans le piège de la provocation, même si dans le cas de cet abruti il s'agissait, au contraire, d'une véritable profession de foi !

C'est sa connerie qui m'a permis de ponctuer une conversation, qui m'annonçait un retour aux réalités moins angélique que ce que j'avais imaginé.

- Et qu'est-ce que tu es allé foutre là bas, si ce n'est pour la thune ?

- T'as raison, surenchéris-je en lui tapotant l'épaule, tu sais bien que je suis un mec Afrique !

Ca ne l'a, bien sûr, pas fait rire. J'ai tiré la chasse et j'ai rejoint ceux qui portent l'humour à la boutonnière d'une veste qui ne se retourne pas : l'amitié.

Samedi 3 novembre 2007

Sachant ma semaine animée, je rêvais d'une soirée cool devant un petit écran où tout me serait expliqué en français, sans efforts à fournir, et où l'exotisme des décors aurait totalement changé d'apparat. Faire revivre mon fauteuil de cuir mordoré sous les éclats incandescents et crépitants d'une flambée majestueuse.

Et la télé, que j'ai le tort de regarder, me sidère par la fascination inconsidérée qu'elle exerce sur le consommateur addictive. C'est d'ailleurs ce qui m'avait le plus frappé en Afrique. La misère que l'on découvre et qui bouleverse le paysage ne nous prépare pas à constater le même phénomène, considéré comme une déviation de nos riches sociétés de consommation. Et pourtant le paupérisme cultive l'identique aberration. On s'imagine que plus le pouvoir d'achat est faible et plus les achats vont se limiter aux denrées essentielles, dont la télévision semble loin des nécessités de subsistance. C'est, je le

sais maintenant, une grossière erreur de jugement. Et il me paraît aujourd'hui logique que l'achat d'une télé soit, en fait, inversement proportionnel au budget disponible des ménages en difficulté. J'ai été littéralement bluffé de voir ces forêts d'antennes adossées aux frêles cahutes d'un monde affamé qui découvre la même information que ceux qui, dans la gabegie, font la une des médias sur des valeurs souvent à l'opposé de leurs préoccupations. Que peut donc penser une mère dont le bébé meurt de faim en regardant l'étrange lucarne qui lui déverse les milliards de dollars que notre économie gaspille ?

Mais revenons à la France, dont le niveau d'instruction offre quand même la possibilité d'une tout autre attitude envers cet obscur objet d'allégeance. Quelle mouche pique donc un couple *bien élevé* et instruit à recevoir ses amis sans fermer sa télé ? Quelle fascination propulse le téléspectateur dans l'objet d'un transfert qui finit par l'identifier au nouvel héros de nos sociétés modernes dont il partage le quotidien dans l'enceinte même de son salon ? C'est magique comme pouvoir ! Nos gouvernants l'ont bien compris et considèrent de plus en plus l'électeur comme un consommateur et non comme un citoyen. Mais quel gâchis au niveau du moyen culturel fantastique dont on nous prive et auquel les présentateurs ne risquent pas de participer, se bornant à leur petit niveau de béotien grossier, alors qu'on serait en droit d'exiger d'eux un niveau exceptionnel, à la hauteur de l'audience, et donc de l'influence, qu'ils peuvent avoir. Un animateur télé, ça devrait être élu au suffrage universel ! Tiens, au

hasard,... Sébastien ! Il est devant moi en train d'exhiber son ego incommensurable et refait depuis quelques années déjà l'histoire de la télé. C'est ahurissant de voir comment ce type recompose le paysage audiovisuel public à la mesure de sa médiocrité populiste. Son émission en soi n'est pas mauvaise car son *grand cabaret* nous propose réellement des numéros d'artistes de valeur, mais son empreinte est absolument insupportable. Revenu du diable vauvert, il éructe aujourd'hui sa revanche dans une fallacieuse unité de façade où les artistes - et souvent pas des moindres - viennent vendre leur âme à celui qui leur fait croire qu'il est un metteur en valeur... Son ton paternel est d'une affligeante démagogie, son rire factice sonne toujours faux et sa fausse modestie verse régulièrement dans un pathos consternant. Mais n'est-ce pas là, sous une forme ou sous une autre, le lot de la plupart de nos pitres cathodiques, géniaux inventeurs du tout à l'ego ? Là où Sébastien fait la différence c'est dans l'unanimité qu'il s'évertue à exhiber autour de son divin personnage, dans l'étonnant panégyrique qu'il parvient à obtenir de ses interviewés pour atteindre son paroxysme au générique final, dans l'hommage universel chanté qu'il fait rendre à la sous-culture de bas étage. Jamais je n'ai encore vu un tel assujettissement de la part d'artistes aussi divers que ceux réunis sur son plateau !

La télécratie n'est-elle pas en train de chasser la démocratie ? Les hommes politiques ont cerné depuis longtemps ce pouvoir fascinant qu'ils ont d'abord jugulé, du temps de l'ORTF, puis carrément

courtisé par la suite, se perdant souvent dans des relations complices avec les journalistes. Et aujourd'hui apparaît le storytelling, pour nous faire oublier le politique au profit du people. Tout est stratégie et rien n'arrêtera les partis qui se cantonnent à préparer les élections et occultent le temps présent. Pas même l'analyse édifiante qu'ils sont amenés à proposer sur une amère défaite et qui démontre clairement la finalité de leurs ambitions. Ce fut le cas du PS ces derniers mois, qui explique qu'il n'a pas su s'adresser aux électeurs, qu'il doit désormais redéfinir ses choix et qui se lamente de n'avoir pas su conserver l'électorat ouvrier... au lieu de se concentrer sur le seul objectif acceptable : comment régler les problèmes des français !

J'ai éteint la télé, j'ai remis une bûche dans la cheminée et j'ai songé, tout en fixant le ciel étoilé, que la semaine qui se préparait me délivrerait sans doute un verdict d'une tout autre portée...

Dimanche 4 novembre 2007.

Le découpage incertain des blocs laiteux et diaphanes, poussés par le vent, découvre la perfection du bleu azur qui, tel un ressac redondant, alterne ma vision de l'au-delà. Pas la mort ; bien au contraire. Mais l'ailleurs, l'autre destination, celle qui ouvre les perspectives d'un voyage qui ne débouche pas. Mes yeux décillés ne voient que le rêve hypothétique qu'un bout de firmament a soudainement éveillé. Curieuse téléportation de quelques grammes de cerveau exaltées par la reproduction des inoubliables sensations vécues à la verticale d'un monde que l'on a quitté, et dans l'attente d'un autre que l'on peut encore fantasmer. Point de repères - brisés par la rupture d'un rivage appartenant au passé - et pas de perspectives proches dans l'abandon confortable d'un instantané frivole ; J'aime ces moments forts où ma tête dans les nuages goûte la nostalgie d'interstices intemporels. Les longs voyages aériens façonnent de manière

indélébile les esprits vagabonds qui prolongent éternellement leurs chimériques emprises à la vue d'un simple nuage sur fond de ciel bleu ou au son étouffé d'un réacteur en altitude. La fascination de l'instant tient sans doute à l'absence de toute appartenance terrestre qui s'oublie dans l'univers éthéré d'un espace immatériel. Quel autre concept peut espérer échapper à l'insatisfaction naturelle de notre piètre condition que cette ivresse délestée de tout affect ?

Assis sur le muret de pierres qui borne mon jardin, le visage illuminé du doux soleil qui inonde ce début d'après-midi, je goûte sans modération les délicieux instants de cette deuxième journée de regain provençal. Toute la vie m'habite et féconde l'indicible sentiment que suggère l'aboutissement d'une plénitude évanescence. Provence, Afrique, Amour, se font alors les porte-paroles d'une pensée errante d'où la sérénité sortira forcément gagnante.

L'Afrique m'a permis de confronter ma conscience aux inégalités planétaires de la vie quotidienne. Finies les belles théories d'un univers lointain qui n'engagent que notre confortable rhétorique. Il faut bien donner de sa personne, quel qu'en soit le prix, pour qu'une certaine cohérence crédibilise le discours. Le constat sur place est terrifiant et l'action humanitaire ne couvre que la partie non immergée de l'iceberg. Certes, comme je l'expliquais à cet ahuri de Martial, en rajoutant un peu, l'Afrique a amorcé un virage qui devrait lui permettre de connaître enfin l'essor auquel elle a droit. Mais on est à un carrefour de notre civilisation,

qui a clairement atteint des limites de développement qu'elle ne pourra accorder aux pays émergents. L'injustice se poursuit : après les avoir ignorés, les pays riches - et maintenant la fatalité qui découle de leur égoïsme – confisqueraient les moyens de progrès qui les ont libérés. Impensable ! Oser demander à des milliards d'êtres humains d'accepter de ne pas prendre le même chemin que les nantis, qui se gavent avec un développement qui met la planète en péril, au nom d'une soudaine prise de conscience écologique ! Et pourtant, il ne pourra pas en être autrement. Combien de planètes faudrait-il pour contenir le seul développement industriel de pays comme la Chine ou l'Inde ? Alors l'avenir est à inventer. Et là tout est possible, y compris le pire. Par contre, ce dont je suis certain c'est que la richesse a changé de camp !

J'ai promis à Marco de passer chez lui vers 15 heures, cet après-midi. Il voulait venir me voir mais je préfère préserver mon intimité pour quelques jours encore. Son mariage est pour samedi prochain et je ne sais si je dois me réjouir de cet événement qui risque de le perdre et de me l'éloigner définitivement. Il est vrai qu'entre temps j'ai pris la tangente, mais a-t-il changé à ce point qu'il ait inscrit la paternité dans le sillage de son propre plan de développement personnel ? Véronique m'est apparue métamorphosée, de par sa façon saisissante d'assumer l'heureux événement qu'elle intègre apparemment parfaitement à son mode de vie. Les six mois que j'ai manqués ont dû porter les germes d'une évolution que j'ai du mal à percevoir.

En prenant mon temps, j'arrive un peu à freiner les aiguilles de l'horloge qui ne demandent qu'à faire le plus de tours possibles au cadran. C'est dimanche et le Luberon prend des airs de fête que je ne lui connaissais pas. Tout est source d'émerveillement et sanctifie le cadre pastoral d'un décors que, seule, la saison a modelé différemment.

La déflagration brusque d'une arme à feu est venue gâcher le plaisir qui me faisait oublier que la campagne n'échappe pas à la stupidité humaine et que la chasse va déployer toute son absurdité par hordes de viandards excités qui déchargent leurs projectiles sur tout ce qui bouge – et parfois même ne bougent pas quand ils n'ont pu assouvir leurs instincts meurtriers. J'en suis encore à me demander comment ils font pour abattre de sang froid tous ces merveilleux animaux qui habitent et font vivre nos campagnes. Je sais bien qu'il faut une régulation à leur prolifération – la belle excuse. Mais comment font-ils ? La souffrance animale serait-elle inférieure à celle des humains ? C'est comme tous ces élevages en batteries que notre société tolère au nom de la consommation de masse ! Comment un cultivateur, d'intelligence et de sensibilité moyennes, peut-il supporter d'infliger un tel traitement à des êtres vivants ? Je suis persuadé que nous avons des siècles de retard sur ce que sera bientôt, j'espère, le droit des animaux.

Le soleil a quitté depuis peu son zénith et menace l'ombre de mon olivier d'atteindre le rebord du muret ; il doit être quinze heures, et j'ai hâte de

retrouver Marco, qui va sans doute m'expliquer en quoi son couple a changé.

En fait, il ne m'en dira rien. On a refait le monde sur le mode grinçant et il m'a même semblé que nos idées n'étaient pas si éloignées. C'est juste avant de le quitter que j'ai saisi toute l'ampleur de sa mutation :

- Il est quelle heure ? m'a-t-il soudainement demandé ?

- Sept heures moins le quart, ai-je répondu.

- Bon Dieu, dans six mois je vais être papa !....

Lundi 5 novembre 2007.

Je ne sais si c'est le fait de m'être absenté un certain temps ou bien les hasards de la loi des séries, mais je suis effaré de constater à quel point notre société, que l'on dit de communication, n'a jamais aussi mal échangé. Sans doute l'Afrique et son mode de communication élémentaire creusent-ils encore le fossé qui m'apparaît abyssal et totalement incongru, au troisième jour de ma résurgence en terrain d'éminente civilisation de progrès...

J'essaye, depuis ce matin, de joindre mon banquier et d'obtenir mon opérateur téléphonique. Impossible. Tout est géré par répondeur automatique ou par standard centralisé, et à un coût disproportionné - au moyen du 08, la nouvelle tirelire des moyens de communication modernes. Dans le premier des cas, aucun espoir de dialogue et peu de chances de satisfaction car, comme dans toutes les mauvaises démocraties, on n'a que le choix de la réponse mais jamais de la question ! Dans le

deuxième des cas, on ne risque pas de nous mettre en rapport avec le bon interlocuteur car celui qui nous répond, à quelques milliers de kilomètres de là, comprend tout juste notre langage pour pouvoir répondre à des préoccupations qui sont, de toute évidence, le cadet des soucis d'un service après-vente ! Je n'aurai donc pas mes réponses et m'interroge sur cette société de communication dans laquelle on ne peut plus parler aux gens. J'aurais pu prendre comme exemple le pompiste qui a complètement disparu du paysage, la caissière qui est en voie de disparition ou l'Internet qui devient le nouveau mode d'achat des français. Partout, la technique et le profit ont fait reculer ce qui pourtant restera l'âme de la société : la communication. La vraie, celle où les individus écoutent, échangent et partagent.

Journée ville morte en ce lundi automnal, qui me pousse jusqu'aux portes de mes anciens engagements locaux. Les Restos du Cœur sont fermés car ça ne doit pas correspondre à un de leurs jours de distribution, par contre la permanence d'ATTAC est ouverte. Rien n'a changé, et je retrouve avec plaisir les mêmes slogans épinglés au mur ainsi que la chaleureuse ambiance pour laquelle Léo, en plein délit de mauvaise foi militante, apporte toute sa bonne humeur.

La discussion tourne vite sur la situation économique au centre de laquelle la mondialisation est, comme il se doit, sévèrement fustigée. Comment pourrais-je ne pas y souscrire ? Cet apparent fléau qui met chaque jour sur la paille les futurs SDF de

notre riche économie. Mais j'ai vécu en Afrique depuis. J'ai aussi beaucoup rencontré de responsables humanitaires qui ont bourlingué aux quatre coins de la planète pour porter secours à tous ces peuples en survie. Alors je ne sais pas comment ont pu être interprétés mes propos lorsque je me suis permis de faire remarquer que grâce à la mondialisation c'était quand même trois cents ou quatre cents millions d'individus qui étaient sortis de la pauvreté depuis les années 1980 !

Hé oui, à force de se regarder le nombril on finit par en oublier les vraies victimes... Puis j'ai rapidement enchaîné sur un sujet qui touchait moins les fondamentaux de l'association.

- Léo, à propos d'écologie, j'ai deux questions qui me brûlent la langue : D'abord pourquoi votre seule obsession est-elle le réchauffement climatique ?

- Premièrement tu retires ce *vous* qui ne saurait engager mon passé politique. Ensuite je ne saisis pas bien ce que tu veux dire tant l'unanimité se fait sur cet indéniable problème.

- Je veux dire que le réchauffement de la planète fait oublier aux *Verts* les autres priorités, telle l'eau, la faim ou les OGM, alors que l'on n'est même pas sûrs que le réchauffement soit de notre fait.

- Tu te fous de ma gueule ! C'est de la provoc ?

- Pas du tout. Quelles preuves as-tu que l'homme, ce nain microscopique malgré sa dérisoire vanité, puisse être le désorganisateur d'un univers dont on ne cerne ni les limites ni même la genèse ?

- Gaby, si tu es sérieux, tu as quand même entendu parler de la fonte des glaciers et des risques faramineux qu'elle fait courir à l'ensemble du globe ?

- Personne n'a dit le contraire. Moi ce que je veux que tu me dises c'est en quoi l'homme a pu avec son pot d'échappement ou les pets de ses vaches dérégler l'immensité d'une atmosphère que l'on dit aujourd'hui en danger après des millénaires sans encombres.

- Donc pour toi l'homme n'a pas engendré la pollution qui n'est qu'un leurre ?

- Mais tu le fais exprès ? Il n'est pas question de nier la pollution que l'on doit combattre de toute urgence. Ma question est : qui est à l'origine du réchauffement climatique ?

- Qui veux tu que ce soit ?

- T'as jamais entendu parler du soleil et de son énorme influence sur notre planète ? Lui, pour du coup, c'est pas un nain. Or il se trouve, si j'ai bien compris, qu'il est actuellement en pleine perturbation. Par ailleurs, j'affirme que la connexion entre les océans et l'atmosphère est loin d'être neutre, comme l'atteste régulièrement le phénomène El niño. J'ajouterai que chaque fois que le climat a changé au cours de l'histoire de notre univers, c'était pour des raisons qui impliquaient des éléments un peu plus déterminants que le trou du cul de ceux qui l'occupaient... Et donc mon interrogation était de savoir pourquoi nos amis *verts* oublient qu'il va y avoir bientôt la guerre de l'eau, que le problème de la nourriture n'est toujours pas réglé et qu'il le sera de

moins en moins avec la démographie et les terres cultivées qui ont une limite, surtout quand elles sont l'objet d'une gestion qui ne prend en compte que le gain.

- Si j'ai quitté leur mouvance, il y a une raison...

- Ma deuxième interrogation est de savoir pourquoi ils s'en prennent toujours au nucléaire qui, s'il n'est pas la panacée, loin s'en faut, est quand même une source d'énergie propre ?

- Je pense qu'il ne t'a pas échappé que cette source d'énergie comportait certains risques majeurs.

- Certes, mais je pense sincèrement qu'en France nous maîtrisons suffisamment le sujet pour se permettre d'avoir plus peur du pétrole ou du charbon. Le seul vrai problème est le stockage des déchets. Et moi qui aime la cohérence, je ne comprends pas pourquoi *les Verts* qui font du réchauffement de la planète leur priorité absolue s'acharne par ailleurs sur la seule énergie qui n'y contribue pas !

- Faire de l'écologie c'est bien, mais faire de la politique c'est mieux !

Ca, j'avais compris.

Léo n'était pas bien loin de penser comme moi, que les écologistes en tant que mouvement politique étaient morts, laminés par la prise en compte, souvent démagogique, du phénomène dans chacun des programmes des autres partis. J'en rigole doucement pour les petites ambitions personnelles de leurs arrivistes dirigeants, mais j'en pleure à chaudes larmes pour des gens aussi respectables et courageux que l'était René Dumont dans les années 60, en

donnant à la défense de l'environnement ses vraies lettres de noblesse.

Mardi 6 novembre 2007.

La lecture de *La Provence* absorbe mon attention et me plonge dans un abîme de consternation ! Pas tant par les nouvelles qu'elle véhicule – l'ère de la pensée unique et du politiquement correct nous ayant habitués depuis longtemps déjà à se satisfaire de la médiocratie ambiante ; journaux comme télévisions privilégient « la vie des bêtes » au détriment des événements que l'on évite de décrypter, la norme étant de nous montrer la jet set quand le pouvoir d'achat est en berne. Non, ce qui me gêne ce matin - et tous les autres matins - ce sont les fautes d'orthographe élémentaires que s'autorisent nos très cultivés journalistes. Ça va de la faute basique sur l'orthographe pure d'un nom commun à celle d'un accord de verbe sacrifié ou, pire encore, à la confusion entre verbe être et verbe avoir ! Si, si... c'est possible. *Tout est possible*, nous avait dit l'excellentissime Morandini à une époque dont on paye aujourd'hui encore les pots cassés...

Je suis atterré de constater à quel point notre langue est foulée aux pieds, à quelles conséquences désastreuses nous ont conduit les insupportables concessions faites au langage parlé et à la lente dégradation d'un enseignement et d'une culture en pleine déroute. Gauche comme droite, ministre après ministre, chacun a laissé faire en s'évertuant à clamer haut et fort que notre enseignement n'avait pas décliné que, seule, l'époque avait changé ! Moralité les enfants ne savent pas lire à leur entrée en sixième, les ados écrivent phonétiquement et nos journaux sont bourrés de fautes d'orthographe ! Voilà pour la langue française, par ailleurs beaucoup moins utilisée et beaucoup moins rayonnante à l'étranger.

Question culture, l'état des lieux est aussi désastreux. Qui construit le patrimoine littéraire, philosophique et artistique de demain ? Quel intellectuel représente la France aujourd'hui ? Qui peut rallier derrière lui le souffle de la contestation ? Sans remonter au XVIII^e siècle, période référence du rayonnement incontesté de nos élites, il est un passé récent où les Aragon, Camus, Sartre, Becket, Rodin, Matisse, Boulez prolongeaient encore l'image intellectuelle brillante d'un peuple qui n'a plus, dorénavant, que l'arrogance à exhiber. La deuxième guerre mondiale semble avoir été fatale au talent créateur d'une intelligentsia que le monde entier nous enviait. Seuls, les scientifiques restent aussi performants, malheureusement on ne se donne pas les moyens de les conserver sur notre territoire... La télé s'appauvrit par la dictature de l'audimat, la classe politique s'enferme dans des idéaux et des

débats aussi restreints que la vision à court terme de ses stériles ambitions, l'école démissionne et Mme Michu ne s'imagine même plus qu'elle a le potentiel intellectuel suffisant pour résister à la sclérose d'un mode de vie qui lui a totalement échappé. Je n'irai pas perdre mon âme et ma crédibilité jusque dans la comparaison déplacée avec certaines dictatures, mais comment nommer ce rouleau compresseur libéral qui désapproprie l'individu de son savoir et de sa culture ? Faire croire aux gens qu'ils sont libres quand ils n'ont pas le choix est quand même bien une forme d'aliénation et donc d'intolérance !

J'ai négligemment refermé cet incontournable vecteur culturel (ce qui est quand même plus respectueux que de dire : *je l'ai parcouru d'un derrière distrait*) dont l'objet de l'inspiration m'a pris plus de temps que la lecture à proprement parler.

En ce mardi frisquet, je dois donner un coup de main à mon ami Marco qui se prépare à vivre un moment clef de son avenir conjugal. Il a loué la salle des fêtes de Ragonde où quatre-vingt-six personnes vont tenter de lui faire croire qu'il ne s'est pas trompé. Ce n'est ni par dépit ni par méchanceté que je dis ça, mais tout simplement parce qu'environ la moitié des adultes présents, statistiques obligeant, ne seront pas en mesure de lui en fournir la preuve vivante. Samedi, c'est fête ; une grande partie de nos amis communs seront là et me prémunissent contre toute forme d'événement ennuyeux à redouter. Marco va devenir officiellement un futur père de famille et je ne sais pas comment je vais ressentir ce vide qu'il va forcément m'imposer ainsi que

l'inévitable comparaison que son nouveau statut va déclencher en moi...

Samedi, c'est lui qui aura tous les honneurs. Son humilité en souffrira peut être car il a horreur d'être sous les projecteurs mais je devine en même temps l'immense fierté qui le portera à exhiber à son bras le symbole d'une institution qu'il s'est acharné à combattre ! C'est le lot de tous ces mecs compliqués dont l'ambivalence des sentiments déroute toujours la logique mécanique du rationnel obtus.

Vas-y, mon Marco, moi qui connais parfaitement ton cœur et ta raison, je sais que ton ego se nourrit *plus d'honneur que d'honneurs...*

Mercredi 7 novembre 2007.

J'ai totalement repris mes marques et dois avouer humblement que je n'ai pas encore eu la moindre pensée culpabilisatrice envers la misère africaine, que j'ai délaissée depuis cinq jours maintenant. On se refait à l'opulence beaucoup plus rapidement qu'on ne s'habitue à la pauvreté ! Le climat également me dispense un bien-être et un repos qui ne me feront jamais regretter les tropiques. En revanche quel choc de retrouver ce monde égoïste qui cultive son ego sans vergogne. Il me semble découvrir, qu'après un passage bénéfique au royaume de l'humilité, le monde occidental a soudain inversé la formule de Flaubert, qui préconisait si justement *d'être présent partout et visible de nulle part* ! Tout un programme... aurait dit le général, en commentant la version, *mort aux cons* !

Les gens ne pensent qu'à eux et se racontent sans pudeur, à la mesure d'un égotisme éhonté. Mais

comment les plaindre quand on a fait escale à l'ombre des palmiers africains ? Comprendre l'humanité réclame une vertu que l'individu ne connaît pas. Pourtant j'ai bien cru saisir, au contact des plus démunis, que leur richesse n'était pas que matérielle. Respecter, comprendre – ce qui nécessite d'avoir accès à l'empathie – et, dans la mesure du possible, aider son prochain, devraient suffire amplement pour que le monde vive en paix. En fait, donner – dans toute l'acception du terme - suivant ses possibilités me semble être la clef pour vivre dans un monde apaisé.

Le mercredi, c'est jour de marché à Ragonde. La place est noire de monde et, malgré le mistral qui fait relever les cols, les couleurs chatoyantes des épices et l'accent de Provence me rappellent que le plus important est contenu dans les émotions de l'instant. L'homme est ainsi fait qu'il ne peut jamais se satisfaire de l'immédiate temporalité. Eternel insatisfait, il s'inflige quotidiennement des craintes et des peurs qui le paralysent et l'éloignent de l'espace et du temps présents. Indécrottable nostalgique, il s'auto flagelle à travers une surinformation hystérique dont il ne mesure pas les effets. Le principe de précaution l'empêchera bientôt de traverser la rue avant même de se rendre compte que la vie, elle même, est une maladie mortelle sexuellement transmissible !

La terrasse du café des Lices profite allègrement de l'animation des marchands ambulants et Manu, qui s'active sans compter autour de son bar pris d'assaut, m'invite chaleureusement à me frayer

un chemin jusqu'à lui. Je voudrais bien mais j'évalue rapidement que pour rejoindre le bar, en passant ne serait-ce que trois minutes avec chaque tête connue, il me faudrait une bonne demi-heure. Il est déjà midi et la cloche du campanile qui me le confirme me pousse à décliner ce moment, dont je louais pourtant les vertus il y a un instant...

Dois-je aussi avouer qu'à cette heure-ci je crains d'y croiser une population spécifique tant le bistrot regorge avant tout de ces addictes du canasson. Que dis-je ? Rien à foutre du cheval ou du sport, ils ne sont là que pour l'hypothétique pognon que leurs rêves hippiques font miroiter, nonobstant les sacrifices, touchant parfois au minimum vital, que leur impose cet infernal exercice du jeu. Il en est de même pour ces autres drogués du loto, tac au tac ou autres niaiseries à gratter, qui font de la *Française des Jeux* un des plus beaux fleurons de notre industrie, et qui complètent merveilleusement bien la judicieuse faune de nos turfistes éclairés. Tout est délirant dans ces jeux de hasard, ces géniaux pourfendeurs des masses laborieuses, ces oniriques usurpateurs des deniers populaires, que la fascination d'un chimérique appât du gain a transformés en formidable impôt populaire ! Bravo, mais pourquoi, alors, ne pas appliquer la si démocratique formule à la répartition des dividendes ? Le spectre de l'inégalité et des nauséabonds excès nous rattrape une fois encore en prenant le risque qu'un unique gagnant perde son âme dans la folie d'un invraisemblable pactole. Que peut donc faire un individu lambda d'un apport inespéré de 20 millions

d'euros - sinon péter un plomb - tandis que la vie d'une centaine d'autres personnes pourrait être radicalement améliorée ? C'est d'autant plus réalisable que la somme à attribuer n'étant jamais la même, elle ne pourrait en aucun cas engendrer de frustration à l'esprit humain, dont les bornes sont subjectivement étalonnées...

Midi vingt-deux ; j'aborde ma dernière ligne droite, celle qui me ramène à un bonheur que je n'ai jamais autant goûté.

C'est lorsque j'ai poussé la porte de la petite barrière du jardinet que le dernier doute s'est estompé...

Jeudi 8 novembre 2007.

Pat' m'avait promis de se libérer dans la semaine pour qu'on discute ensemble de mes longues semaines d'expatriation. J'avais cru déceler dans le ton autant l'empressement jovial et protecteur, presque paternel, de l'ami sincère que la curiosité avide du journaliste. Il m'a téléphoné hier soir pour me demander si j'étais libre cet après-midi. On a donc arrêté de déjeuner ensemble dans un des rares établissements du Luberon qui pratique encore des prix très abordables en rapport de la qualité offerte.

La carte est succincte, gage de la fraîcheur des produits, et la cuisine - à mille lieues des sophistications tendances du moment - repose essentiellement sur l'élaboration gustative des produits locaux. Pat' est en forme et m'impressionne quand je me dis qu'il a l'âge d'être mon père. Le visage au teint mat et à l'air volontaire n'affiche pratiquement pas de rides et charme encore par la

douceur de ses yeux verts. Sa corpulence de rugbyman qu'il entretient régulièrement lui confère une assurance et une forme physique que beaucoup de jeunes auraient sans doute encore du mal à concurrencer.

- Alors c'était comment l'Afrique ?

L'essentiel du repas y fut consacré et je sus rapidement, à la tournure des questions, que Pat' envisageait d'utiliser mon expérience d'une manière ou d'une autre. C'est quand je lui ai parlé de la nature de mes rencontres et de la qualité de leurs échanges qu'il m'a avoué, lui l'extraverti populaire, en être arrivé à faire le vide dans son carnet d'adresses.

- Je fatigue, m'a-t-il dit. Je trouve les gens de plus en plus cons et, avec l'âge, je ne supporte plus leurs incohérences et leurs mesquineries.

- Ils subissent beaucoup, tu sais.

- Ouais, beaucoup trop à mon avis. Ils tombent dans tous les pièges et à l'arrivée c'est toujours comme ça les arrange. Moralité, quand t'as des convictions et que tu les respectes, t'es toujours le couillon ! Sans parler de ceux, toujours les mêmes, qui tirent les ficelles...

- Il est vrai que ça ne s'arrange pas avec le temps...

- Les siècles ne nous apportent qu'une réponse : la désespérante condition humaine ! La technique évolue et les connaissances avancent, portant le savoir faire au paroxysme des sentiments qui font fait naître l'ambivalence. Mais bon ou mauvais, l'usage de notre progrès offre au moins

l'alternative d'un monde en mouvement qui, de toute évidence, n'atteint pas la condition humaine. Le confort n'a pas engendré la satisfaction – peut être même l'a-t-il desservie -, le savoir et sa vulgarisation n'ont freiné ni la bêtise ni l'abrutissement, quant à l'ego de l'individu n'est-il pas tout bonnement inversement proportionnel aux avancées technologiques ? Qu'il soit organisé au sein d'une entreprise, d'un parti politique, d'une association ou d'un culte religieux, l'individu exhibe curieusement les limites inhérentes à sa désespérante médiocrité.

- Amen !

- J'en suis à me délecter dans les rapports superficiels !

- Ca ne te ressemble guère, pourtant.

- Je ne te parle pas de superficiel au sens captieux du terme, mais dans sa dimension évanescence. Croiser des gens que tu ne connais pas, les apprécier instantanément et surtout ne pas les revoir. Tu vois ce que je veux dire ?

- Je crois. « Excusez-moi, Mademoiselle, je ne vous avais pas vue ». « Mais je vous en prie, il n'y a pas de mal ». Regard de feu, sourire engageant, la conversation s'amorce et te fait vivre un instant magique. Stop ! C'est ce qu'il faut savoir garder.

- T'as tout compris. En un mot comme en cent : l'éternel est dans l'éphémère !

- Je suis assez d'accord avec toi sur l'état des lieux quand tu parles de désespérante condition humaine, quoique mon âge m'autorise un peu plus d'optimisme...

- Tu peux bien faire ta coquette, ça ne change rien au phénomène. La seule différence entre nous deux, c'est que, moi, je sais !

- Peut-être as-tu raison, mais alors pourquoi en est-on là et, surtout, comment en sortir ?

- Pourquoi et comment sont intimement liés et, seuls, l'art - ou plus généralement la culture - et le sport peuvent, à mon avis, répondre à cette affligeante constatation. Or quand tu vois la gueule de leurs ministères de tutelle tu sais pourquoi tu y es et comment tu n'en sortiras pas ! On est déjà pas capable de mettre le paquet sur l'éducation, alors c'est pas demain qu'on apprendra à nos enfants et à leurs parents comment voir les choses autrement et comment acquérir le goût de l'effort.

- A propos de goût, qu'est-ce que tu penses de cette délicieuse crème renversée ?

Il a levé la tête et est parti d'un énorme éclat de rire. Le plateau sur l'épaule du serveur, occupé avec la table d'à côté, avait pris du gîte et déversait tranquillement la garniture de son île flottante sur le haut de mon crâne !

Le serveur fût sincèrement désolé et je n'ai pas réussi à le dérider lorsque je lui ai demandé, goguenard, s'il accepterait que je le règle en liquide...

Vendredi 9 novembre 2007.

Je dors comme un bébé et mange avec délectation, sans aucune modération. Chaque rayon du soleil m'invite à profiter de cette douceur providentielle et mon corps, anesthésié de bonheur, s'abandonne et ronronne comme un gros chat. Pourtant il est des jours comme aujourd'hui où toute la belle sérénité affichée se dérègle au quart de tour. Les nouvelles sont toujours les mêmes et n'ont même pas la pudeur de s'attarder sur la seule conséquence dramatique de la crise qui menace : l'expulsion de milliers de foyers américains moribonds, victimes des scandaleux *subprime*, et la condamnation à mort d'une partie de la population mondiale, suite à l'injustifiable hausse des matières premières.

C'est à n'y rien comprendre pour tout être rationnel normalement constitué. C'est à n'y rien comprendre pour tous ceux qui, depuis bientôt vingt ans, ont admis que le capitalisme est la panacée universelle. Les fondamentaux sont bons, comme ils

disent, et malgré tout la machine s'emballe et refuse de leur octroyer soudain des dividendes exigés sur le fonctionnement d'un système positionné en marche forcée. Les pays riches sont endettés et font appel massivement au crédit et on marche littéralement sur la tête en vivant au-dessus de nos moyens. La bourse a quitté peu à peu la réalité pour s'adosser à des valeurs fictives qui auront fatalement un prix à payer. L'écart se creuse au pays des inégalités qui voit le spéculateur engranger des bénéfices honteux aux dépens du petit porteur qui sera de surcroît celui que l'on viendra tondre pour sauver son cruel prédateur - Voir les pérégrinations du *Crédit Lyonnais*, il n'y a pas si longtemps. Un tel système ne pourra perdurer car tout être sensé sait qu'une dette, même largement différée, reste une charge à laquelle on ne peut échapper.

Tout vient des années 80, piste d'envol d'un néo-libéralisme à tout crin, où l'on ne dénoncera jamais assez la politique d'un Reagan ou d'une Thatcher, chantres d'un capitalisme débridé aux conséquences dramatiques en termes de chômage et d'accroissement des inégalités. Ce tour de force édifiant que la postérité aura bien du mal à justifier : faire admettre que le progrès n'est pas fait pour régler le problème des inégalités !

Désormais La main invisible du marché a fait place à la spéculation et une bulle financière ne s'est-elle pas créée autour du crédit beaucoup trop déréglementé ? La hausse des matières premières, par exemple, dont le blé, le riz, le soja et tous ces produits de première nécessité qui commencent à

faire douloureusement défaut aux pays dont la seule bourse qui les préoccupe est celle qui ne suffit plus à les nourrir. Les céréaliers doublent leurs chiffres d'affaires, les spéculateurs s'offrent à bon compte un subterfuge aux escroqueries immobilières américaines et une partie de la planète ne peut plus accéder à la nourriture de base. C'est ce que j'appelle du crime organisé.

Mais mon Dieu comment peut on encore s'interroger sur de tels dérapages ? A part ceux qui se foutent royalement du sort des plus démunis, comment s'étonner de dérives qui comportent leurs excès et leurs conséquences dans la nature même de leurs gènes. Se pose-t-on la question de savoir pourquoi la pluie mouille ? Un marché sans règles, ou presque, combiné à un contrôle inexistant, voire complice, peut-il échapper aux appétits féroces d'une cupidité frénétique, sur laquelle le pouvoir politique n'a plus d'emprise ? Débat inutile qui n'aura de sens qu'à la prise en compte de certains préalables, dont l'interdiction des paradis fiscaux et le lever du secret bancaire. Après, pourra venir le temps de savoir s'il ne serait quand même pas mieux de nationaliser les banques...

Rageusement, je ferme la radio et observe par la fenêtre le ciel qui se couvre de nuages menaçants. Il est neuf heures, la maison baigne dans un silence assourdissant et je me dis qu'on est bien peu de choses. Pat' m'a expliqué hier son pessimisme sur la nature humaine et la boule qui me pèse sur l'estomac en ce début de matinée tend à me ranger de son côté. Les parachutes dorés, les profits colossaux, les

licenciements, les salaires de misère, le terrorisme, le sida, la connerie humaine, l'injustice, pèsent sur une merveilleuse planète que l'on est en train de détruire.

Je me rends bien compte que l'intelligence censée caractériser la nature humaine n'est pas forcément vouée à sa cause. Quel progrès alors l'homme peut-il faire prévaloir sur l'animal si cette amélioration ne bénéficie pas à son organisation sociale ? Dans un univers où règne quotidiennement le paradoxe des avancées technologiques, de quelle intelligence peut-il bien s'agir ?

Merde, j'allais oublier qu'il faut que j'essaye mon costard pour demain. Il y a tellement longtemps que je ne l'ai pas mis que je crains bien que les quelques kilos que je me suis autorisés ces derniers temps ne se révèlent les censeurs de mon élégance.

Samedi 10 novembre 2007

C'est jour de Fête, aurait dit Tati.

Je me suis contenté de mon pantalon de flanelle grise, que j'ai associé à mon vieux blazer bleu, pour témoigner mon soutien à l'idylle de mon meilleur ami.

A 16 heures, le maire va mettre un point final à la vie dissolue d'une âme solitaire, en quête de reconnaissance. Même le curé va s'en mêler un peu plus tard et là j'avoue y perdre un peu mon latin, même si je sais que ça fait plaisir à la grand-mère... M'en fous, j'en profiterai pour aller voir si Manu a reçu le beaujolais nouveau, c'est juste en face.

Tout s'est passé exactement comme prévu, sauf que l'arrivée du beaujolais n'est que pour la semaine suivante et que l'idée d'une planque au bistrot fut un bide monstrueux : Il n'y a guère que le curé que je n'y ai pas rencontré !

J'eus droit au succès réservé à chaque apparition que l'ouverture de la porte du troquet

découvrait sur le visage malicieux d'un convive endimanché. Ôoolâââ... disait le bon peuple enthousiaste, joignant le geste à la parole. De toute évidence l'antichambre du banquet était déjà bien en jambes, pour ne pas dire en bouche... J'en ai profité pour trinquer avec Dany et Stan', que je n'avais pas revus depuis une éternité, rares absents de la mémorable commémoration de mes trente ans, il y a maintenant deux ans. On a tout juste eu le temps d'évoquer le bon vieux temps et ses figures emblématiques avant que Jacques, le père de la mariée, ne sifflât la fin de la récré. Il était temps de rejoindre le cortège et Stan' finissait de m'expliquer que Romain, cancre indétronable de notre dernière année de lycée, se prenait désormais pour une élite de l'ENA depuis qu'il s'était vu dans un miroir avec son bonnet d'âne !...

A l'apéro, où chacun se tenait debout dans la salle contiguë au futur banquet, l'ambiance a débuté peinardeusement pour aller crescendo durant les quelques trois heures que cela a duré. Marco et Véronique sont venus se joindre au groupe que nous avions formé et se sont laissés docilement chamberer après que nous eussions bruyamment brocardé l'actualité des uns et des autres. Puis c'est Nathalie, cousine de Véronique et pimbêche notoire, qui s'est crue autorisée à nous imposer sa clinquante présence. C'est Pat', avec qui elle travaille, que ça a le plus énervé. Surtout lorsque, très sûre d'elle, elle s'est enquis de savoir si son absence, depuis le début de la semaine où elle s'était mise en congés, n'avait pas trop perturbé la bonne marche de la station.

- Pas de problèmes, l'a rassuré Pat', les filles font un boulot remarquable pour compenser ton absence, tu sais : Catherine s'occupe du café, Marilyn lit tes journaux et Chloé suce le patron...

Elle a eu beau rire pour accompagner le mouvement général, c'est meurtrie qu'elle s'est éclipsée sur le fallacieux prétexte que sa mère l'attendait.

- Ahhhh... j'en pète, s'exclama Dany, dont l'émission aiguë et prolongée d'un bruit suspect, dont chacun avait reconnu l'origine, ne nécessitait pas forcément le commentaire gouailleur et la gestuelle provocatrice qui l'accompagnait...

- Enchanté, Sam gratte !, répliqua Fabien lui serrant vivement la main.

Il aura fallu un certain temps pour reprendre le fil d'une conversation sans que nos bruyants délires n'élargissent imperceptiblement le périmètre de nos sempiternelles élucubrations.

S'ensuivit enfin le repas, qui débuta fort tard. Marco et Véronique quittèrent à regret le groupuscule, dont les noms formaient le chemin de table de l'une des extrémités de l'étal en U. J'étais entouré de Laurence, élégante épouse du frère de Véronique, et de Nadine, compagne de Flo. Face à moi, s'installa... Eva. Resplendissante de beauté rayonnante dans sa robe de soie rouge, j'eus l'impression qu'elle était l'attraction vedette de la soirée tant elle semblait focaliser les regards admiratifs de son entourage et les coups d'œil furtifs et interrogateurs de Marco et de mes proches.

Il est aux environs de 22 heures et nos yeux ne vont plus se quitter.

Les repas de noces, c'est toujours la même chose et j'appréhende surtout le moment du dessert où la tradition veut que les convives fassent apprécier des qualités dont ils sont trop souvent démunis. Le rituel est en route et j'attends avec inquiétude mon tour. Ça n'a pas manqué et c'est sur l'air de « Gaby, une chanson » que j'ai décidé d'éviter le ridicule d'un folklore poussiéreux ou d'une niaiserie en vogue. Je me suis levé, et, sous les huées lorsque j'ai décliné l'invitation à chanter, je leur ai expliqué sournoisement qu'une poésie me semblait bien plus adaptée au niveau général de l'élite...

- De rouge ! m'a un peu cassé Fabien.

Et sous les rires, j'ai déclamé ce que mon père avait nommé conte moral quand il me l'avait raconté à l'aube de mon adolescence :

- Un hanneton volage près d'une pie passa.
Mais la pie qui était sage ne le happa pas ! Moralité :
Quel bel appât que la pie n'happa pas !

Tout le monde se marre et Eva semble aux anges. Ses yeux brillent de mille éclats et son sourire n'appartient déjà plus aux gaudrioles des banquets franchouillards. Elle s'est levée et, au son de la musique qui se faisait de plus en plus présente, elle s'est saisie de mes mains pour que je l'invite à danser. Comment qualifier cet instant théurgique ? Ce corps à corps sensuel dont mon esprit bouleversé subit l'emprise tactile de mes débordements empruntés ! Mon cœur bat pour deux et le

positionnement de mes pas, qui tentent de s'accorder au rythme de ses escarpins légers, est déjà la marque d'une chorégraphie à deux. Du va et vient continu qui déroule nos corps en mouvement éthéré se dégage les fragrances sucrées et profondes d'une troublante essence aux parfums capiteux. L'orchestre semble jouer pour nous et j'ai cru un instant voir mon père réciter la ligne mélodique du saxophone appliqué. J'y perds mes repères et, alors qu'Eva tourne la tête pour m'attacher le regard à ses yeux résolus, nos lèvres se sont délibérément rencontrées.

On eut dit que le système d'alarme venait d'être activé. Marco fut le premier sur les lieux :

- Alors c'était pas une bonne idée de vous mettre en face l'un de l'autre ? J'avais tellement peur que tu sois contre !

- Non, t'as bien fait, dis-je, on ne peut pas être toujours tout contre !...

- Ha, ha, contre tout, tu veux dire...

- Non, non, t'as bien compris.

- !!!!!

- Depuis une semaine, en fait, on ne s'était encore jamais retrouvés aussi loin l'un de l'autre...

- Puuuutain... les enfoirés ! Comment ils nous ont niqués ! Et moi qui me faisais un sang d'encre, tout heureux d'avoir combiné votre rencontre le jour de mon mariage !

- Merci, mon bon Marco, et désolé de l'avoir joué cachottiers mais on avait vraiment besoin de faire le vide autour de nous pour comprendre où on en était.

- Donc, si j'ai bien compris, vous avez décidé de vivre ensemble et Eva t'attendait chez toi le jour de ton retour ?

- Exactement. C'est marrant quand même que tu n'aies pas percuté lorsque je n'ai pas voulu que tu viennes me voir le lendemain de mon arrivée...

- Bof, t'es tellement bizarre comme mec, se justifia-t-il en me prenant par dessus le cou, visiblement ému.

Pour éviter d'avoir à faire une conférence de presse sur le sujet, et aussi surtout parce que je ressentais un immense besoin de me retrouver seul avec Eva qui m'avait énormément excité, nous avons décidé de quitter la fête, au grand dam de tous ceux qui considéraient que le meilleur était à venir... On n'avait pas fait trois pas que Marco nous interpella :

- Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous allez raconter à tous ceux qui connaissent l'histoire ?

Je me suis retourné à demi et j'ai fait face à son regard inquiet.

- Bath, tout simplement que j'ai dû mal comprendre le jour où ma mère m'a dit qu'Eva était masseur !...

Achevé d'imprimer sur les presses de
L'Imprimerie Moderne de Bayeux
ZI, 7 rue de la Résistance – 14400 Bayeux
Dépôt légal :

ISBN :
AEF

Imprimé en France